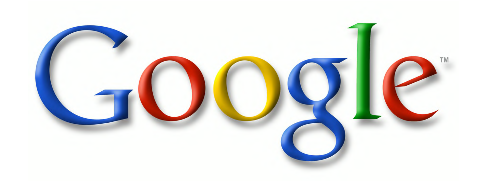
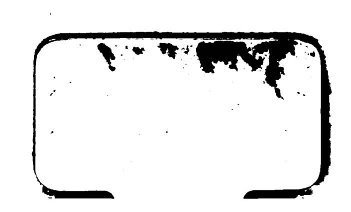







TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



ŒUVRES

CHOISIES

DE MARSOLLIER.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.

ŒUVRES

CHOISIES

DE MARSOLLIER

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES ÉCRITS

PAR MME LA C^SSE D'HAUTPOUL

SA NIÈCE.

OPÉRAS-COMIQUES.



PARIS.

PEYTIEUX, LIBRAIRE,

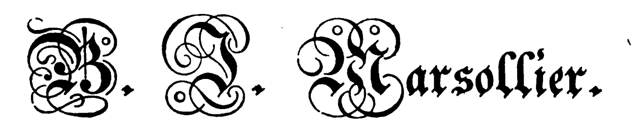
GALERIE DELORME, N°s 11 ET 13.

1825.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE



OSER être l'éditeur des œuvres d'un auteur dramatique, dont les nombreux succès ont illustré la carrière, est sans doute en moi, sous le rapport du talent, une témérité : cependant, qui les eût recueillies avec plus de soin, de respect et d'attendrissement que sa nièce, son élève, celle pour qui sa gloire est un triomphe, et sa célébrité un noble héritage?

Aux mêmes titres, M. de Coutances, mon frère, avait les mêmes droits ; il y joint la finesse de l'esprit, la solidité du jugement, et une érudition approfondie , mais son amitié pour une sœur qui le chérit, lui inspirant une trop tendre prévention, il a voulu me confier un dépôt si cher.

Qu'il me soit permis de céder à un mouvement de reconnaissance envers mon frère, et d'annoncer que c'est à lui que je dois le précieux avantage d'offrir au public, comme éditeur, les mêmes pièces qu'il a constamment applaudies, et qu'il revoit toujours avec le même plaisir.

Benoît-Joseph Marsollier des Vivetières était appelé à jouir d'une grande fortune ; son père le destinait à la haute magistrature ; mais il se sentit entraîné vers la carrière dramatique par un penchant irrésistible. Néanmoins, ce ne fut d'abord qu'en tremblant, et en secret, qu'il commença à écrire. Mon vénérable grand-père était d'une haute piété ; il partageait l'opinion de ceux qui condamnent les spectacles, et il blâmait la passion de son fils pour un art qu'il jugeait incompatible avec le salut, et qu'il pensait devoir détourner et détacher des études sérieuses. Par respect pour son père, tant qu'il eut le bonheur de le conserver, mon oncle n'osait avouer ses pièces : si le mystère a de l'attrait, pour un auteur les jouissances de la célébrité ont encore plus de charmes.

Ma grand'mère, belle, spirituelle, aimable, était la douce et heureuse confidente de son fils ;

mais il eut le malheur de la perdre avant d'avoir pu la faire jouir de la charmante petite comédie de *Céphise*, ou *l'Erreur de l'esprit*, représentée en 1783 sur le Théâtre-Français. Ce joli ouvrage révéla tout le talent que l'auteur développa par la suite : le style en est élégant, pur, correct ; le dialogue vif, fin, serré ; on y trouve de l'esprit et du sentiment : c'est une des plus jolies pièces en prose qui se jouent au théâtre. *Nina* lui succéda, en 1786, avec encore plus d'éclat. Cet opéra-comique avait été représenté dans les appartemens de monseigneur le comte d'Artois, et avait ému tous les cœurs ; ce succès ne rassurait point mon oncle sur la représentation à Paris ; le dénouement l'alarma. « Que penserait le public » d'un baiser, qui, par un effet contraire, rend la » raison à Nina, tandis qu'il la ferait perdre à tant » d'autres ? » L'auteur était donc dans des transes mortelles ; mais le public, profondément attendri par l'intérêt du sujet, charmé par la musique de Dalayrac, et le jeu inimitable de madame Dugazon, étant loin de faire un reproche à celui qui venait de remplir son âme d'émotions fortes ou délicieuses, couvrit la pièce d'applaudissemens ; chaque jour il y courait en foule avec

le même enthousiasme que trente-neuf années de représentations n'ont point affaibli. Les femmes se coiffèrent à *la Nina;* on voyait partout la gravure de *Nina;* on chantait partout :

Quand le bien-aimé reviendra.

Enfin, jamais auteur n'a joui d'un succès plus général et plus complet. Mon oncle n'était plus contraint à dissimuler sa gloire : mon digne grand-père avait suivi de près au tombeau l'épouse qui faisait le charme de sa vie; mais ses triomphes, qu'une mère adorée ne partageait pas, et qu'il semblait devoir à la perte d'un père, furent long-temps, pour ce fils si tendre, mêlés d'amers regrets.

Trois ans après, *Les Petits Savoyards* parurent : on les reçut comme on avait reçu Nina ; ils eurent le même succès, quoique le genre de l'ouvrage fût entièrement différent : ils offrent sur la scène de rians tableaux, des sentimens vrais et généreux ; le style en est naïf dans les enfans ; élégant, correct ou gai, selon qu'il convient aux personnages. Le Bailly a la dureté et la dignité ridicule qu'on prête ordinairement aux baillys de village sur nos théâtres ; Michel et Joset sont

charmans ; ils attendrissent ou font rire, soit qu'ils parlent de leur pauvre mère, soit qu'ils chantent, dansent, ou se mutinent ; ils ont la dignité de l'innocence, et la fierté de la vertu, quand on les accuse de vol. Cette pièce attire encore le public comme dans sa nouveauté, c'est un des chefs-d'œuvre de son auteur. Il fut rapidement suivi de *Camille*, ou *le Souterrain*, opéra-comique en trois actes. C'est la comédie de mon oncle qui renferme la plus parfaite entente de la scène, une manière plus adroite et plus heureuse de remuer l'âme du spectateur, de lui arracher des larmes, de le faire rire le moment d'après, pour le forcer à pleurer de nouveau, et par des transitions si naturelles, qu'il ne s'étonne point de passer ainsi d'une émotion à une autre. Camille réunit au plus haut degré du pathétique la gaieté la plus enjouée : c'est la pièce dans laquelle l'auteur a déployé le plus de talent.

En 1794, il donna *le Cange*, ou *le Commissionnaire de Saint-Lazare* et *la Pauvre femme*, qui firent connaître la pureté de ses opinions et leur énergie. Le Mercure de ce temps a dit : « Pour oser faire représenter *la Pauvre femme*,

» il faut plus que des vertus et du talent ; il faut » du courage. » Peu après, arrêté par les ordres de Fouché, parce qu'il avait consenti à recevoir la correspondance des émigrés d'Angleterre, mon oncle ne dut sa liberté qu'au zèle et à l'amitié de MM. Dalayrac et Fulchiron. Mais il resta long-temps en surveillance, ce qui n'arrêta point les efforts de son génie ; il donna *Arnille*, ou *le Prisonnier américain ; Adèle et Dorsan*, en trois actes, en 1795 ; ces pièces réussirent toutes deux, et font encore partie du répertoire. *La Maison isolée*, ou *le Vieillard des Vosges* plut beaucoup au public ; *Gulnare*, ou *l'Esclave persanne*, obtint un succès brillant, et est encore applaudie tous les jours ; *Adolphe et Clara*, ou *les Deux prisonniers*, vinrent se placer au-dessus même de *Nina*, parce que cette comédie, de bon ton et de bonne compagnie, représente une scène ordinaire de la vie. Deux jeunes époux, charmans, mais légers, agréables autant qu'espiégles, s'aimant au point de se sacrifier l'un pour l'autre, se séparent par une folie de jeunesse et d'étourderie. Cet opéra-comique étincelle d'esprit et de ces mots heureux pleins de gaieté et de sentiment caractéristique du style de

l'auteur, qui savait dans un mot heureux peindre l'esprit ou l'âme. *Adolphe et Clara* eut cent vingt-sept représentations non interrompues. Cette pièce est souvent jouée encore, quoique Elleviou et madame Saint-Aubin ne lui prêtent plus le charme de leur inimitable talent, et qu'elle soit depuis vingt-sept années au théâtre. Un succès peut éblouir lorsqu'il s'obtient, mais il ne devient *vrai* que lorsqu'il est confirmé par le temps, et ceux de mon oncle ont cela de particulier, que ce temps si destructeur les affermit, bien loin de les affaiblir.

Le *Traité nul*, représenté en 1797, est d'une gaieté et d'une originalité qui lui a valu des applaudissemens unanimes. *Alexis*, ou *l'Erreur d'un bon père*, est un drame plein de sensibilité, et filé avec un grand art : la scène de la lettre est admirable, et une des plus touchantes qu'il y ait au théâtre. *Léhéman*, ou *la Tour de Neustadt*, dédommagea le public de l'impossibilité où l'on était alors de jouer *Richard cœur de lion*; et *Léonce*, ou *le Fils adoptif*, ramena le public aux nobles et tendres émotions que son auteur chéri lui inspirait toujours quand il le voulait. *Deux mots*, ou *Une Nuit dans la fo-*

rêt, présente des scènes sinistres mêlées de gaieté et d'effroi : le rôle de Rose, constamment intéressant, et dans lequel l'actrice ne prononce que deux mots : *Minuit* et *toujours*, est d'un étonnant effet ; un auteur maître de la scène pouvait seul hasarder cette hardiesse que le succès couronna.

Beaumarchais, représenté une seule fois à Lyon, au profit des pauvres nourices, en 1780, est un drame d'un grand intérêt ; la scène où l'on vient féliciter Maria sur son mariage, et lui donner une fête, lorsqu'elle vient d'apprendre la trahison de son amant, est d'un effet théâtral neuf et terrible ; la pièce est parfaitement écrite. Une foule d'autres jolies comédies moins marquantes attestent encore que l'auteur savait prendre toutes les formes, toutes les couleurs, sans s'écarter jamais du plan qu'il s'était tracé, celui de n'offrir au public que de bonnes mœurs et de beaux exemples. Après sa mort, je fis donner aux Français l'*Ami Clermont*, dont mademoiselle Mars prépara et interdit le succès. Cette pièce, parfaitement écrite, ne réussit point à la représentation de mademoiselle Mars à l'Opéra, mais par des causes secondaires ; elle eut aux Français

un succès complet. M. Fleury, qui jouait l'Ami Clermont, et qui se retirait du théâtre, abandonna ce rôle à la quatrième représentation ; M. Baptiste aîné voulut bien s'en charger, et, je le dis avec vérité ; il créa le rôle : M. Fleury, renonçant à la scène, l'avait joué de complaisance, sans l'avoir étudié ; M. Baptiste le sentit et le fit sentir. Cette cinquième représentation était triomphante, lorsqu'un malheureux coup de sifflet, dirigé contre mademoiselle Mars, irrita l'actrice, accoutumée à être admirée et applaudie : alors elle proscrivit la pièce, qui ne fut plus jouée.

A Feydeau, mon oncle fut plus heureux dans ses œuvres posthumes : *Edmond et Caroline* eut un brillant succès auquel aucun obstacle ne s'opposa. J'ai encore en portefeuille deux pièces reçues à Feydeau, le *Maniaque* et *Fabrice*, dont M. Nicolo faisait la musique, lorsque l'auteur des paroles et celui de la musique cessèrent de vivre. Si je n'ai pas encore parlé de l'*Irato*, donné avec tant de succès en 1801, c'est que cette pièce est prise d'un canevas italien. Elle doit tout son succès à la ravissante musique de Méhul, pour lequel mon oncle composait les paroles à mesure qu'il modulait les airs. Cette pièce passa pour une

traduction italienne ; on ignora long-temps qu'ils en étaient les auteurs : ils jouirent en riant de cette espèce d'incognito ; mais on finit par les découvrir sans qu'ils perdissent rien des applaudissemens du public.

Mon oncle n'a pas seulement encensé Thalie, son esprit fécond a produit une foule de fragmens où on retrouve ce tact délicat et cette finesse de pensée qui le distinguent particulièrement, surtout dans ses poésies fugitives, dont le style et la variété, la finesse et la grâce font regretter qu'elles ne soient pas plus multipliées.

On aime à connaître l'auteur dont les ouvrages font naître l'estime et l'affection ; on veut savoir s'il mérita, par lui-même, les sentimens qu'inspirent ses écrits, si les vertus qu'il a su peindre, avec autant de chaleur que de naturel et d'éloquence, étaient dans son âme, ou si l'imagination seule l'animait. Il m'est flatteur d'avoir à satisfaire cette juste curiosité. En faveur des traits que je vais tracer, on pardonnera à la faiblesse du crayon : je ne chercherai point à embellir un portrait qui n'a besoin que d'être ressemblant pour être admiré.

Mon oncle avait une bonté de cœur dont il ne put lui-même calculer toute l'étendue ; des circonstances lui firent faire à cet égard des découvertes que, sans elles, lui et les autres eussent toujours ignorées. « Il y avait dans mon âme, me » disait-il, une infinité de cordes qui n'ont jamais » vibré, et dont le son eût été doux et tendre. » Que de douleurs, chères au cœur sensible, j'ai » perdues?... que de beaux mouvemens de par- » don, d'oubli, de repentir, de générosité, » j'étais digne d'éprouver; non, je n'ai jamais » été *tout moi*, je n'ai pas pu être *tout moi*, et » ce que j'ai été *de moi* est bien peu, en com- » paraison de ce que j'aurais pu être; surtout » de ce que j'aurais voulu être. »

Ce regret, cette sensibilité, qu'il ne développait jamais autant qu'elle avait besoin d'être développée, faisait son supplice ; il disait que la nature avait placé son cœur sur un coussin d'épines, afin qu'il fût toujours percé par quelques unes, à chacun de ses mouvemens. Il a souffert toute sa vie, et d'une espèce de souffrance qui désole, sans que l'on puisse presque s'en plaindre : ce sont les personnes qu'il a le plus aimées, celles qui l'aimaient le mieux, qui l'ont causée, et

l'ont peut-être ignorée. Ses peines tenaient à une organisation susceptible, délicate, pour qui la perfection même du sentiment n'était point encore assez; une inquiétude de caractère, le besoin constant d'aimer, la crainte constante de s'abuser sur l'affection qu'il voulait inspirer étaient portés en lui à un degré étonnant, tourmentant même. Il attribuait cette disposition douloureuse à un événement de son enfance, qui, bien qu'il paraisse léger, influa d'une façon cruelle sur le reste de sa vie. « J'étais dans mon » enfance, m'écrivait-il un jour, d'une santé » faible et languissante, qui me rendait pares» seux, sombre, chagrin; j'avais pour pré» cepteur un vertueux ecclésiastique, doux et » sensible; je l'estimais, et cependant il m'en» nuyait, et je repoussais et ses leçons et sa ten» dresse. Un matin, où, plus maussade que de » coutume, je m'étais assis tristement à ma ta» ble, gardant un silence d'humeur, le digne » abbé, après m'avoir regardé long-temps d'un » air attendri, leva au ciel ses yeux baignés » de larmes, joignant les mains, il s'écria, d'une » voix qui me parut prophéthique : *Malheureux » enfant, tu ne seras jamais aimé!* Ces paroles

» furent comme autant de flèches qui s'enfon-
» cèrent dans mon cœur, et dont je ressens
» encore les blessures. Dans les momens les plus
» heureux de ma vie, elles retentissent à mon
» oreille comme un effrayant oracle, et viennent
» détruire l'illusion qui me charmait. »

Aimable, doux, généreux, sincère, estimé, applaudi, aimé, il ne fut jamais heureux; du moins, il a plus espéré le bonheur qu'il ne l'a goûté : ce bonheur qu'il désirait était conforme à ses idées, à ses sentimens; mais celui qu'il avait reçu en partage ne ressemblant point au parfait idéal qu'il s'était créé, il manquait toujours à ses jouissances le charme qu'il avait cru y rencontrer. Alors, détrompé, il les abandonnait pour courir après des sensations nouvelles qui devaient faire naître encore une trompeuse espérance et des regrets : « Je ne commencerai à être heureux, di-
» sait-il souvent, que lorsque j'aurai renoncé au
» bonheur. » Cependant, son imagination, seule, était inconstante, et son cœur restait fidèle. Il aima, depuis l'âge de trente ans jusqu'au tombeau, une femme dans laquelle il trouva réunis à la vertu la plus pure, l'esprit, les grâces et les charmes du caractère : n'ayant pu obtenir sa main, il

rénonça au mariage : tantôt il se plaignait de son isolement; plus souvent il se félicitait de son indépendance. Un jour, il écrivit cette réflexion.

« La femme qui *m'aimera* contribuera bien plus » à mon bonheur que celle qui m'aime : la pre- » mière me tient toujours en action; avec la se- » conde, je n'ai plus rien à faire; avec la pre- » mière, je crains, j'espère; avec la seconde, je » n'aurai demain que ce qui m'a rendu heureux » aujourd'hui; je ne vois dans tout mon avenir » qu'*hier*. Avec celle dont je veux me faire aimer, » je vois des montagnes à gravir, des obstacles à » renverser, des dangers, des peines, et le prix » qui *m'attend!*... qui *m'attend!*... Que ce mot » renferme d'idées! Ah! ce prix si attendu, si » acheté, si je le connaissais bien, je ne ferais » peut-être point un seul pas pour l'obtenir, et » je perdrais les plus douces émotions de la vie : » le désir et l'espérance. »

D'autres fois il se consumait en regrets, en comparaisons douloureuses avec ceux de ses amis qui possédaient une femme et des enfans; alors, il écrivait : « Me voilà levé; en effet, j'ai dormi, mais

» en m'éveillant, mes souvenirs me disposent à la
» mélancolie, à la sensibilité, j'aurais besoin de
» trouver à mes côtés celle que j'aime. Je cherche
» autour de moi, je me vois seul, cet isolement,
» cet exil désolent mon cœur; des livres, le tra-
» vail, pourraient occuper mon esprit, mais mon
» âme, ce n'est qu'une autre âme qui peut causer
» avec elle, lui parler, entendre son langage.
» Quel plaisir j'aurais (je suis comme cela au-
» jourd'hui) de voir entrer tous les matins
» mes enfans, gais, caressans; d'apercevoir, en
» ouvrant les yeux, la figure bienveillante et
» gracieuse de ma femme; de recevoir des bai-
» sers si répétés, si confondus, que je ne saurais à
» qui je les dois, à qui je les rends; d'annoncer
» un plaisir à leur faire, un amusement à leur
» procurer, une grâce à leur accorder; de voir
» préparer le déjeûner par un domestique fidèle
» et reconnaissant, qui portât dans tous ses traits,
» l'empreinte de la vie douce qu'il mène; enfin,
» d'être réunis autour de cette table ronde, deve-
» nue un autel à l'amitié, à la nature. Arrive tout
» ce qui pourra le long du jour, me dirais-je, j'ai
» volé la destinée pour aujourd'hui; je l'attrape
» cette maligne, en dépit d'elle. Vaine illusion!

» je suis seul, je dois rester seul, ma destinée est » fixée : elle eût fait mon bonheur, et aucune » autre ne peut y prétendre. »

Malgré ses succès, mon oncle se croyait moins de talens qu'à ses émules; il applaudissait leurs ouvrages avec transport, aimait a éclairer les jeunes auteurs qui le consultaient, à les guider dans la carrière qu'il avait si brillamment parcourue; il conseillait et ne critiquait pas; jamais un mot piquant ne sortit de sa bouche. Si un mouvement de vivacité l'emportait, il n'avait de paix avec lui-même que lorsqu'il l'avait fait oublier. Personne n'était plus doux à vivre; ses domestiques l'adoraient comme un maître bon, généreux, confiant; à sa table, à sa campagne, il environnait ses amis de ces soins recherchés, délicats, qui prouvent que celui qui vous reçoit s'est occupé avec délices, de votre agrément et de vos plaisirs; il aimait les contes, et en faisait des plus fols; souvent il se plaisait à dire des bêtises, et en riait de bon cœur; jamais on n'a narré avec autant de perfection : l'anecdote la plus simple, la plus connue, devenait intéressante, ou semblait nouvelle, racontée par lui; la comédie qu'il avait lue ne gagnait rien à la représentation, le son de

sa voix était juste, doux et flatteur, son visage avait beaucoup d'expression, ses yeux étincelaient d'esprit; ses lèvres minces lui auraient donné l'air railleur sans le sourire de l'amitié ou de la bienveillance qui y paraissait toujours.

Néanmoins, une timidité insurmontable dans le monde, et avec ceux qu'il voyait pour la première fois, lui donnait un air froid et embarrassé que l'on prenait pour de la fierté ou du dédain, ne pouvant se persuader qu'un homme qui réunissait tant d'avantages et une si brillante réputation fût timide. Cette injustice ne durait que le temps qu'il fallait pour le mieux connaître.

Combien je révèlerais d'actions généreuses, si je ne me souvenais qu'il voulut qu'elles restassent ignorées. Je dois respecter cette volonté, et laisser à la reconnaissance le noble soin de les publier.

Tel était Marsollier; il habitait tour à tour, depuis quelques années, la campagne appelée *Gonppillires*, Paris, ou Versailles. Il était sujet à des coliques qui mettaient souvent sa vie en danger. Le 20 avril 1817, il fut pris d'une de ces attaques, dont la violence fut telle, qu'il expira dans

la nuit du 20 au 21, lorsqu'il pouvait espérer encore une longue carrière; il était né en 1750, et avait 67 ans. Des mœurs pures, une vie sobre, un caractère égal, semblaient devoir prolonger sa vie; une mort aussi prompte qu'inattendue frappa tous les cœurs.

Je lisais de lui une lettre du 19, dans laquelle il m'annonçait qu'il déjeûnerait le 22 dans ma cellule : je venais, dis-je, de recevoir cette lettre pleine de bonhomie et de gaieté, lorsqu'un exprès m'annonça sa mort. On peut mieux se peindre que définir ce que j'éprouvai.

Ce même jour, il avait invité quinze personnes à dîner. Dans le trouble et la désolation de ses entours, ils ne songèrent à avertir aucune d'elles : on arriva de tous les côtés, ce ne furent que sanglots et que larmes; cette mort fut une calamité presque générale. Que de parens, d'amis, suivirent ce triste cortège; que de pauvres qu'il avait secourus l'accompagnèrent! Messieurs les sociétaires du théâtre y vinrent en députation : un ami voulut parler, il se trouva mal; on le ramena chez moi, pâle et en larmes; il devint mon ami. C'est M. Vial, auteur aussi aimable qu'ami dévoué et sincère.

Les journaux annoncèrent non seulement la mort de l'auteur si souvent applaudi, mais celle de l'homme bon, de l'homme toujours vertueux; toutes les voix s'élevèrent pour rendre hommage à sa mémoire, à son caractère, à ses talens; aucune ombre n'a obscurci le tableau : l'éloge fut aussi général que mérité.

Ses dépouilles mortelles reposent au cimetière de Saint-Louis, à Versailles, près de celles de Ducis.

La comtesse d'HAUTPOUL.

MA CARRIÈRE DRAMATIQUE.

J'AVOUERAI franchement que ma carrière dramatique n'a jamais rempli mon attente ; elle aurait pu quelquefois satisfaire mon amour-propre ; mais j'en fais bien le serment, ce n'est pas pour lui que je travaillais, n'étant pas placé de manière à prouver mon amour pour l'humanité, n'étant époux ni père, ne pouvant dire à tous, combien celle que j'ai aimée depuis l'âge de trente-deux ans jusqu'à ce jour en était digne, j'ai voulu de mille manières exprimer le trop plein de mon cœur, persuadé qu'il n'y avait pas un de mes ouvrages qui ne dût me mériter l'estime et même l'amitié de ceux qui me connaissaient déjà, et faire naître chez les autres la bienveillance et le désir de me connaître un jour. Dans la salle où j'entendais de tous côtés des applaudissemens, le ciel m'est témoin que je disais tout bas, elle m'en aimera peut-être mieux ; je ne voyais dans toute l'assemblée qu'*elle* et quelques vrais amis, qui jouissaient plus que moi. C'était à ceux-là que je renvoyais tous les suffrages ; je ne prenais de ma part de succès que cette seule idée : on dira en sortant, ce Marsollier est un brave homme, il doit être bon, sensible. Je n'allais pas plus loin, je ne voulais pas plus, et si l'on avait dit que mon ouvrage était médiocre, pourvu qu'on eût aimé l'auteur, j'aurais été con-

tent. Mais le temps m'a appris que cette chimère était du nombre de celles qu'une âme tendre caresse avant de bien connaître les hommes, et auxquelles il faut renoncer quand on les a connus davantage. Je savais très bien que l'on n'arrivait pas au temple de la gloire et de l'immortalité par des Opéra-Comiques, mais j'espérais être reçu dans celui de la bienveillance et de l'affection. En fait de réputation, je ne cherchais à placer qu'à fonds perdu. Jamais mes ouvrages ne m'ont attiré une réception flatteuse, une distinction douce pour le cœur, une démarche pour me voir, me connaître ou pour se lier avec moi; jamais une femme aimable et tendre, après avoir vu un de mes ouvrages, ne m'a fait dire qu'elle désirait recevoir celui qui avait peint son cœur dans *Nina*, dans *Marianne*, dans le *Souterrain*, dans *Alexis* et dans *la Pauvre femme*. C'est alors que je me serais félicité d'écrire!

Mais j'ai appris aussi que quelque chose que l'on pût faire, on ne désarmait point l'envie de certains confrères; on ne faisait point raison à certains acteurs, et surtout qu'on ne pouvait enfin compter sur la sincérité et sur l'amitié des uns ni des autres.

Rien que cela, si je l'eusse su d'abord, m'aurait à jamais éloigné de la carrière du théâtre; j'avais cru que pour un homme simple, peu répandu, c'était le moyen de se faire aimer, estimer de plus de personnes, et j'ai éprouvé, au contraire,

que la réputation d'auteur faisait des jaloux, qu'elle attirait des détracteurs et même des ennemis. Ah! que cette découverte a été cruelle pour mon cœur, et combien elle a empoisonné quelques succès auxquels certaines personnes attachaient un grand prix, et que j'aurais donnés avec joie pour le serrement de main, franc et loyal, d'un homme bon, éclairé; pour le sourire affectueux et bénévole d'une mère de famille, d'une épouse tendre, d'une amante fidèle, d'une jeune vierge pure. Combien il m'eût été doux de croire que l'un m'aurait désiré pour père, l'autre pour fils; celle-ci pour élever ses enfans, celle-là pour ami, pour époux. Je puis encore peut-être me flatter que cela a été sans que j'en fusse instruit; mais ne dois-je pas craindre que cette espérance de mon cœur ne soit une illusion de mon amour-propre: il est des choses qu'il faut savoir deux fois pour être sûr de ne pas être trompé une.

Ah! si cette douce idée avait quelque réalité, que ces êtres indulgens reçoivent ici mes sincères remerciemens, le tribut de ma reconnaissance et de mes regrets de n'en avoir pas été certain pendant ma vie. J'ai perdu une des jouissances qui me l'auraient fait aimer, l'une des compensations qui m'auraient le plus consolé des rigueurs du sort.

Il faut cependant dire qu'en dépit de l'insouciance de bien des gens, ma fortune ayant été tout-à-fait perdue, le théâtre est devenu presque la seule

ressource qui me soit restée ; et en cela je dois me montrer reconnaissant envers le ciel qui m'avait donné un talent qui, quoique faible, était pourtant assez agréable au public, pour attirer à mes ouvrages la foule des oisifs ; car, certes, il n'y a vanité qui y tienne, il faut l'avouer, c'est le plaisir que cause l'ouvrage qui fait sortir l'argent de la poche, et non l'intérêt que l'on prend à l'auteur. J'ai vu des gens riches, mes amis, soi-disant, qui n'avaient pas honte de n'aller voir mes pièces que quand je leurdonnais des billets, et qui n'auraient pas contribué d'un écu à la recette qui faisait vivre leur ami et les artistes qui le représentaient.

Combien, au lieu des douces émotions que j'ambitionnais de faire naître, de ces dispositions en faveur de l'auteur, ami des mœurs et des hommes, que j'espérais mériter, ai-je éprouvé de critiques dégoûtantes (sans être connu), recueilli de ces mots mortifians, et propres à décourager un écrivain, en lui apprenant à quels juges il a affaire ; que de faussetés dans des gens qui vous louent en face, et qui vous déchirent en arrière ; combien de chagrins, en connaissant le peu de considération qu'inspirent à certaines gens, estimables d'ailleurs, les hommes de lettres et les auteurs ; combien de réflexions amères, en voyant d'un autre côté les auteurs se détester ou se craindre, et faire de leur noble profession, un métier, une spéculation sordide, et de la scène une arêne de gladiateurs.... Et les journaux ! et leurs plats jugemens ! et en

même temps, comme il faut tout dire, la ridicule vanité et la colère de ceux qui ne trouvent jamais qu'on ait dit assez de bien d'eux, ni jamais assez de mal des autres.... Et les acteurs! l'amour-propre des uns, l'entêtement des autres.... La perfidie de presque tous. O mes amis! croyez que pour une âme tendre, délicate et franche, l'état d'auteur dramatique est le pire de tous. Obligé de disputer sans cesse le fruit de ses veilles, contre des artistes ou des administrateurs qui n'existeraient pas sans eux, et qui regardent comme un fardeau (quelques uns osent dire comme une injustice), de leur accorder une faible rétribution pour leurs travaux, qui la disputent toujours, la refusent souvent, et l'emportent quelquefois.

Que de peines pour faire jouer une pièce! Accorder tous les amours-propres, plaire à tous les esprits! Que de courses! Ah! il est plus aisé de composer dix ouvrages que d'en faire jouer un. Que de temps perdu! et encore ai-je moins à me plaindre qu'un autre aux théâtres Favart et Feydeau; mais au théâtre Français, ah! si j'écrivais l'histoire des dégoûts que ces messieurs m'ont fait éprouver au commencement de ma carrière, les lectures faites par-ci, par-là, les promesses, les courbettes. Oui, il faut le dire à la honte de qui il appartiendra, les malheureux jeunes gens qui se sentent appelés à travailler pour le théâtre, sont obligés de ramper vis-à-vis de qui... de comédiens! J'en appelle à tous ceux qui

ont parcouru cette carrière, il faut une vocation invincible pour résister à ces épreuves. Tant mieux, dira-t-on, cela diminue le nombre des mauvais auteurs : oui, tant mieux, si cela ne dégoûtait que ceux qui n'ont pas de talent ; mais croyez qu'il en est pour qui les obstacles ont été des montagnes qu'ils ont renoncé à gravir. Si l'on savait que de courses chez Clairval, avec quelle rareté et quelle impatience il accordait ses audiences ; comme il fallait prier, flatter la bonne et le grand valet de chambre. Je les rencontre quelquefois à la comédie (où ils sont portiers, ouvreux de loges). Je ne rougis point en les voyant, mais je ris d'eux et de moi.

Je dois beaucoup, et j'aime à le dire en toute occasion, au zèle, à l'amitié, au goût, aux conseils de Dalayrac; sans lui, peut-être, je n'aurais pas fait un seul ouvrage marquant; j'étais né paresseux, timide, et facile à décourager. Il a vaincu tous les obstacles ; il me forçait à travailler; je le craignais comme l'écolier craint son maître; je ne voulais pas le fâcher, et je travaillais pour lui plaire. A force de conversations sur l'objet qui l'intéressait, de petites ruses qu'il employait (et dont je riais tout bas) pour mettre mon imagination très facile à allumer sur le sujet que nous avions à traiter, les pièces se faisaient en causant, et il contribuait à les rendre meilleures par sa sévérité, par l'attention qu'il mettait à tout observer, tout peser, tout prévoir. Sans mes

voyages à Lyon, il est clair que j'aurais fait dix ouvrages de plus; car je ne travaillais jamais qu'à Paris, et quand je me retrouvais avec lui; une fois parti, je me croyais en vacance, et je ne faisais plus rien. Bon Dalayrac, je vous ai bien des obligations; vous ne prévoyiez pas, je le sais, combien le travail me deviendrait nécessaire; mais, quel qu'ait été votre motif, j'en jouis aujourd'hui, et je vous en rends grâce.

J'ai souvent aussi profité des bons avis de Davrigny, qui voit juste, et parle avec franchise, ce qui ne se trouve pas toujours. Hoffmann s'est aussi conduit avec beaucoup de loyauté envers moi, et ne m'a jamais refusé ses avis, ses soins ni ses encouragemens.

Fleuriot, artiste du théâtre, m'a donné d'excellens avis; il a du tact, de l'expérience, et une espèce de rudesse qui peut choquer d'abord, mais qui est très utile à qui sait en tirer parti.

On ne peut être plus doux, plus honnête, de meilleure foi que M. de F.

Desprez! ô que ne vous ai-je toujours à côté de moi; vous êtes celui dont le goût sûr, difficile, sévère, m'aurait été le plus utile; mais depuis vingt ans, ne vivant plus intimement avec vous, je n'ai pu vous consulter, et j'en ai toujours du regret. Vous vous êtes pourtant trompé, mon cher Desprez, ou le public, sur *la Fausse délicatesse;* vous regardiez cet ouvrage comme sûr et moi aussi : reçu à trois théâtres, et avec beaucoup de

faveur, joué par les premiers talens de l'Europe, il a pourtant échoué ; mais pour votre justification, et la consolation du pauvre auteur, il faut pourtant vous en donner quelques causes, bonnes ou mauvaises.

Cet ouvrage était depuis deux mois sur l'affiche. Le bureau central, irrité contre les Etats-Unis, ne voulut pas permettre de placer la scène à Londres ; il fallut la porter à Vienne, et changer les noms déjà sus, en d'autres assez barbares, et puis les acteurs fatigués de tous ces changemens ridicules, étaient blâsés sur leurs rôles, par la multitude de répétitions qu'il avait fallu faire pour des noms ; enfin, on décide de donner la pièce, et l'on choisit un décadi, jour où le peuple vient au spectacle, et où l'assemblée est, peut-être, composée de gens qui s'y connaissent le moins, ou de spectateurs turbulens. Elle est jouée après le *Vieux célibataire*, la pièce la mieux rendue, et qui fait le plus de plaisir de toutes celles données depuis vingt ans. On commença à neuf heures et demie. Après un entre-acte, les sifflets s'étaient fait entendre, et l'on était plus pressé de s'en aller souper que de voir ma pièce : on reste pourtant, parce que c'était une nouveauté ; mais on en devient plus sévère ; on voit un ouvrage doux, sans grands effets, écrit en prose coulante, vive, mais sans tirades, sans traits, parce que ce n'était pas le genre de l'ouvrage. On voit mademoiselle Contat, qui, par bonté ou par l'espoir de se faire applaudir,

à force de talens dans un rôle secondaire, avait accepté un rôle de confidente, et simple accessoire, après qu'on venait de la voir dans madame Evrard; on repousse, surtout dans un rôle tendre, animé, un bourru bienfaisant, le comique Dazincourt, charmant dans mille rôles, mais qui ne s'est jamais douté de celui-là, qui avait fait l'envie de Vanhove, de Molé même. On sentit, dès la première scène où il parut, et où il fut très peu applaudi, combien il était faible; on jugea que mademoiselle Contat était pour peu de chose dans la pièce, on se réfroidit, on s'ennuya ensuite, et l'on sait ce qu'est un parterre de décadi qui s'ennuie ou murmure, car on ne siffla point, mais on n'écouta plus, ou l'on entendit mal, une situation heureuse, j'ose le dire, et comique, c'est celle-là qui fut pourtant la plus mal reçue; on écoutait la scène de Mezeray et de Fleury, on parut même lui faire grâce; mais au total, cet ouvrage, un de ceux sur lequel mes amis intimes comptaient davantage, celui que j'avais le plus soigné, est tombé. On l'a condamné, j'ose le dire, avec une injuste sévérité. Je sais que tous les auteurs qui tombent disent la même chose; mais il faut observer que j'ai vingt ans d'expérience, que je suis encore dans la force de l'âge, et que j'ai eu treize succès brillans de suite dans des ouvrages de ce genre, ce qui annonce au moins de l'habitude, et une espèce de connaissance du théâtre et du public.

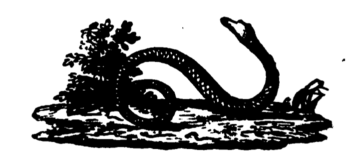
J'avais d'ailleurs pris des précautions qui au-

raient dû me sauver cet échec. Pénétré d'admiration pour le talent des artistes du théâtre Français et pour la scène où se jouent tous les jours Corneille, Racine et Molière, je craignais de placer un pigmée à côté de ces géans, et à la première représentation je me trouvai si petit dans les bouches pleines (si l'on peut se servir de cette expression) des beaux vers de ces pères du théâtre, que j'en fus véritablement effrayé. J'allai trouver d'Egligny dans sa loge, et le priai de retirer l'ouvrage, voulant, lui dis-je, y faire des corrections, et ne le trouvant pas digne de paraître ; il l'avait lu seul et avec soin ; il a de l'esprit et des connaissances dans l'art dramatique ; il croit apercevoir que j'éprouve une terreur panique, et un de ces momens de découragement si naturel à un auteur qu'on a répété sans attention ; il refuse d'accéder à ma prière, et m'engage à entendre une seconde répétition ; j'insiste alors pour une lecture que je ferais aux acteurs qui devaient y jouer, en les priant, avant qu'ils apprissent leurs rôles, de juger l'ouvrage avec la plus grande sévérité, et à le repousser sans ménagement, s'ils pensaient qu'il ne dût pas réussir ; la lecture fut faite, et on me décida à me laisser jouer. Que pouvais-je faire de plus pour m'éviter un désagrément qui me fait mal, qui me décourage ? Le public ou l'auteur s'est trompé ; si c'est le public on ne le croira pas ; alors, qui me répond qu'il ne se trompera pas encore, et voilà un tourment de plus dans cette car-

rière déjà si difficile ; si c'est moi, je décline donc ; alors je deviens inconsolable, car j'atteste qu'ayant lu et relu l'ouvrage plusieurs mois après, je n'y vis pas un mot à changer ; il faut, d'après cela, conclure que mon petit talent est devenu plus petit encore ; que mon goût est usé, blâsé, et que je puis risquer d'aller de chute en chute, ne pouvant plus compter ni sur mon expérience, ni sur le jugement de mes amis. Je venais d'avoir de suite plusieurs succès assez marquans, surtout dans les pièces d'*Alexis* et de *Gulnare*. Quelques consolateurs ont voulu trouver dans ces succès un motif de rigueur dans les confrères et dans les envoyés des autres spectacles ; mais je ne reçois pas ces motifs ; la pièce a ennuyé, et cela venait du jour, de l'heure et du succès de la pièce qui la précédait. Je dis encore, et sans vouloir fâcher Dazincourt, que si Molé eût joué le rôle, la pièce aurait été écoutée d'un bout jusqu'à l'autre et jugée moins rigoureusement. C'est beaucoup trop parler d'un pareil ouvrage, et je crains d'ennuyer encore ceux qui liraient ces détails. Je ne puis pourtant terminer cet article sans observer que je devais être plus impartial sur ce sujet que sur tout autre, puisque, de toutes mes pièces, c'est celle qui est le moins de moi ; le fond est pris d'une pièce anglaise ; j'ai souvent copié la rédaction de madame Ricoboni ; je n'ai fait qu'extraire, arranger, et je devais bien me croire au moins le talent de juger si une pièce valait la peine d'être mise sur notre théâtre, et si

les scènes devaient plaire au public ; il me semblait que j'y devais voir plus clair dans cette cause que dans un autre qui m'eût été tout-à-fait personnelle.

Céphise, qui a si bien réussi dans toute la France, n'a pas assurément un fond de comédie aussi prononcé ; le style en est plus piquant, mais celui de l'autre pièce est plus celui de la vraie comédie, et, quoiqu'en ait dit le journaliste Le Pan, je défie bien qu'on y trouve la moindre trivialité ; j'avoue que le reproche m'a été sensible : c'est le seul que j'aurais cru ne jamais mériter.



NINA,

OU

LA FOLLE PAR AMOUR,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 15 MAI 1786.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

NINA, fille du Comte, et ayant perdu la raison depuis quelques mois.

LE COMTE, son père.

GEORGES, nourricier du Comte.

ÉLISE, femme de confiance, et gouvernante de Nina.

GERMEUIL, amant de Nina, cru mort.

MATHURINE, paysanne.

PAYSANS.

VIEILLARDS.

ENFANS.

JEUNES PAYSANNES.

Le théâtre représente un jardin. On y voit un banc sous quelques arbres; il est placé devant une grille qui conduit à la grande route. Au fond, un petit chemin qui monte et conduit au village.

NINA,

OU

LA FOLLE PAR AMOUR,

SCÈNE PREMIÈRE.

Nina repose, mais on ne la voit point.
Élise est sur la scène, entourée de quelques paysans, à la tête desquels est Georges, nourricier du Comte, père de Nina. Les uns descendent, les autres sont encore dans le chemin qui conduit au village.

ÉLISE, GEORGES, PAYSANS.

ÉLISE, aux paysans.

VOTRE zèle, l'intérêt que Nina vous inspire, ne se ralentissent pas?...

GEORGES.

Bien au contraire, mam'selle Élise; eh! qui pourrait n'être pas touché de sa triste situation?...

ÉLISE.

Elle repose sous ces arbres; d'ici il nous est facile de veiller sur elle, sans troubler son repos...

GEORGES.

Je la vois... Elle est bien calme, cette chère enfant! n'allons pas la priver d'un moment de tranquillité, que le ciel veut bien lui accorder.

CHŒUR, doux

Dors, cher enfant, que le sommeil
Suspende un moment tes alarmes,

Et que pour prix de tant de larmes,
Le bonheur t'attende au reveil.

ÉLISE ET GEORGES, à part.

Quel dommage!
A la fleur de son âge,
Avec un cœur si bon,
Avec tant d'attraits en partage...
Quel dommage!
Qu'elle ait perdu la raison!
Dors, cher enfant, etc.

GEORGES.

S'il nous restait quelqu'espérance
Sur sa guérison.

ÉLISE.

Hélas! hélas! point d'espérance
Pour sa guérison.

LE CHŒUR.

Quoi, plus d'espérance
Pour sa guérison.
Ah! quel dommage,
Quelle douleur,
Pour Monseigneur,
Pour tout le village.
Dors, cher enfant, etc.

GEORGES.

Vous avais promis d'leur raconter la cause de ce grand malheur.

ÉLISE.

Oui, mon cher Georges, et je vais acquitter ma parole.

GEORGES.

Comme nourricier de Monseigneur, j'en ons su queuque chose; je n'leur ons pas caché, mais c'est

d'vous-même, mam'selle Élise, qu'ils veulent savoir toutes les circonstances, et pour moi, j'sis bien sûr d'n'en pas entendre le récit, sans en être encore attendri.

ÉLISE.

Approchez tous, et écoutez-moi...

(Tous font un cercle autour d'elle, et prêtent la plus grande attention.)

Vous connaissez la naissance, la richesse du père de Nina; Germeuil, élevé avec elle, ne put la voir sans l'aimer. Elle était née sensible. Germeuil avait toutes les vertus; il fut payé de retour. Le Comte, père de Nina, voyait sans peine, cette flamme naissante; il flatta même Germeuil de lui accorder la main de sa fille. L'époque était fixée... Un rival plus riche, plus puissant se présente, et le Comte a la faiblesse de rompre ses engagemens : Nina gémit, Germeuil se désespère, le Comte résiste, Germeuil est congédié, traité sans nul égard; je veux parler pour lui, on m'impose silence, et je mêle mes larmes à celles de ma jeune maîtresse.

GEORGES.

C'est donc bien vrai, c'est monsieur le Comte, c'est mon fils qui a été capable de ce trait là, je ne pouvions le croire; il a toujours passé pour un si bon père, pour un si bon ami... mais pardon, je ne vous interromprons plus.

ÉLISE.

Germeuil voulait au moins dire un dernier

adieu à Nina, je ne crus pas devoir lui refuser ce faible adoucissement; nous nous rendons dans le parc; déjà nous distinguons la voix de Germeuil, mais celle de son rival se fait aussi entendre; l'explication paraît vive, bientôt l'éclat des épées... Germeuil fait un cri... tombe, et nous voyons son sang couler... Nina perd connaissance, je cours au château demander du secours, on l'y porte mourante; et quand elle ouvre les yeux, le premier objet qui se présente... c'est son père, tenant par la main le meurtrier de Germeuil, et lui ordonnant de le regarder comme son époux. Nina, muette d'effroi, d'indignation, ne peut résister au combat affreux qu'elle éprouve; elle veut parler, et les expressions se refusent à sa douleur! elle veut pleurer, et les larmes se sèchent dans ses yeux! ses traits s'altèrent, sa raison est troublée, une fièvre dévorante, un délire affreux s'emparent de tous ses sens, la présence de son père, celle de l'odieux rival, ne font que l'augmenter encore; tous les secours de l'art sont employés; on réussit à la rendre à la vie! mais hélas! on ne peut rétablir sa raison. Le père, repentant, désespéré, ne pouvant soutenir ce spectacle, me laisse ce dépôt si cher; et Nina plus intéressante, plus respectable que jamais, offre à tous ceux qui la voient, une déplorable victime de l'amour et de la sévérité.

GEORGES.

Et Germeuil?...

ÉLISE.

Le bruit de sa mort était venu jusqu'à nous; mais dans ce moment même, Nina avait tout-à-fait perdu le souvenir de ce funeste événement... L'idée de Germeuil, tendre, fidèle, cette idée si long-temps chère à son cœur... était la seule qui ne se fût pas effacée de sa mémoire, et la seule qui l'occupe encore; elle le croit en voyage et sur le point de revenir... Vous voyez ce banc, presque en face de la route... eh bien! tous les jours elle vient l'y attendre; le froid, le soleil, l'intempérie des saisons, rien ne peut l'en détourner; elle s'y assied, porte un bouquet qu'elle a cueilli pour lui... l'heure passée, elle soupire, essuie une larme, et s'en va avec l'espoir trompeur de le voir le lendemain.

GEORGES.

Mais son père?...

ÉLISE.

Livré à la douleur, aux remords, il m'écrit cependant qu'il ne peut supporter plus long-temps une absence qui le prive de voir sa fille; il revient... mais hélas! nous ne pouvons lui offrir d'autre consolation que celle de pleurer avec lui.

GEORGES.

Pauvre Nina!

UN PAYSAN.

Comme elle est bonne!

UN AUTRE PAYSAN.

Comme elle est généreuse!

GEORGES.

Que trop, et nous venions vous dire... Mais voici Monsieur; éloignons-nous.

ÉLISE.

Oui, il sera peut-être bien aise de me parler un moment en particulier.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE II.

LE COMTE, ÉLISE.

LE COMTE.

Ma chère Élise, j'accours dévoré d'inquiétude, parle, à quoi dois-je m'attendre?

ÉLISE.

Nous ne sommes pas plus heureux qu'avant votre départ.

LE COMTE, *tristement*.

Je n'ai plus rien à te demander. Elle est à présent?...

ÉLISE.

Dans ce bosquet.

LE COMTE.

Dieux! et si elle m'aperçoit!

ÉLISE.

Ne craignez rien; le sommeil l'a accablée, et je vais près d'elle attendre l'instant de son réveil.

LE COMTE.

Cours, et sur-le-champ viens m'avertir.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Aimable et malheureuse enfant, que ne peux-tu entendre tout ce que le repentir sait m'inspirer !...

AIR.

O ma Nina, fille chérie,
Tu ne sais pas l'excès de ma douleur !
Du repos de toute ma vie,
Faut-il payer un instant de rigueur.
Déjà l'amour et l'hymenée
Préparaient à Nina leur chaîne fortunée ;
Germeuil à ses genoux, lui peignait son ardeur,
Son timide embarras, son éloquent silence,
Le sourire de l'innocence,
Trahissait à nos yeux le secret de son cœur ;
J'allais jouir de leur bonheur.....
J'ai tout détruit... c'est moi ! moi ! son ami ! son père !
O souvenir trop douloureux !
Il m'afflige, il me désespère.
Que fais-je à présent sur la terre ?
Je n'y puis jamais être heureux,
O mort, termine ma carrière,
Que fais-je à présent sur la terre ?
Je n'y puis jamais être heureux.

SCÈNE IV.

GEORGES, LE COMTE.

GEORGES, et quelques vieux paysans.

Pardon, Monseigneur.

LE COMTE.

Ah! te voilà, mon cher Georges?

GEORGES.

Oui, Monseigneur, c'est moi; c'étiont les notables, les anciens du village... Nous vous troublons peut-être?

LE COMTE, vivement.

Jamais, mes amis, surtout si vous venez m'offrir l'occasion de vous être utile.

GEORGES.

Grâce à vos bontés et à celles de mam'selle Nina, nous ne manquons de rien; all' est si noble! car il faut que vous sachiez, Monseigneur, qu'alle méconnaît tout le monde, hors les pauvres, et qu'elle a tout oublié, excepté l'habitude qu'all' avait de nous faire du bien.

LE COMTE, vivement.

Elle est encore sensible à ce plaisir?... Quelle joie vous me causez!... Ah! c'est la première que j'aie goûté depuis long-temps!...

GEORGES.

Elle nous donne sans cesse; mam'selle Élise y fournit, et nous défend de la contrarier; cependant, Monseigneur, j'avons des scrupules.

LE COMTE.

De recevoir d'elle? eh! songez donc, mes chers amis, que vous me priveriez par là du seul moyen qui me reste de lui faire passer un moment heureux... Acceptez, acceptez tout... Le ciel écoute avec bonté, les vœux de l'honnête indigence...

priez-le; qu'il vous exauce, et vous serez acquittés.

GEORGES, avec vivacité et âme.

Eh! nous ne faisons pas autre chose, Monseigneur; il n'y a pas un enfant grand comme ça, (montrant avec sa main), pas un vieillard sur le bord de son tombeau, qui ne prie nuit et jour, pour voir cesser votre chagrin!...

LE COMTE.

Je vous remercie; mais pendant qu'Élise est encore auprès de ma fille, vous qui la voyez tous les jours, parlez-moi d'elle, de sa santé. On m'a mandé qu'elle était parfaitement rétablie.

GEORGES.

AIR.

Ah! pour ses jours n'ayez point de frayeur,
Chaque instant nous rassure encore;
Queu dommag' qu'un' si belle fleur
Nous fût ravie à son aurore!
A-t-elle un instant de gaîté,
Nous croyons sa peine finie;
Tout le village est enchanté,
Chacun s'embrass', chacun s'écrie.
Queu doux espoir! ah quel bonheur!
Courons l'apprendre à Monseigneur.
Mais hélas! sa douleur cruelle
Dissip' bientôt cet espoir consolant;
Nina pleur', et dans l'même instant
Tout le villag' pleure avec elle.

LE COMTE, à tous les vieux.

A quoi passe-t-elle son temps? répétez-moi

tous ces détails; sans doute elle se promène souvent?

GEORGES.

Toute la journée.

LE COMTE.

Seule?

GEORGES.

Presque toujours.

LE COMTE.

La démarche triste? Le regard sombre?

GEORGES.

Oh! oui, des yeux... qui font ben d' la peine à voir... Mais aussi, dans ce même instant, s'il se rencontre sur son passage un malheureux... un vieillard... un d'nous enfin, sa figure se déride, elle prend l'air content.

LE COMTE.

Elle prend l'air content? Ah! trouvez-vous toujours sur son passage... Parle-t-elle quelquefois de son père?

GEORGES.

Hélas!... un jour, on vous nomma devant elle... des pleurs coulèrent aussitôt de ses yeux... une pâleur subite...

LE COMTE.

Mes amis... ne me nommez jamais.

GEORGES, à part.

Qu'il est à plaindre!...

LE COMTE.

Le ciel me punit bien sévèrement.

GEORGES.

Il s'apaisera.

LE COMTE.

Nina ne m'aime plus.

GEORGES.

Elle vous aimera.

LE COMTE.

Je n'ose m'en flatter ; mais qu'elle me souffre au moins près d'elle !...

GEORGES.

Alle vous souffrira, alle vous aimera, alle guérira même... Monseigneur, espérez, espérez tout.

LE COMTE.

Non, non, non.

GEORGES.

Au moins, si nous ne pouvons adoucir vos peines, nous saurons toujours les partager...

SCÈNE V.

ÉLISE, LES PRÉCÉDENS.

ÉLISE, accourant.

Elle vient la tête penchée, l'œil fixe, son bouquet à la main, elle cherche à être seule ; ne la contraignons point.

LE COMTE.

Je me soumets à tout ; mais promets-moi que je la verrai, que je l'entendrai.

ÉLISE.

Caché sous ces arbres, vous pourrez la contempler à votre aise : assise sur ce banc, souvent elle

y chante des chansons qu'elle compose et que bientôt elle oublie ; souvent aussi elle s'entoure de jeunes paysannes, d'habitans du village ; les prévient, les caresse, et est enchantée quand on la paye de retour.

GEORGES.

Et vous jugez, Monseigneur, si cela doit leur coûter !...

LE COMTE.

La voilà, emmenez-moi, je ne pourrais résister au plaisir de la serrer contre mon cœur.

SCÈNE VI.

(Nina entre; ses cheveux sont sans poudre, bouclés au hazard; elle est vêtue d'une robe blanche; elle tient un bouquet à la main; sa marche est inégale; elle s'arrête, elle soupire, et va s'asseoir en silence sur le banc, le visage tourné vers la grille.)

NINA, après un petit silence.

Voici l'heure où il doit venir... il viendra... aujourd'hui... ce soir... il me l'a promis... et où serait-il plus heureux qu'auprès de celle qu'il aime, et dont il est si tendrement aimé?... ces fleurs, pour lui... ce cœur! pour lui... et il ne vient pas! Oh! que les jours sont longs! Que la nature est triste!... Je n'existe plus... non, je ne vivrai que lorsqu'il sera près de moi... et il ne vient pas! On l'en empêche peut-être... qui?... je ne sais... eux! des méchans... Que je suis mal!... ici... partout!... Mais si Germeuil revenait! Oh! tout serait bien alors.

CHANSON.

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie,
Le printemps alors renaîtra,
L'herbe sera toujours fleurie;
Mais je regarde.... hélas!... hélas!...
Le bien-aimé ne revient pas.

Oiseaux, vous chanterez bien mieux
Quand du bien-aimé la voix tendre
Vous peindra ses transports, ses feux,
Car c'est à lui de vous l'apprendre;
Mais, mais.... j'écoute.... hélas!... hélas!
Le bien-aimé ne chante pas....

Écho, je t'ai laissé cent fois
De mes regrets, de ma tristesse;
Il revient: peut-être sa voix
Te demande aussi sa maîtresse;
Paix.... Il appelle!... hélas! hélas!
Le bien-aimé n'appelle pas.

SCÈNE VII.

NINA, à Élise, qui s'est approchée doucement.

Ah! te voilà... Bonne! j'oublie toujours ton autre nom.

ÉLISE.

Élise.

NINA.

J'aime mieux le premier.

ÉLISE, avec affection.

Et moi!

NINA.

Eh bien! Bonne, il ne vient pas.

ÉLISE.

Sans doute, un obstacle insurmontable...

NINA.

Oh! oui... si je savais où aller le trouver... crois-tu qu'il soit bien loin.

ÉLISE, très troublée et soupirant.

Bien loin!

NINA.

Cela t'afflige aussi?

ÉSISE, avec âme.

Beaucoup... vos petites amies sont là.

NINA, avec gaieté.

Tant mieux, tant mieux, fais les venir.

SCÈNE VIII.

(De jeunes filles et plusieurs enfans très petits accourent. Élise porte une corbeille où il y a du pain, des fruits et quelques légers présens.)

NINA, aux petites filles.

Bonjour, petites, bonjour!... Vous avez bien soin de moi; vous ne m'abandonnez pas... ne vous lassez point: cela porte bonheur d'avoir pitié des malheureux... Eh bien! je suis là, je l'attend; mais, dites-moi, vous êtes-vous souvenues de prier le ciel pour qu'il le ramène bientôt?

LES PETITES FILLES.

Oui, oui.

NINA.

Je parie que vous n'avez pas retenu son nom.

UNE PETITE FILLE.

Germeuil.

UNE AUTRE, plus bas, avec finesse et sentiment.

Le bien-aimé.

NINA, avec joie.

Le bien-aimé! oui, oh! tu sais bien, toi! tiens.

(Elle lui donne sa bague.)

LA PETITE FILLE.

Un diamant?

NINA, avec regret.

Oui, ce n'est que cela.

LA PETITE FILLE.

Ce simple anneau?...

NINA, fâchée de la refuser.

Non, je ne puis pas: tu ne sais donc pas qui me l'a donné? et quand il reviendra! que dirait-il, s'il ne le voyait plus! (Les petites filles témoignent, par gestes, leur douleur.) Il va venir, et j'ai fait une chanson; écoutez... ah! je l'ai oubliée; qu'importe, jai toujours à lui dire quelque chose que je n'oublierai jamais... Germeuil!... te voilà!... je suis contente... c'est bien çà? Et vous, vous m'avez promis de lui dire... qu'est-ce que vous lui direz?...

ÉLILE.

Elles chanteront ce que vous leur avez appris.

NINA, étonnée et triste.

Je leur ai appris!... j'oublie tout... rappelez-le-moi donc; et pour cette fois, je vous écouterai si bien, que je ne l'oublierai plus.

LES JEUNES FILLES.

Germeuil, ta Nina, loin de toi,
Était bien malheureuse.

NINA, vivement les arrêtant.

Non, non, écoutez comme je dis: (Elle répète plus tendrement.)

Germeuil, ta Nina, loin de toi, etc.

LES JEUNES FILLES.

Aujourd'hui qu'elle est près de toi,
La voilà bien heureuse.

(Alors sa tête se monte, et elle continue sans suite.)

NINA.

A moi...

Aujourd'hui qu'elle est près de toi, etc.

DÉLIRE.

Oui, près de toi
Bien heureuse,
Bien maheureuse
Loin de toi.
Mais je le voi,
Bonheur pour moi.
Il dit qu'il m'aime,
O joie extrême!
Je te revoi.
Tu fuis.... pourquoi?...
Ce n'est plus toi,
Et pourtant moi
Je suis encore?
Ciel, je t'implore,
Qu'il ait ma foi!...
Que je le voie un jour, une heure!
Que je lui dise, te voilà,
Toujours Germeuil a régné là.

(Elle montre son cœur.)

Et puis après que Nina meure.

(Elle s'appuie sur l'épaule d'une de ses camarades, qui témoigne leur douleur.)

LES QUATRE PETITES FILLES ET ÉLISE, EN CHŒUR.

Mourir! Quel mot prononcez-vous!
Nina vivra, Nina vivra pour nous.

NINA, revenant à elle et avec beaucoup d'âme à Élise.

Oui, elle vivra pour vous, pour toi et pour Germeuil... (naïvement.) Mais vous pleurez, ah! ne me plaignez pas! j'ai eu un instant de bonheur, j'ai cru le voir!

ÉLISE, à part.

J'aperçois le Comte; il n'aura pu résister à l'envie de parler à sa fille.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, GEORGES.

LE COMTE, à Georges.

Approchons! elle me voit... elle paraît me regarder sans frayeur.

GEORGES.

Ah! sans doute, elle ne vous reconnais pas.

(Le Comte soupire et s'avance; Nina le fixe pendant quelque temps, et témoigne un léger mouvement d'inquiétude.)

NINA, se cachant derrière sa bonne.

Bonne, allons-nous-en.

ÉLISE.

Pourquoi?

NINA.

Je vois là un homme... allons-nous-en.

ÉLISE.

Vous l'affligerez.

NINA.

L'affliger! moi... tu crois?... je reste, je ne veux affliger personne... qui est-il?

ÉLISE, *embarrassée*.

C'est un voyageur.

NINA, *cherchant à rappeler ses idées*.

Voyageur!

ÉLISE.

Il vient nous demander l'hospitalité.

NINA.

Il a bien fait... l'as-tu remercié? Je n'ose lui parler. Il m'impose... parle-lui, toi... (*Le Comte s'éloigne.*) Il s'éloigne... pourrait-il me craindre?... Monsieur, Monsieur! approchez, n'ayez pas peur d'une pauvre fille; c'est Nina : tout le monde la connaît et la plaint... restez-vous avec nous?

LE COMTE.

Oui, si ma présence ne vous est pas importune.

NINA.

Il a parlé, et... je ne sais pourquoi, mon cœur a tressailli.

LE COMTE, *alarmé, à part*.

Ciel! toujours...

NINA.

Je suis remise, pardonnez : une crainte en vous voyant... Il faut excuser l'état où je suis; si l'on vous en apprenait la cause, vous en seriez touché, j'en suis sûre.

LE COMTE, *étouffant*.

Personne ne peut prendre à vos peines plus d'intérêt que moi.

NINA.

Vous soupirez! vous avez aussi des chagrins?

LE COMTE.

De bien grands.

NINA, vivement d'abord.

Je pleurerai avec vous... Eh! que venez-vous faire ici? (avec âme.) Y attendez-vous quelqu'un?

(Pendant cette scène, Élise est au fond du théâtre avec les petites filles.)

LE COMTE.

J'y viens chercher ma fille.

NINA.

Vous avez une fille? Vous l'aimez, n'est-ce pas? Vous la rendez bien heureuse?

LE COMTE.

C'est le but de tous mes désirs.

NINA.

Que le ciel vous protége et vous console. Oui, rendez-la bien heureuse; ne l'affligez jamais, et surtout si elle aimait, gardez-vous de la contraindre dans le choix de son cœur; cela fait un mal...
(Appuyant sur cette fin avec l'air de la profonde douleur.)

LE COMTE.

Je le sais.

NINA, douloureusement.

Oh! non, non, vous ne pouvez pas le savoir.

LE COMTE, à part.

Quel supplice!

NINA.

Tenez, regardez-moi; j'étais heureuse autrefois, avant que Germeuil se fût en allé; à présent,

je gémis sans cesse, j'afflige tout le monde, je suis à la merci d'étrangers, je n'ai plus de parens, d'appui...

LE COMTE, vivement.

N'avez-vous pas un père?

NINA, étonnée et cherchant à se rappeler.

Un père!... moi... non, non, jamais. Ah! si j'avais eu un père, il m'aurait protégée, il m'aurait unie à Germeuil; et la pauvre Nina ne serait pas seule, passant ses tristes jours à attendre celui qu'elle aime, et à fatiguer la pitié de ceux qui l'entourent.

LE COMTE, avec désespoir.

Nina, vous me déchirez!

NINA.

Que vous ai-je donc dit? Plus de ces yeux-là, bon étranger, quittez cet air sombre, souriez... que les larmes ne soient que pour Nina. (Elle penche sa tête, et tombe dans une rêverie profonde.)

LE COMTE, dans un mouvement de tendresse.

Ma chère!.. (A part.) Que ne puis-je dire ma fille! Mais hélas! je n'ose encore prononcer ce doux nom! (Pendant qu'il parle, Nina s'éloigne pensive et triste, et va s'asseoir sur le banc, les yeux fixés sur la grille.)

ÉLISE, bas au Comte.

Elle ne vous entend plus.

NINA, l'œil égaré.

Les larmes... toujours... je m'en irai... Oh! non, non... parce que demain... lui... ici... (Elle sourit avec l'air égaré.) Que demain!... (Elle soupire.) Que demain!... (Elle tombe dans une tristesse sombre.)

ÉLISE.

La voilà tombée dans une rêverie profonde, que souvent nous avons peine à faire cesser. Je viens d'envoyer les petites avertir le berger, qui n'attend qu'un signal pour jouer des airs qui tirent toujours Nina de sa sombre tristesse; profitez de ce moment pour vous remettre du trouble où vous êtes.

LE COMTE, s'éloignant.

Est-il un père plus malheureux!

(On entend une musette, le berger paraît au haut du chemin et prélude; les petites filles sont avec lui.)

NINA.

Ah! bonne, c'est le berger qui joue.

ÉLISE.

Oui, le travail est fini, et l'on va se réunir.

NINA, avec l'empressement d'un enfant.

Écoute, écoute donc!

(L'air continue; Nina paraît l'écouter avec une joie naïve et marque la mesure.)

ÉLISE.

Allons avec lui au village, nous en ramènerons ceux à qui vous destinez vos présens.

NINA.

Avons-nous encore quelque chose à leur donner?

ÉLISE.

Sans doute.

NINA.

Courons... (Reprenant l'air triste et regardant le banc.) Il faut donc s'en aller sans Germeuil, sans lui donner le bouquet que j'ai fait pour lui. (Elle le laisse sur

le banc, avec la plus grande expression.) Adieu, fleurs, arbres, oiseaux, tous les jours témoins de mes peines... banc sur lequel j'ai tant pleuré... adieu, je reviendrai bientôt vous voir. (Elle s'en va, et on la voit monter et suivre le chemin qu'a pris le berger accompagné des petites filles.)

LE COMTE, se rapprochant, à Élise.

Suis-la.

ÉLISE.

Je ne veux pas avoir l'air de l'observer trop, cela la tourmente; mais je me trouve toujours aussitôt qu'elle peut me désirer.

LE COMTE.

Que d'obligations!...

ÉLISE.

Aucune, je suis conduite par mon cœur et par l'attachement qu'elle m'inspire; je vais la rejoindre.

SCÈNE X.

LE COMTE, seul.

Chaque mot qui lui est échappé sur moi, sur Germeuil, me perçait le cœur... Hélas! sans lui, le retour de sa raison ne fera que changer ses maux... Mais, que se passe-t-il dans cette allée du parc?... les domestiques rassemblés... mes gardes... un jeune homme au milieu d'eux!... il résiste... se permettrait-on quelque violence?... Voici Georges qui accourt...

SCÈNE XI.

GEORGES, LE COMTE.

GEORGES, *tout essoufflé.*

Ah! Monseigneur, ah! mon fils, je viens vous instruire...

LE COMTE.

Tu es tout troublé! que s'est-il passé?

GEORGES.

Vous ne pouvez vous l'imaginer.

LE COMTE.

Tu augmentes mon inquiétude.

GEORGES.

Germeuil...

LE COMTE.

Eh bien!

GEORGES.

Il n'est pas mort.

LE COMTE.

Germeuil!

GEORGES.

Je ne pouvions en croire nos yeux.

LE COMTE.

Tu l'as vu?

GEORGES.

Il est ici.

LE COMTE.

Tu te trompes.

GEORGES.

Je l'ai vu, c'est lui, j'en sommes sûr.

LE COMTE.

Mais par quel prodige, et pourquoi dans le parc?

GEORGES.

A peine était-il arrivé, qu'il a cherché à séduire les jardiniers, il les a priés de le laisser entrer; il voulait seulement, disait-il, voir Mam'selle et parler à Élise; ça leur a paru suspect; alors, ne pouvant les gagner, il a imaginé de passer par-dessus le mur; on le guettait; on l'a entouré; il résistait... par bonheur; je me sommes trouvé là, j'ons reconnu Germeuil, j'ons dit qu'on ne le laissât pas échapper, et sachant tout le plaisir que ça vous ferait, je n'ons plus senti le poids des années, je sommes accouru, et j'me trouvons trop heureux d'avancer d'un instant la joie que ça doit vous causer.

LE COMTE.

Ah! mon ami, quelle heureuse nouvelle! Quoi! le ciel l'a conservé, et c'est lui qui nous l'amène! qu'on le conduise ici, et surtout qu'on ne lui dise pas...

GEORGES.

Je l'ons bien défendu... Mais le voici.

LE COMTE.

Laissez-nous.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GERMEUIL, pâle, les cheveux défaits, sans chapeau, environné de garçons jardiniers et de domestiques.

GERMEUIL, à ceux qui le conduisent.

Où me conduisez-vous? vous ne savez pas à quel ennemi vous me livrez!

GEORGES, allant à lui.

Monsieur le Comte est bon.

GERMEUIL.

Il est injuste et cruel.

LE COMTE.

Non, je viens...

GERMEUIL.

Pour insulter à mes peines.

LE COMTE.

Pour les partager, mon fils!

GERMEUIL.

Son fils!

LE COMTE.

Pourrais-tu refuser ce doux nom? viens dans mes bras!

DUO.

GERMEUIL.

Est-ce donc un songe, un délire?
Qui moi, moi, je suis dans vos bras!

LE COMTE.

Ce n'est point un songe, un délire!
Mon fils! je te tiens dans mes bras,
Le ciel conduit ici tes pas,
Pour adoucir le mal qui me déchire.

GERMEUIL.

Le ciel conduit ici mes pas,
Pour adoucir le mal qui vous déchire.

LE COMTE.

Ce n'est point un songe, etc.

GERMEUIL.

Est-ce donc un songe, etc.

GERMEUIL.

Mais qu'avez-vous, mon père?

LE COMTE.

Hélas!

Nina...

GERMEUIL.

Quoi! le trépas?...

LE COMTE.

Non, non, Nina respire...

ENSEMBLE.

GERMEUIL.

Elle respire, et je suis dans vos bras,
Que ce moment pour mon cœur a d'appas!..

LE COMTE.

Mon fils, je te tiens dans mes bras,
Que ce moment pour mon cœur a d'appas.

LE COMTE.

Ah! je tremble de te le dire;
Mais dans ce jour une affreuse douleur...

GERMEUIL.

Elle respire! Eh quel autre malheur?...
Hélas! j'ai donc perdu son cœur?...

LE COMTE.

Non, pour toi seul elle soupire.

GERMEUIL.

Toujours je possède son cœur,
Ah! pour Germeuil il n'est point de malheur.

LE COMTE.

Il est encore, il est plus d'un malheur.

GERMEUIL.

Vous approuvez ma tendre ardeur,
Elle est fidèle, elle respire;
Non, pour Germeuil, il n'est point de malheur!

ENSEMBLE.

GERMEUIL.

Elle est fidèle, elle respire;
Non, pour Germeuil, il n'est point de malheur!

LE COMTE.

Si je parle, je te déchire ;
Tremble, frémis, il est plus d'un malheur!

LE COMTE.

Tu vas voir Nina.

GERMEUIL.

Je brûle d'être à ce moment.

LE COMTE.

Crains-le plutôt.

GERMEUIL.

Et vous dites qu'elle m'aime!

LE COMTE.

Tu n'as donc pas entendu parler d'elle, depuis ce combat malheureux?

GERMEUIL.

On m'a transporté mourant chez un ami; persuadé que Nina était l'épouse de mon rival, j'étais indifférent sur tout ce qu'on pouvait faire de moi; mais, au bout de quelque temps, revenu, malgré moi, de ma blessure, dévoré d'amour, d'inquiétude, détestant le jour qu'on m'avait conservé, rappelant un reste de forces, j'ai trompé les soins vigilans de celui qui m'avait éloigné de ce séjour, je suis accouru, j'ai voulu voir Nina, lui dire que je l'aimais encore, et mourir à ses yeux.

LE COMTE.

Partout le bruit de ta mort s'est répandu, et Nina...

GERMEUIL, avec joie.

Y a été sensible? quel bonheur!

LE COMTE.

Qu'oses-tu dire? frappé d'un coup si inattendu, sa raison...

GERMEUIL.

Dieux! Nina...

LE COMTE.

Il est trop vrai!

GERMEUIL, avec fureur.

Cruel! c'est votre ouvrage; c'est votre inflexible sévérité, et je viens pour être témoin!... Père barbare!

LE COMTE.

Ah! mon fils, ne m'accable pas: songe combien déjà je suis malheureux.

GERMEUIL.

Pardonnez à l'excès de mon désespoir... Il est affreux.

LE COMTE.

Juge du mien, puisque tu n'es pas coupable.

GERMEUIL.

Je n'ose plus vous questionner.

LE COMTE.

Sa raison est tout-à-fait égarée; elle ne connaît personne.

GERMEUIL.

Elle ne reconnaîtra pas même Germeuil?

LE COMTE.

Je le crains; mais tu l'entendras, sans cesse, parler de toi.

GERMEUIL, avec une joie tendre.

De moi? Dieux!

LE COMTE.

Elle vient tous les jours t'attendre sur ce banc.

GERMEUIL, allant au banc, et avec intérêt.

Sur ce banc?

LE COMTE.

Et là, elle t'appelle.

GERMEUIL, avec joie.

Elle se ressouvient encore de mon nom?

LE COMTE.

C'est le seul qu'elle n'ait pas oublié. Elle te fait un bouquet qu'elle laisse ensuite.

GERMEUIL.

Je l'aperçois... elle l'a cueilli pour moi? Et où est-elle à présent?... Courons, mon père, courons!..

LE COMTE.

Arrête... et modère ton impatience, il faut que j'aille au-devant d'Élise; il est nécessaire de la prévenir, et de la consulter. Je reviens, dans l'instant, te faire part de ce qu'elle m'aura dit; reste, je t'en prie, j'ose même te l'ordonner.

SCÈNE XIII.

GERMEUIL, seul.

Quel changement dans mon sort!... mais aussi quel événement affreux!... j'avais besoin d'être seul dans ce premier moment, je n'aurais pu supporter sa vue... Nina!... infortunée!... mille souvenirs touchans!... que ces lieux me sont chers!

AIR.

C'est donc ici que chaque jour
Nina vient raconter sa peine,
C'est donc sur ce banc que l'amour
Tous les jours pour moi la ramène;
De ces oiseaux les doux accens,
Ces rameaux qu'agitent les vents,
Et cette fleur qu'elle a cueillie,
Tout ici rappelle à mes sens
Les plus heureux jours de ma vie.

RÉCITATIF.

(Il va au banc.)

Là... toujours là... quel doux charme m'attire!

(Il s'assied.)

Assis dans ces lieux, je ressens
Tous les feux que l'amour inspire,
Je crois, dans mes transports brûlans,
Respirer l'air qu'elle respire.

(Vivement.) (Il se lève.)

Amour, encore ce bienfait,
Voudrais-tu laisser imparfait
Ton plus aimable ouvrage?
De la raison rends-lui l'usage.
Amour, amour, encore ce bienfait.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

Élise étonnée, interdite, ravie, ne sait que nous conseiller; elle craint, elle espère... Mais, Nina vient...

GERMEUIL, l'apercevant descendre.

Je l'aperçois, quel désordre dans ses yeux!... ah! mon père!

LE COMTE.

Éloignons-nous: tu t'accoutumeras, par degrés, à ce triste spectacle. Quand tu seras remis du trouble que son état te cause, tu paraîtras ; il faudra que tu arrives par cette route, tu entreras par la grille, et une fois avec elle, ta prudence te suggérera ce qu'il faudra faire pour rappeler sa raison, sans risquer ses jours.

GERMEUIL, n'osant regarder Nina.

Ah! fuyons...

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

(Nina entre, tenant d'une main un enfant, et de l'autre un vieillard; elle est entourée d'habitans du lieu, de différens âges, qui sont tous parés de ses dons.)

CHŒUR.

Chantons Nina, notre tendresse
Et ses bontés, et ses bienfaits,
All' nous soulage, all' nous caresse.
Je n'voulons la quitter jamais.

NINA.

Vos soins, votre tendresse,
Calme l'excès de ma tristesse ;
Pourquoi parler ici de mes bienfaits ;
Aimez Nina, ne la quittez jamais.

LE CHŒUR continue.

Chantons, etc.

LE CHŒUR reprend.

Chantons Nina, chantons notre tendresse,

Et ses bontés, et ses bienfaits,
All' nous soulage, all' nous caresse,
Je n'voulons la quitter jamais.

NINA.

Aimez Nina, ne la quittez jamais.

GEORGES.

T'nez, j'ons dans l'idée
Qu'votre chagrin finira.

MATHURINE.

Moi, j'ons la même pensée,
Votre chagrin finira.

(Ici Germeuil paraît dans le chemin qui est fermé par la grille, de façon à être vu par le spectateur.)

GEORGES.

Votre ami reviendra.

MATHURINE, après.

Votre ami reviendra.

NINA.

Quelle douce idée!...

LES DEUX AUTRES.

Dans huit jours, dès demain,
Peut-être aujourd'hui même.

NINA.

Ah! je vois bien qu'ici l'on m'aime,
On veut adoucir mon chagrin.

LES DEUX VIEUX.

Oui, le ciel moins sévère,
Sera sensible à not' prière.

TOUS.

Aujourd'hui tout changera,
Et le bien-aimé reviendra.

(A la fin du chœur, Germeuil paraît dans la route, le Comte le suit, Élise est sur la hauteur, qui regarde.)

(Les paysans remontent lentement au village, en témoignant un vif intérêt sur ce qui va se passer.)

NINA, à tous.

Adieu... adieu... adieu... demain nous...

(Dans ce moment même, Germeuil, poussant la grille, se trouve en face d'elle. Elle s'arrête au milieu de sa phrase, et pousse un cri.)

Ah!...

(Elle reste immobile, porte la main à sa tête, à son cœur, joint les deux mains d'une manière très expressive, dit quelques mots entrecoupés, et part avec la plus grande rapidité.)

LE COMTE.

Où va-t-elle?

GERMEUIL.

Elle semblerait avoir éprouvé...

LE COMTE.

Oui, mais ne nous flattons pas...

(Élise est sur le chemin qui monte au village, Nina, qui l'y a vue, court la prendre par la main, la ramène très vite, et la place vis-à-vis de Germeuil.)

NINA, avec beaucoup d'action.

Vois-tu?

ÉLISE, affectant de ne pas savoir ce qu'elle veut dire.

Eh bien!

NINA, avec impatience.

Vois-tu, te dis-je?

ÉLISE, froidement.

Oui, c'est celui que vous attendez...

NINA.

Celui, dis-tu? C'est lui? je n'osais le croire: mais ne te trompes-tu pas? Regarde comme il est triste. Ah! si c'était Germeuil, pourrait-il être affligé, en revoyant sa Nina? Si c'était Germeuil, Nina souffrirait-elle, serait-elle encore malheureuse?

GERMEUIL, étouffant de douleur.

Dieux ! que je suis ému !. . .

NINA.

Sa voix ? As-tu entendu sa voix ?. . . Ah ! ah ! ma tête, une douleur, un nuage sur mes yeux ! de grâce, ne me laissez pas dans cette incertitude. . .

ÉLISE, avec plus de chaleur, et avec joie.

C'est bien lui.

GERMEUIL, avec espoir.

C'est ton amant.

LE COMTE de même.

C'est ton père.

(A ce nom, Nina fait un mouvement d'effroi.)

NINA.

Ton père a-t-il dit ? mon père ! c'est lui, il vient ! Dieux ! eh que veut-il de moi ? comment lui obéir ? où aller ? Sauvez-moi, sauvez-moi de son courroux. . . Vous ne répondez pas ; vous n'êtes plus ceux à qui je parlais tout à l'heure : pourquoi m'avoir trompée ?. . . Quel mal on m'a fait ! Germeuil n'est pas venu. . . non. . . il ne viendra plus, jamais ! Quel est ce lieu ? (Elle marche avec une action effrayante.) Où m'a-t-on conduite ?. . . Tous ces gens. . . laissez-moi. . . retirez-vous, retirez-vous. . . Où vont-ils ? (Avec une espèce de désespoir.) Qui que vous soyez, ayez pitié de moi ! (Elle tombe dans les bras d'Élise.)

GERMEUIL.

Elle perd l'usage de ses sens.

ÉLISE.

Elle respire à peine !

LE COMTE, avec désespoir.

Ah! c'est donc moi?...

GERMEUIL.

Nina, c'est Germeuil, Germeuil au désespoir.

NINA, revenant à elle, mais toujours avec l'air égaré.

Tu as nommé Germeuil, le connais-tu? l'as-tu vu?... Par pitié, calme-moi... guéris-moi... (Elle pose la main de Germeuil sur son front.) Fixe mes idées... Ta figure est si douce!... Reste à mes côtés... tu rassures mon cœur... Là... tiens... tout à l'heure, une pierre... une glace... à présent une douce chaleur, un bien être en te voyant. (En regardant son père.) Il me gêne pour te regarder! j'ai tant de choses à te dire...

GERMEUIL, avec joie.

A moi?

NINA.

Sans doute. Apprends-moi ce qu'il fait, ce qu'il pense, où il est; où l'as-tu laissé, et pourquoi ne vient-il pas?

GERMEUIL, embarrassé.

Mais...

NINA.

Tu cherches ta réponse;... voudrais-tu me tromper?

GERMEUIL.

J'en suis incapable.

NINA.

Je le crois. Réponds donc.

GERMEUIL.

Mais, s'il paraissait devant vous?...

NINA.

Vous! je dis toi, fais de même, je t'en prie.

GERMEUIL.

Eh bien! s'il paraissait devant toi... tu le méconnaîtrais peut-être.

NINA.

Il faudrait donc, pour cela, que Nina eût tout-à-fait perdu la raison.

GERMEUIL, à part.

Hélas! (Haut.) Au moins si ses traits échappaient à ta mémoire, son cœur!...

NINA, vivement.

Ah! oui; son cœur! car quel mortel eut jamais un cœur comme le sien? dis-moi, m'aime-t-il toujours?

GERMEUIL.

Plus que jamais, il adore Nina.

(Élise, d'un geste, témoigne qu'elle est plus tranquille, et elle va retrouver le Comte qu'on peut apercevoir dans l'éloignement, et qui regardera avec Élise ce qui se passe.)

NINA.

Plus que jamais! eh bien! voilà sur quoi ils n'ont jamais su me répondre; ils étaient tous sourds, muets. Et sais-tu tout ce qui s'est passé, notre amour, notre bonheur, nos peines?

GERMEUIL, avec l'expression la plus passionnée.

Oui, tout est gravé là...

NINA.

Là... tu as raison: ce n'est que là qu'on sait bien... et tu me raconteras tout ce qui nous est

arrivé, car un de mes plus grands chagrins, c'est de l'avoir oublié.

GERMEUIL.

Tu l'aimais donc bien !

NINA.

Il me demande çà ! tout le monde ne le sait-il pas ?

DUO.

GERMEUIL.

Quel moment ! ah ! ma bonne amie !
Quel sentiment j'éprouve aujourd'hui !

NINA, *avec surprise.*

Il m'appelle sa bonne amie,
Il me parle tout comme lui.

GERMEUIL.

J'en fais serment ; toute la vie,
Je t'appellerai comme lui.

NINA.

En vérité, je suis ravie
De l'entendre parler ainsi.

GERMEUIL.

Il te disait souvent je t'aime.

NINA.

Je lui disais aussi de même.

GERMEUIL.

Tu lui disais je t'aime.

NINA.

Je lui disais je t'aime.

GERMEUIL.

Et tu le dis de même
Encor aujourd'hui.

NINA.

De même.

GERMEUIL.

Ah! dis-le moi... pour lui.

NINA.

Je t'aime...

GERMEUIL.

Et pour moi...

NINA, plus tendrement.

Je t'aime, je t'aime.

TOUS.

Ah! quel moment, etc.

NINA.

Veux-tu me faire une promesse?

GERMEUIL.

De tout mon cœur je te la fais.

NINA.

Tu ne me quitteras jamais?

GERMEUIL.

Près de toi je serai sans cesse.

NINA.

A chaque instant?

GERMEUIL.

A chaque instant.

NINA.

Soir et matin?

GERMEUIL.

Soir et matin.

NINA.

Et puis demain, et puis demain...
Répète-moi cette promesse.

GERMEUIL.

Auprès de toi, je resterai sans cesse.

NINA.

Toujours?

GERMEUIL.

Sans cesse.

ENSEMBLE.

Qu'il est heureux,
Pour tous les deux,
Ce jour qui nous rassemble!
A chaque moment près de moi,
A chaque moment près de toi;
Toujours, toujours ensemble.

NINA.

Avec toi je m'affligerai.

GERMEUIL.

Et moi je te consolerai.

ENSEMBLE.

A chaque instant, je bénirai
Le sort qui nous rassemble.

NINA.

Et! comment t'appellerai-je, moi?

GERMEUIL, tendrement.

Ton ami, tu ne risqueras pas de te tromper.

NINA.

Mon ami, oui, je t'appellerai mon ami... (Avec surprise et vivacité.) Mais, qui t'a donné ce bouquet?

GERMEUIL.

Je l'ai trouvé sur ce banc.

NINA.

Sur ce banc? sais-tu bien que c'est pour lui que je l'ai fait?

GERMEUIL, le lui offrant.

Veux-tu le reprendre?

NINA.

Non, je n'ose pas, et il me semble qu'en te le voyant, j'éprouve un plaisir aussi doux que lors-

que je l'ai cueilli pour lui... mais tu m'as promis de me dire... n'oublie rien, rien... il ne doit pas y avoir une seule circonstance qui ne soit intéressante à se rappeler.

GERMEUIL, enchanté.

Non, non, pas une seule.

NINA.

Commence.

GERMEUIL, à part.

Cruelle et délicieuse situation!

NINA, avec amitié et intérêt.

J'écoute.

GERMEUIL.

Le premier jour que Germeuil te vit, il t'aima.

NINA, avec reconnaissance et joie.

Le premier jour!

GERMEUIL.

Il fut long-temps sans oser te le dire.

NINA.

C'était pourtant si doux à entendre!

GERMEUIL.

Ses yeux seuls savaient s'exprimer.

NINA, inquiète.

Et les miens?

GERMEUIL.

Ils parlèrent... Germeuil alors t'avoua toute sa tendresse.

NINA, avec joie.

Sa tendresse! oui, oui; je m'en souviens.

GERMEUIL.

Depuis ce moment, il t'en parlait tous les jours.

NINA, contente de se ressouvenir.

Tous les jours! je me le rappelle encore.

GERMEUIL.

Il t'entretenait de l'espoir qu'il avait d'être ton époux.

NINA.

Époux, ce doux nom! je le lui donnai d'avance.

GERMEUIL.

Il venait souvent avec Élise et toi, causer sous ce berceau.

NINA, allant s'asseoir.

Oh! je l'aimais bien, ce berceau!

GERMEUIL.

Là, sa main dans la tienne...

NINA, se rappelant toujours avec joie.

Sa main dans la mienne... c'est bien vrai.

GERMEUIL, avec le regard le plus expressif.

Il te regardait si tendrement!

NINA.

Oh! que tu l'imites bien!

(Pendant cette scène, le Comte et Élise se sont rapprochés; le Comte est plus éloigné, voulant, et n'osant s'avancer, l'espoir est peint dans tous ses gestes; Élise est très près de Nina. Les habitans du village paraissent dans le fond du théâtre, et restent cachés derrière les arbres, de façon à voir sans être trop vus.

GERMEUIL.

Tu étais attendrie.

NINA.

Comme je suis à présent.

GERMEUIL.

Tu l'écoutais sans colère.

NINA.

Eh! qui en pourrait avoir contre lui.

GERMEUIL.

Un jour. . .

NINA, voyant Élise, avec vivacité et âme.

Bonne, il sait tout, il sait tout.

GERMEUIL, continuant.

Un jour ton père. . .

(Le Comte est dans la transe.)

NINA, triste.

Attends. . . je ne me rappelle plus.

GERMEUIL, très vivement.

Il approuvait l'amour de Germeuil.

NINA, reprenant sa sérénité.

GERMEUIL.

Il lui avait même permis de t'offrir un anneau pour gage de sa foi. . .

NINA, avec vivacité.

Le voilà! il ne m'a jamais quitté, lui.

GERMEUIL, tendrement.

Élise était avec toi.

NINA, se rappelant peu à peu.

Élise là! . . Élise, viens. . . Germeuil était ici. . . (Au Comte qu'elle aperçoit.) Approchez aussi, je n'ai plus peur : toi! vous! elle! ah! (Elle respire.) Il me semble à présent que je n'ai rien à désirer.

(Pantomime expressive du Comte, de Germeuil et d'Élise. Les paysans alors s'approchent, et entourent le banc par derrière les arbres.)

GERMEUIL, avec joie.

Dieux!

LE COMTE, à part.

Quel moment!

NINA.

Continue donc, mon ami!

GERMEUIL.

Ton âme paraissait tranquille, et Germeuil avait tout lieu de concevoir une espérance favorable... ce moment devait décider de son sort... rassuré par la présence d'Élise, par un regard de ton père... O ma Nina! je te donnai, pour la première fois, le nom sacré d'épouse.

NINA, étonnée, ne pouvant exprimer ce qui se passe chez elle, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de Germeuil.

Ma bonne!

GERMEUIL.

J'osai te serrer dans mes bras, et n'écoutant plus que l'amour, j'appuyai me lèvres brûlantes...

(Il lui donne un baiser.)

NINA.

Dieux! quel souvenir, ce que j'éprouve est inexprimable!

(Elle se cache la tête dans ses mains. Après une pause.)

Quel songe!... quel réveil!... un jour nouveau... mon père... c'est vous!...

TOUS, s'avançant.

Oui, c'est Germeuil, c'est votre père!

NINA.

Quel bonheur! quel crainte! mon père! pardonnez, je meurs à vos pieds.

LE COMTE.

Ma fille! rassure-toi; tout est changé.

GERMEUIL.

Tout, excepté le cœur de Germeuil.

NINA, avec joie et crainte.

Germeuil m'aime! Germeuil vit encore!

LE COMTE.

Et Nina sera heureuse.

NINA.

Heureuse!...

LE COMTE, la soutenant, et levant une main vers le ciel.

Oui, Dieu puissant! sois témoin de ma promesse!

GERMEUIL, les mains jointes.

Écoute ma prière!

NINA, les voyant tous les deux dans cette attitude tombe à genoux.

Rends-leur Nina digne d'eux!

LE COMTE, la relevant.

Ma fille!

GEORGES, ÉLISE.

Ma maîtresse!

NINA.

C'est Élise. C'est Georges. (Les paysans s'approchent.) Je les reconnais tous. Leur air attendri... joyeux... Mais qui sait si ce mal cruel!...

LE COMTE, vivement.

Il était occasionné par la perte de celui que tu aimais; un pareil malheur n'est plus à craindre, puisqu'il devient aujourd'hui ton époux.

NINA.

Ah, mon père! mon ami!...

LE COMTE, avec la plus grande joie.

C'est bien à présent que tu me reconnais!

GERMEUIL.

Nina... tu es à moi pour la vie.

NINA, pressant leurs mains contre son cœur.

Quel calme! quelle douce joie!... entourée de ces êtres chéris!... oui, je le sens, je ne dois plus rien redouter.

LES PAYSANS.

Quel spectacle touchant!
Queu douce jouissance!
D'un aussi long tourment
L'amour les récompense.

LE COMTE, NINA, GERMEUIL.

O fortuné moment!
Ah! quelle jouissance!
D'un aussi long tourment
L'amour { les / nous } récompense.

ÉLISE.

O ma chère maîtresse!
Pour nous quel jour charmant!

GEORGES.

O ma chère, ma chère maîtresse!
Le ciel m'exauce en cet instant.

NINA.

Voyez mon père, mon amant,
Contre mon cœur, oui je le presse.

LE COMTE.

Tu me rends ta tendresse,
Que puis-je craindre maintenant.

GERMEUIL.

Mon épouse.... ma maîtresse,
Qu'en ce jour mon cœur est content!

GEORGES, présentant le reste du village qui descend du côteau.

Dans ce jour d'allégresse,
Voyez com' chacun est joyeux.
Tout l'village s'empresse
A fêter d'aussi beaux nœuds.

CHŒUR.

Dans ce jour... etc.

NINA.

Mes bons amis!
(Aux petites.)
Vous, petites, que je chéris,
Des soins qu'ici vous avez pris,
Nina reconnaissante,
De l'amitié constante,
Plus que jamais, sent tout le prix.

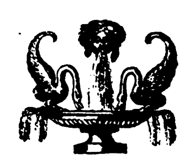
LES PETITES.

Des soins qu'ici nous avons pris;
Eh! qui pourrait être surpris?
Nina tendre et souffrante,
Nina reconnaissante,
Nous paie assez par un souris.

TOUT LE MONDE.

Qu'en ce jour tout chagrin cesse,
N' parlons ici que de tendresse.

NINA.	GERMEUIL ET LE COMTE.
Je me sens bien.	Quel bonheur est le mien!
Que je suis bien!	



LES DEUX

PETITS SAVOYARDS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 14 JANVIER 1789.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

M. DE VERSEUIL, seigneur du château : étranger, né sans fortune, qui a amassé de grands biens en Amérique, et est venu en France se fixer.
LE BAILLI.
CLERMONT, valet de chambre de M. de Verseuil.
MICHEL, } savoyards.
JOSET, }
JACQUES, marchand de pain d'épices.
UNE JEUNE FILLE.
PAYSANS, PAYSANNES.
DOMESTIQUES, GARDES.

La scène se passe dans une cour du château de Verseuil, près Lyon.

Le théâtre représente la cour du château fermée par des murs ; aux premières coulisses, du côté du roi, sont deux petits pavillons, entre lesquels se trouve la porte d'entrée ; les pavillons tiennent au mur : un seul est en saillie ; et il y a une petite porte d'entrée : en face des spectateurs est une fenêtre, et sur le toît une cheminée.

Il faut observer que la porte d'entrée est grande, qu'il y en a une petite, selon l'usage, qui est la seule qui s'ouvre, et qu'il faut qu'elle soit au niveau des deux pavillons, et un peu oblique, afin que les spectateurs puissent voir la scène où Michel et Joset forcent la serrure ; de l'autre côté une des ailes du château, et au fond, en face, est une porte cintrée en bois, avec un grand cartel au-dessus, où sont les armes du seigneur.

Près de la porte, un mai avec des guirlandes et des rubans ; la porte du fond donne dans une allée où l'on peut apercevoir quelques boutiques et treteaux ; un tableau sur un bâton ; une curiosité ; une portière rouge ; enfin, les apparences d'une foire.

On remarquera qu'il doit y avoir deux tuyaux de cheminée, l'un sur le toît du château, l'autre sur celui du pavillon ; des arbres le long du mur, et des deux côtés de la porte de la foire, deux bancs, des chaises de jardin près le pavillon, et une table où l'on boit.

LES DEUX
PETITS SAVOYARDS.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile, le Bailli est sur le devant du théâtre avec des gardes, quelques marchands qui entrent et qui sortent de la foire, des paysans, des jeunes filles qui dansent une ronde.)

CHŒUR.

Ah! quel beau jour! ah! quel plaisir!
A la fête
Qu'on apprête,
Tout le pays doit accourir.
Là-dedans,
Des marchands,
Des chalans
De toute espèce;
On s'empresse
De venir
Se réjouir.
Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI, avec l'air empesé.

Suivant l'antique usage
Du village,
Mes enfans,
En ce jour, tous les ans,
Les marchands
Viennent se rendre,
Et peuvent vendre
A tous venans.

CHŒUR.

Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI, s'égayant.

Ce soir au château l'on danse,
Et l'on donnera du vin;
Puis vous saurez que demain,
Pour changer...: l'on recommence.

CHŒUR.

Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI.

Aurons-nous spectacle ce soir?

UN GARDE, donnant au Bailli la liste des curiosités de la foire.

Sur l'affiche vous pouvez voir.

LE BAILLI, lisant à demi-voix.

Maguelone de Provence,
Le premier spectacle de France.

LE CHŒUR.

Entends-tu ça?
Maguelone de Provence!
Connais-tu ça?
(Au garde.)
Faut-il payer d'avance
Pour entrer là?
Combien pour ça?

LE GARDE.

L'honneur de vot' présence.

LE CHŒUR.

J'irons voir ça.

LE BAILLI continue entre les dents.

Polichinel et le Géant,
L'Escamoteur, le Lion vivant....
(Élevant la voix.)
Et cette romance touchante,
Que partout l'on aime et l'on chante...
Où vous entendrez par quel art
Blondel sauva le roi Richard.

LE CHŒUR, vivement.

J'irons voir ça,
J'connaissons ça,
J'savons déjà
Cette romance-là.
Oui, j'irons là,
Oui, j'irons là.
Oui, j'irons là.

LE CHŒUR.

Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI.

La police de cette foire, qui a lieu tous les ans dans le parc, le jour de la fête du Seigneur, est confiée à mes soins; d'après cela, la grande porte sera fermée tout le jour, et celle-ci (Montrant la petite.) ne s'ouvrira que par mon ordre.

JACQUES.

Vous ne voulez laisser entrer cette année que les gens du pays; il est juste qu'ils soient préférés, surtout ceux qui... (Il fait le geste de payer.)

LE BAILLI.

Sans doute: j'eus beaucoup à me repentir, lors de la dernière fête, d'avoir permis l'entrée à des étrangers.

JACQUES.

Entre autres à ces petits drôles qui courent le pays, et ne viennent dans les foires que pour attraper les acheteurs, voler tout ce qu'ils trouvent, et ne rien payer.

LE BAILLI.

C'est affreux!... Oh! je n'y serai pas repris.

JACQUES.

Il en viendra, allez; ils savent que c'est le jour.

LE BAILLI.

Et moi, je sais...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MICHEL, JOSET, en dehors.

MICHEL, montrant sa tête par dessus le mur.

J'y sommes enfin; c'est ici.

JACQUES.

T'nez, il y a queuq'z'un à la porte.

JOSET, criant.

V'là l'plaisir, Mesdames, v'là l'plaisir.

MICHEL, criant.

La marmotte en vie; la pièce curieuse. (Il disparaît.)

JACQUES.

J'vous l'avais bien dit; en v'là.

LE BAILLI, aux gardes.

N'ouvrez pas.

MICHEL.

Joset, la porte est fermée.

JOSET.

Faut sonner. (Il sonne.)

LE BAILLI, à travers la porte.

Vous ne pouvez pas entrer.

JOSET.

Oh! qu'si; j'savons que c'est la fête du lieu, et que tout le monde y est bien reçu. (Il sonne très fort.)

LE BAILLI.

Mais quand je vous dis... (Il sonne toujours plus fort.) Ouvrez, je vais leur parler. (On ouvre.)

MICHEL, au garde qui lui ouvre.

Ben obligé, Monsieur.

(Ils entrent tous deux gaiement, et sont vêtus en Savoyards: Michel porte sur son dos une boîte où est la marmotte, il tient un triangle à la main; Joset est chargé d'une loterie pleine de croquets, avec un cadran.)

JOSET, criant.

V'là l' plaisir, Mesdames, v'là l' plaisir.

LE BAILLI, l'interrompant.

Doucement, doucement, eh! que prétendez-vous, s'il vous plaît, en entrant ici? quel est votre projet?

MICHEL.

De véndre et d'amuser, si ça se peut.

LE BAILLI.

Vous ne savez donc pas qu'il faut auparavant m'en demander la permission?

MICHEL.

J'croyais, moi, qu'il devait toujours être permis d'gagner sa vie, à celui qu'en avait besoin.

LE BAILLI, d'un ton très important.

Non, Monsieur... il y a une ordonnance qui défend aux gens sans aveu de s'arrêter dans les villages.

JOSET, tout triste.

Faut ç'tapendant ben s'arrêter queuqu'part quand on est fatigué.

LE BAILLI.

Et encore, sonner à cette porte d'une manière indécente!

MICHEL.

J'croyons qu'on n'entendait pas; j'vous en d'mandons excuse, M. le Bailli.

LE BAILLI.

Il est bien temps!

MICHEL.

Il l'est toujours de se repentir et de pardonner.

LE BAILLI.

Petits hypocrites!

JACQUES.

C'est ben vrai, ça!

UNE JEUNE FILLE.

M. le Bailli, ils sont si jeunes, si gentils; pourquoi ne pas les laisser? ça nous amusera de tirer à la loterie.

JOSET, *à la jeune fille.*

Mam'selle, vous êtes ben honnête, vous, ben compatissante. T'nez j'n'ons pas un liard, tel qu' vous m' voyez; c'est su ç'croquet, qu'est là-dedans que j'fondons not' subsistance et ç'telle-là d'not' pauvre mère, qui passe avant tout; ça n'empêche pas, Mam'selle, obligez-moi de tirer; ça ne vous coûtera rien, et tout coup gagne!

LE BAILLI, *à Joset.*

Je vous dis que vous ne pouvez pas vendre ici votre marchandise.

JOSET, *d'un ton résolu, ainsi que dans toute cette scène.*

Eh ben, je la donne; qu'avez-vous à dire?

LE BAILLI.

Prétexte que tout cela! J'ai des raisons.....

JACQUES.

De bonnes raisons. (A part.) Et moi donc?

LE BAILLI.

On s'est plaint, et j'ai bien promis que cette année... ainsi, prenez votre parti.

JACQUES, les repoussant.

Et au plutôt... délogez... n'venez pas ici nous faire tort.

MICHEL, suppliant.

Eh! mon Dieu, M. le Marchand, faut ben qu' chacun vive; je sommes deux pauvres enfans....

JACQUES, au Bailli.

Ils disent tous de même.

MICHEL.

J'avons perdu not' père, qui n'était pas fait...

JACQUES, d'un air méprisant.

Vot' père... qui n'était pas fait...

MICHEL.

Oui, il a été à son aise, not' père, et si vous saviez... je portons avec nous des preuves de tout ça... peut être ben qu'un jour...

JACQUES.

Tous ces petits drôles-là vous font d'z'histoires...

MICHEL.

Ah! Monsieur, pouvez-vous...

JOSET, à Michel.

T'es ben bon d'li répondre, aussi; prends-moi plutôt ton triangle, et ferme li en la bouche.

JACQUES.

Oui-dà, t'es donc ben méchant, toi; mais voyez donc ce petit morveu. (Il lui fait pirouetter son chapeau sur sa tête.)

JOSET, en colère, et enfonçant son chapeau.

Sarpedié! t'es l' pus fort; mais tiens, as-tu un fils? qu'il ait un an, deux ans pus qu'moi, c'est égal; dis-li d'venir pour voir, et j'li parl'rons. (Il fait le geste de se battre.)

LE BAILLI, l'arrêtant.

Eh bien! et bien!

MICHEL.

Calme-toi, Joset; s'il faut s'battre, tu vois ben que c'est à moi, j'suis l'aîné.

JOSET.

Au contraire, t'es un chef de famille; j'sis l'cadet, moi, ça n'risque rien.

LE BAILLI.

Petit mutin, on te fera voir... Allons, allons, qu'on les chasse.

LA JEUNE FILLE, bas à Joset.

N'craignez rien, v'là M. Clermont, l'valet d' chambre de Monseigneur, c'est tout le contraire du Bailli.

JOSET.

Ah! il est bon?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT.

Qu'est-ce donc? déjà de la rumeur!. . . M. le Bailli, vous êtes trop sévère ; place pour tout le monde, la meilleure au plus pauvre; telle est l'intention de Monseigneur.

JOSET, vivement.

Dès-lors. . . la place est à nous. (Il pousse Jacques, pense le faire tomber, et son tonneau attrape le Bailli.)

LE BAILLI.

Ah! pour le coup. . .

CLERMONT.

Voici M. de Verseuil.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERSEUIL.

LE CHOEUR recommence.

Ah! Monseigneur, daignez venir
Pour voir la fête
Qui s'apprête;
On n'attend que vous pour ouvrir.
(On lui montre la liste: *il lit.*)

M. DE VERSEUIL.

Mais voilà vraiment des choses très engageantes. Mes amis, je verrai tout; mais je me réserve ce plaisir-là pour ce soir : que cela ne vous empêche pas de commencer. (Les marchands s'en vont, il ne reste

que le Bailli et les deux petits Savoyards.) Et ces enfans ne vont pas dans l'enceinte? Que vendent-ils?

JOSET.

Du croquet, Monseigneur: on tourne l'aiguille. (Il en fait le geste.) Crac... douze, c'est le gros lot, deux liards pour ça, et l'honneur de votre protection.

M. DE VERSEUIL.

Voyons... (Il tourne l'aiguille.) Deux.

JOSET, ouvrant le tonneau, et y prenant deux oublies.

Les v'là... Quelle mine çà vous a!

M. DE VERSEUIL, lui donnant six francs.

Voilà pour te payer.

JOSET, remettant l'écu à son frère.

Tiens, Michel, rends.

MICHEL, rendant l'écu à M. de Verseuil.

J'nons pas d'monnaie, Monseigneur, ce s'ra pour une aut' fois.

M. DE VERSEUIL, riant.

Garde tout.

MICHEL, avec âme, et baisant l'argent.

Oh! ma mère...

M. DE VERSEUIL.

Vous avez une mère?

MICHEL.

Oui, Monseigneur, et un'bonne, un'ben bonne mère... Il ne nous reste qu'elle.

JOSET, à Michel.

Faut li acheter avec ça tout... tout ce qu'elle a d'besoin... Mais, Monseigneur, et nous qui ou-

blions de vous remercier, et d'vous faire entendre la p'tite chanson d' not' pays.

M. DE VERSEUIL.

D'où êtes-vous?

MICHEL.

Des montagnes de Piémont.

JOSET, montrant son habit.

Ça s'voit.

M. DE VERSEUIL, vivement.

Comment, vous seriez?...

LE BAILLI, d'un air méprisant.

Eh! oui, des Savoyards.

CLERMONT, bas au Bailli.

Avez-vous oublié que M. de Verseuil est né...

LE BAILLI, bas.

Ah! oui... Que je suis donc bê...

MICHEL.

Oh! ça, c'est vrai, Monseigneur... j'sommes des Savoyards.

M. DE VERSEUIL.

J'estime fort cette nation; ce sont d'honnêtes gens, laborieux, fidèles...

MICHEL.

Monseigneur est ben bon; malheureusement qu' tout le monde ne pense pas comme lui; demandez plutôt à monsieur que v'là.

M. DE VERSEUIL.

Quoi donc?

JOSET.

J'nons pas d'rancune; mais c'est qu' si ce mon-

sieur que v'là nous avait chassés tout à l'heure, comme il en avait la bonne intention, je n' pourrions pas à présent avoir l'honneur d'vous chanter *Dicat-Jeannette*, ou un' aut' pus nouvelle ; car j'en savons plusieurs.

LE BAILLI, à part, frappant du pied.

L'impudent! il me paiera. . .

M. DE VERSEUIL.

Qu'est-ce?

JOSET.

C'est qu'il est obligeant, M. le Bailli. . . . v'là déjà qu'i bat la mesure. . . Michel, à côté d'moi, ton triangle. . . tu sais bien ?

CHANSON SAVOYARDE,

ACCOMPAGNÉE DU TRIANGLE.

Ascouta, Jeannette :
Veux-tu biaux habits?
La rirette ;
Ascouta, Jeannette,
Pour aller à Paris.
Oui-dà! Monsieur, dit la fillette,
Pourquoi faire me donner ça?
Eh! comment, Jeannette ;
Avec tant d'appas,
La rirette ;
Eh! comment, Jeannette,
Tu n' devines pas?

MICHEL, frappant sur son triangle, comme pour appeler le peuple.

La marmotte en vie, la pièce curieuse.

JOSET.

Ascouta, Jeannette :
Veux-tu de l'argent?

La rirette;
Ascouta, Jeannette,
Tiens, prends, mon enfant.
Ah! ah! Monsieur, dit la fillette,
Comment faire pour gagner ça?
Eh! comment, Jeannette,
Avec tant d'appas,
La rirette;
Eh! comment, Jeannette,
Tu n' devines pas?

MICHEL, criant.

La marmotte en vie, la pièce curieuse.

JOSET.

Ascouta, Jeannette:
Baillo m' un baiser,
La rirette;
Ascouta, Jeannette,
Et sans me refuser.
Ah! ah! Monsieur, dit la fillette,
Comment faire pour vous dir' ça?
Sachez que Jeannette,
Quand elle aime bien,
La rirette;
Sachez que Jeannette
Donne ça pour rien.

MICHEL.

La marmotte en vie, la pièce curieuse.

M. DE VERSEUIL.

Votre chanson me rappelle mes jeunes années.

MICHEL.

Vous avez été dans not' pays, Monseigneur?

M. DE VERSEUIL, avec émotion.

Oui, oui, j'y ai été; je ne l'oublie point.

MICHEL.

Ma fine, c'est un bon pays; si c' n'est qu'on n'y a ni pain, ni argent, ni d' quoi en gagner; mais aussi, dès qu'on a amassé queuqu' sous...

JOSET, au Bailli, qui remue la boîte où est la marmotte.

Ne touchez donc pas, Monsieur...

LE BAILLI.

Est-ce qu'on ne peut pas la voir, cette marmotte.

MICHEL.

Si Monseigneur le voulait...

M. DE VERSEUIL, riant.

Oh! je vous en tiens quittes.

LE BAILLI, avec l'air important.

Mais moi....

JOSET, assis sur son tonneau.

Vous. (Il le regarde du haut en bas.) Eh bien! all' dort.

LE BAILLI.

Ah! elle dort; c'est malheureux.

JOSET, d'un ton résolu.

Non, c'est hureux.

LE BAILLI.

Et pourquoi?

JOSET, embarrassé.

Parce que... pendant ce temps-là... all' n'entend pas d'sottises.

LE BAILLI, appuyant

Ni n'en dit.

JOSET, du ton du Bailli.

Comm' vous dites.

LE BAILLI.

Monseigneur, Monseigneur...

M. DE VERSEUIL, à part.

Je m'amuse de leur querelle; mais ne le laissons pas voir. (Haut, s'adressant aux enfans.) Allons, songez que M. le Bailli me représente.

JOSET, vivement.

Monseigneur, vous n'êtes pas ressemblant.

M. DE VERSEUIL, à Joset.

Taisez-vous. Bailli, pardonnez à son âge, rentrez dans le parc, votre présence y est nécessaire; mais songez que je veux qu'aujourd'hui tout le monde se réjouisse.

MICHEL, bas à Joset.

T'as fâché l'Seigneur!

JOSET, bas.

Oh, que nenni; j'lons vu s'cacher pour rire.

M. DE VERSEUIL, aux enfans.

Vous avez manqué au Bailli, et pour votre punition... vous resterez au château.

LE BAILLI, revenant, et bas au Seigneur.

Au château! j'observerai à Monseigneur que déjà plusieurs fois sa facilité...

M. DE VERSEUIL.

Mon cher Bailli, j'ai pu y être pris dix fois, vingt fois; je le serai peut-être encore, c'est un malheur; mais si un jour enfin, un seul jour, le ciel me sert assez pour me faire rencontrer une fa-

mille honnête à secourir, un véritable pauvre à soulager, sera-ce à moi de me plaindre? et n'aurai-je pas encore assez bien placé mon argent?

JOSET, *assis sur sa loterie.*

C't'homme-là a du bon!

SCÈNE V.

M. DE VERSEUIL, MICHEL, JOSET, *ensuite* CLERMONT, UN LAQUAIS.

M. DE VERSEUIL, *revenant à eux.*

J'ai fait votre paix, on aura bien soin de vous, et vous pouvez vous reposer ici.

MICHEL.

Tout le jour?

M. DE VERSEUIL.

Oui.

MICHEL.

C'est bon ça; mais ma mère, all' sera inquiète.

M. DE VERSEUIL.

Elle est ici?

MICHEL.

Non pas, all' est restée à deux lieues, chez un fermier qui marie sa fille, où que j'devons aller la reprendre.

M. DE VERSEUIL.

Eh! que fait-elle là?

MICHEL.

All' joue de la vielle, pour vous servir.

JOSET.

Et ben, ma fine: on dit même que si all' allait

à Paris... Oh! mais j'vous l'amenerons d'main, Monseigneur, et j'li dirons d'apporter sa vielle; vous l'entendrez; oh dame! c'est qu'ça vous a un son... qu'ça fait un' harmonie... qu'on n'y peut pas t'nir.

M. DE VERSEUIL.

Et votre père?

MICHEL, *ému.*

Malheureusement j'l'ons pardu d'bonne heure... Ah! (*Il soupire.*)

JOSET, *soupirant aussi.*

Ah!... (*Ils sont prêts à pleurer.*) Faut pas parler de ça, Monseigneur, parce que...

M. DE VERSEUIL, *vivement.*

Mes amis, je vous en servirai.

MICHEL.

D'l'ouvrage, et du pain, Monseigneur, v'là tout c'qui nous faut.

M. DE VERSEUIL.

Et comment passez-vous votre temps?

MICHEL.

J'vais vous l'dire.

JOSET.

J'dirai plus vite.

MICHEL.

Laisse-moi.

JOSET.

Disons tous deux.

DUO.

Drès que j'voyons paraîtr' le jour,
J'faisons au ciel not' prière,
Pour qu'il nous conserve not' mère;

Pour qu'il conserve aussi mon frère,
Et ceux qui plaignont not' misère.
Et puis d'abord nous nous disons bonjour.
Bonjour, ma mère, bonjour.
Après, pour gagner not' vie,
Chacun travaille d'son mieux.

JOSET.

Moi, ma petite loterie.

MICHEL.

Moi, la marmotte en vie.
Com' de raison,
Le jardinage,
Le labourage
Dans la saison.
Le soir la bourse est bien garnie,
Not' mère en est ravie.
On s'en revient joyeux,
Et l'on en soupe mieux.

JOSET.

On chante la chansonnette.

MICHEL.

On danse avec la castagnette.

TOUS DEUX.

La flutta,
La tambourina;
Là, là, là, là, là, ah!

(Ils dansent.)

Si l'on n'a rien gagné le jour,
S'il faut réduire la pitance;
Dam'! pour se consoler... on danse,
On s'étourdit par le tambour;
On chante la chansonnette,
On danse avec la castagnette.
La flutta,
La tambourina,
Là, là, là, là, là, ah!

Et l'on se dit : demain j'serons pus satisfaits ;
Saute Michel, saute Joset;
Eh! saute, eh! saute, là, là, là, ah!

M. DE VERSEUIL.

C'est fort bien. Vous avez de la fatigue dans votre métier.

JOSET.

Oh! mais j'sommes forts... Voyez plutôt, (Il montre son bras.) j'porte cent pesant; ma loterie à un bras, not' paquet sous l'autre, la marmotte sur les épaules, et encore sur ma tête la vielle de ma mère, quand all' veut ben me l'permettre.

M. DE VERSEUIL, à Michel.

Et toi... eh! que fais-tu donc?

MICHEL, modestement.

Je soutiens ma mère, quand elle est trop lasse, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, ému et l'embrassant.

Bien, bien, Michel : que je t'embrasse;... continuez, mes enfans, le ciel vous bénira... Clermont.

CLERMONT, parait.

Monsieur.

M. DE VERSEUIL.

Je veux qu'on ait grand soin de ces enfans; mènes-les dans le château; fais-leur tout voir...

MICHEL, d'un air bien suppliant.

Monseigneur, j'vous demandons pardon, mais voudriez-vous bien dire qu'on donne à dîner à Bébé.

M. DE VERSEUIL.

Sans doute; eh! qu'est-ce que c'est que Bébé?

MICHEL, montrant la boîte.

C'est not' marmotte, sauf vot' respect, Monseigneur.

JOSET.

Et Brusquet! qu'j'avons laissé... Ah! Monseigneur, c'est que vous ne connaissiez pas Brusquet.

M. DE VERSEUIL, riant.

Oh! mon dieu non.

JOSET.

Dam', c'est not' chien, Monseigneur: il garde les provisions, fait l'mort, devine les cartes, saute pour le roi, et pour vous, Monseigneur... Vous verrez plutôt ce soir.

M. DE VERSEUIL, à un domestique.

Je veux qu'on ait grand soin de Brusquet.

MICHEL, criant de loin au domestique.

Monsieur, Monsieur, il est chez le jardinier; vous le trouverez derrière la porte; un petit chien noir, trois pattes blanches, la queue en trompette, l'oreille déchirée, et crotté... qu'on ne sait par quel bout le prendre.

LE LAQUAIS, s'en allant.

Je vois ça d'ici.

MICHEL, à M. de Verseuil.

Que de bontés!... Ah! si j'savions nous exprimer.

JOSET.

Mais si vous passez jamais par chez nous... allez.

(Ils entrent dans le château.)

M. DE VERSEUIL.

Clermont, tu viendras me trouver.

SCÈNE VI.

M. DE VERSEUIL, seul.

L'excellente journée!... Je puis donc cette fois me livrer aux doux espoir d'avoir rencontré une famille digne de mes bienfaits.

AIR.

Ah! quel doux moment pour mon cœur!
J'arracherais à la misère
Ces tendres enfans et leur mère!
Ce jour manquait à mon bonheur.
Mais hélas! j'ai perdu mon frère,
Je ne connais plus de parens:
Seul, à la fin de ma carrière,
Qui prendra soin de mes vieux ans?
Je ne suis point seul sur la terre;
Tous les pauves sont mes enfans;
Oui, je le sens;
L'homme riche, qui veut bien faire,
Peut encore trouver sur la terre
Et des frères et des parens.

SCÈNE VII.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT.

M. DE VERSEUIL.

Eh bien!

CLERMONT.

Ils sont enchantés.

M. DE VERSEUIL.

Devines-tu mon projet?

CLERMONT.

Je m'en doute : en les voyant si aimables, si intéressans, j'ai bien pensé que mon maître serait tenté de leur faire du bien.

M. DE VERSEUIL.

Oui, mon cher Clermont; mais je veux qu'ils en soient dignes, et tu m'aideras à m'en assurer. Né sans bien, je ne dois ma fortune qu'à mes longs travaux; en servant ma patrie, j'ai eu le bonheur de m'illustrer et de m'enrichir; j'espérais à mon retour d'Amérique, partager mes richesses avec mon frère, ce pauvre Micheli; mais hélas!...

CLERMONT.

Tout vous a confirmé sa mort, et il ne vous reste de lui que son portrait en miniature, qu'il vous envoya à l'instant de votre départ, et qui, au costume, annonce qu'il n'était pas dans l'opulence.

M. DE VERSEUIL.

J'ai gardé précieusement ce dernier gage de son amitié.

CLERMONT.

Et tel qu'il vous l'a envoyé; l'on sait bien que vous ne rougissez pas de vos pauvres parens.

M. DE VERSEUIL.

Que ne s'en présente-t-il... Mais le ciel me refuse cette satisfaction; je n'ai su que confusément qu'il avait épousé une femme vertueuse, qu'un procès injuste... que la mort, enfin, avait sans doute terminé leurs malheurs; c'est ce qui m'a

décidé, comme tu sais, à adopter quelques pauvres enfans pour employer ma fortune, et chasser l'ennui de ma solitude ; ceux-ci paraissent honnêtes, gais...

CLERMONT.

Et puis, ils sont du pays de Monsieur.

M. DE VERSEUIL.

Ah! cela m'a bien un peu déterminé en leur faveur; mais je serai fort aise de savoir comment ils prendront mes offres; je veux les leur faire en particulier, afin qu'ils ne puissent pas concerter leurs réponses... Sépare-les adroitement, et commence à prévenir Michel de mes intentions.

CLERMONT.

Comptez sur mon zèle ; Joset est plus étourdi que son frère, un rien le distrait, et je pourrai parler à Michel, sans qu'il s'en doute.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE VERSEUIL, seul.

Et leur mère ! Ils seraient indignes de mes bienfaits, s'ils pouvaient l'oublier, et je les chasserais à l'instant... Ils lui enverront des secours : c'est un plaisir que je veux leur laisser : je fais assez pour eux ; il est des bornes même à la bienfaisance, et il faut garder quelque chose pour le malheureux du lendemain... Voici Michel.

SCÈNE IX.

M. DE VERSEUIL, MICHEL.

M. DE VERSEUIL.

Je veux causer avec toi, mon ami.

MICHEL.

Me v'là à vos ordres, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Et de bonne amitié.

MICHEL, embarrassé.

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL, approchant le banc.

Viens t'asseoir.

MICHEL, les mains croisées et se frottant le ventre.

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL.

Oui, près de moi.

MICHEL, toujours plus embarrassé.

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL.

Obéis.

MICHEL, s'asseyant tout d'une pièce.

Me v'là assis, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Mets-toi à ton aise... Allons, tu es là...

MICHEL, roide, sur le bout du banc, les mains gênées, la jambe en avant.

Je suis à mon aise, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, riant.

Soit... tu me plais!

MICHEL.

Monseigneur est si bon!

M. DE VERSEUIL.

Tu le mérites; je veux te voir heureux; que désires-tu?

MICHEL, se grattant la tête.

Oh! dam'! moi.

M. DE VERSEUIL.

Parle.

MICHEL.

J'voudrais... assez de force... ou ben assez d'argent pour éviter à ma mère la peine de travailler.

M. DE VERSEUIL.

En te donnant?...

MICHEL.

All' est fière, ma mère, all' ne veut pas qu' j'acceptions rien que je n'l'ayons mérité.

M. DE VERSEUIL.

Hé bien! je t'en ferai gagner.

MICHEL.

Pour ce qui est d' ça, je n'vous volerons pas vot' argent.

M. DE VERSEUIL.

Mais à une condition.

MICHEL, vivement.

Ordonnez.

M. DE VERSEUIL.

C'est de rester toujours avec moi.

MICHEL.

V'là qui n' sera pas difficile.

M. DE VERSEUIL.

Tu ne regretteras rien?

MICHEL.

Quand j'aurai ma mère, mon frère...

M. DE VERSEUIL.

Je leur ferai un sort; mais je ne puis pas te promettre de prendre chez moi toute ta famille; tu sens bien qu'il m'est impossible...

MICHEL, *vivement se levant.*

Et moi, Monseigneur, il m'est impossible de les quitter, je n'voulons jamais être assez loin d'eux pour que je n'puisse pas, tous les jours, leur dire bonjour et bonsoir.

M. DE VERSEUIL, *se levant.*

Ma fortune...

MICHEL, *vivement.*

Leur amitié!... abandonner ma mère!... Eh! qui aurait soin d'elle?

M. DE VERSEUIL.

Joset.

MICHEL.

Et moi! je... ah! Monseigneur.

AIR.

De votre or que pourrais-je faire?
J'aurais du chagrin, de l'ennui;
Joset prendrait soin de ma mère,
Tout l'plaisir serait donc pour lui?
Mon bon Seigneur, je vous en prie,
Laissez-moi toujours avec eux;
Ça fait le bonheur de ma vie;
Ici vous m'verriez malheureux.

De votre or que pourrais-je faire? etc.

DUO.

M. DE VERSEUIL, à part.

Son refus m'étonne, m'enchante...
Mais voyons si rien ne le tente ?
(Haut.)
Michel, je m'en rapporte à vous.
Auprès de moi restez sans cesse ;
Avoir les plaisirs, la richesse,
Ce destin n'est-il pas bien doux ?
Michel, je m'en rapporte à vous.

MICHEL, vivement.

Monseigneur, j'm'en rapporte à vous :
Près de ma mère être sans cesse,
L'aimer, li prouver ma tendresse ;
Ce destin n'est-il pas bien doux?

M. DE VERSEUIL.

Dès que le jour commence
On parcourt les bois, les côteaux ;
Les cors, les chiens et les chevaux...
Tous les soirs au château l'on danse.

MICHEL.

Dès que le jour commence
Pour elle avoir mill' soins nouveaux,
La soulager par mes travaux,
Et l'embrasser pour récompense.

ENSEMBLE.

M. DE VERSEUIL.

J'aperçois votre répugnance,
Je n'ose plus vous rien offrir ;
Mais en préférant l'indigence,
Craignez de vous en repentir.

MICHEL.

Pardonnez à ma répugnance,
Mais je n'pouvons y consentir,
Michel est né pour l'indigence,
Et Michel saura la souffrir.

M. DE VERSEUIL, avec plus de force.

Dès que le jour commence,
On parcourt les bois, les côteaux.

MICHEL, de même.

Dès que le jour commence,
Pour elle avoir mill' soins nouveaux.

M. DE VERSEUIL.

Les cors, les chiens et les chevaux...

MICHEL, insistant.

La soulager par mes travaux...

M. DE VERSEUIL, vivement.

Tous les soirs au château l'on danse.

MICHEL, avec âme, et s'échauffant.

Et l'embrasser pour récompense.

ENSEMBLE.

M. DE VERSEUIL.

J'aperçois votre répugnance,
Je n'ose plus vous rien offrir;
Mais en préférant l'indigence,
Craignez de vous en repentir.

MICHEL.

Pardonnez cette répugnance;
Mais je n'pouvons y consentir.
Michel est né pour l'indigence,
Et Michel saura la souffrir.

M. DE VERSEUIL.

Je vous l'avouerai, Michel, je ne m'attendais pas à ce refus... (A part.) que je suis bien loin de blâmer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLERMONT.

CLERMONT, bas à M. de Verseuil.

Je ne puis contenir le petit Joset; il voulait

absolument savoir ce que vous disiez à son frère ; puis, il a aperçu votre uniforme, il a dit aussitôt qu'il voulait servir dans votre régiment ; un fusil s'est trouvé là, il s'en est emparé, s'est mis à faire l'exercice, et a demandé à se présenter à vous.

M. DE VERSEUIL.

Laisse-le venir... (A part.) Voyons si celui-là... (A Michel.) Ne parlez de rien à votre frère, entendez-vous, Michel ?

MICHEL s'éloigne.

Non, Monseigneur. (Se rapprochant timidement.) Monseigneur... (En élevant un peu la voix.) Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, étonné.

Que voulez-vous, Michel ?

MICHEL, les larmes aux yeux.

Je n' vous verrai peut-être plus ; mais j' vous prions d'croire que, quelque chose qui arrive, j' ne r'grett'rons pas vot' fortune, mais bien seulement vot' amiquié. (Il s'éloigne tristement.) Adieu, Monseigneur... Adieu. (Il entre au château.)

M. DE VERSEUIL.

Adieu, Michel.

JOSET, qu'on ne voit pas encore, criant.

En avant.

CLERMONT.

Voilà notre petit mutin.

SCÈNE XI.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT, JOSET.

(Joset entre avec un chapeau à cocarde sur la tête, et un fusil sur l'épaule.)

JOSET.

En avant... (Il paraît à l'entrée de la coulisse.) Marche... (Il marche en soldat, et s'arrête au milieu du théâtre.) Mi-tour à droite, mi-tour à gauche, posez vos armes... Monseigneur, j'ai bonne mine, dà.

M. DE VERSEUIL.

Voilà des dispositions... Tu serais donc bien aise de servir?

JOSET.

Oui, mon capitaine.

M. DE VERSEUIL.

Soldat?

JOSET.

D'abord.

M. DE VERSEUIL, souriant.

Officier?

JOSET.

Comme un autre... quand j' l'aurions mérité.

M. DE VERSEUIL.

Et pourquoi ne t'es-tu pas engagé?

JOSET.

Ma fin', ils disont comm' ça, que j' n'avons pas encore la taille.

M. DE VERSEUIL.

Tu veux donc quitter ta mère?

JOSET.

Non pas : nous la menerons à l'armée ; eh ! si je fais une belle action, faut-i pas qu'elle soit là pour la voir donc ? et si l'on me tue, faut-i pas que mon frère soit là pour la consoler ?

M. DE VERSEUIL.

Mais enfin, si l'on ne voulait ni de ta mère, ni de ton frère ?

JOSET.

Alors, le roi perdrait un bon soldat.

M. DE VERSEUIL.

Comment, tu lui tiendrais rigueur jusqu'à ce point-là.

JOSET.

Oui.

M. DE VERSEUIL, riant.

Et s'il t'en priait ?

JOSET.

Dam'... qui m' parle, nous verrons.

M. DE VERSEUIL.

Ah ! je vois que...

JOSET.

Vous n'voyais rian ; car si ma mère m' parle par après, le roi aura tort.

M. DE VERSEUIL, à part avec joie.

Tous deux... Suivons. (Haut.) Comment, tu refuserais aussi ma maison, un état tranquille que je puis te procurer ?... enfin, tu ne voudrais pas rester seul avec moi ?

JOSET.

Seul?... oh! ma fin' non.

M. DE VERSEUIL.

Tu ne m'aimes donc guère?

JOSET, embarrassé.

Si... un peu... pas beaucoup encore.

M. DE VERSEUIL, à part.

Il est charmant : (Haut.) et si je m'offensais de tes refus?

JOSET.

Vous me mettriez à la porte, ça serait juste, et je ne serais pas du tout fâché contre vous.

M. DE VERSEUIL.

Joset, réfléchis.

JOSET.

C'est tout réfléchi, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, s'amusant.

Voyons à nous arranger.

JOSET.

Eh ben! voyons.

M. DE VERSEUIL.

Je prendrai ton frère avec toi.

JOSET.

Bon ça... Et ma mère?

M. DE VERSEUIL.

Et ta mère... Je lui ferai une pension dans son pays.

JOSET, d'un ton d'humeur et s'en allant.

Adieu, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Tu te fâches?

JOSET, revenant.

A vous vrai dire, je n' sis pas ben-aise.

M. DE VERSEUIL, à part.

Persistons : (Haut.) et si je le voulais pourtant?

JOSET.

Elle ne le voudra pas elle!...

M. DE VERSEUIL.

Quand je lui ordonnerai, il faudra bien qu'elle y consente.

JOSET, en colère.

Est-ce qu'on peut la contraindre à quitter ses enfans? Est-ce qu'il y a queuqu'un dans le monde qui ait le droit de dire, j' veux que tu quitte ta mère? Est-ce que vous auriez quitté la vôtre, vous? fi, fi, vous devriez... (Il se jette à genoux.) Oh! pardon, Monseigneur; mais vous m'avez forcé d' vous manquer d' respect.

M. DE VERSEUIL, à part.

Je l'embrasserais, si j'osais. (Haut, avec l'air fâché.) Relevez-vous, Joset; j'excuse votre jeunesse, Michel sera plus raisonnable que vous.

JOSET, vivement et sans le regarder.

Je n'en crois rien, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Encore... je vous laisse un quart-d'heure... prenez garde à ce que vous ferez; mais songez que lorsque j'aurai une fois décidé sur votre sort, je prétends être obéi sans réplique; sinon je... (A part.)

Sortons, car je ne pourrais garder mon sérieux.
(Il sort. En rencontrant Clermont il rit, et lui fait signe du doigt de ne rien faire paraître.)

JOSET, alors levant la tête avec un geste du bras.

Hum... Mais, qui aurait dit ça d'lui; Oh! mon Dieu!

SCÈNE XII.

CLERMONT, JOSET.

CLERMONT.

M. Joset, vous avez fait là de belle besogne; voilà Monseigneur dans une colère...

JOSET.

C'est un enjôleur, qu' vot' seigneur, avec ses promesses...

CLERMONT.

Savez-vous qu'il peut tout ici?

JOSET.

C'est pour ça que j' voulons m'en aller. (Il appelle.) Michel.

CLERMONT.

Pourquoi l'appeler? pour l'engager aussi à la désobéissance, à l'ingratitude? Vous ne le verrez pas que Monseigneur ne le permette.

JOSET, allant vers le château.

Je veux li parler.

CLERMONT, le retenant.

Ah ça! M. Joset, vous savez que je suis de vos amis; ne nous brouillons pas... tenez, par amitié

pour moi, laissez votre frère, et entrez dans ce pavillon, je vous prie.

(Il le conduit au pavillon qui est à la première coulisse, vis-à-vis le château.)

JOSET, entrant.

A la bonne heure; mais j' li parlerai.

CLERMONT, fermant la porte.

Sans doute. (Bas.) Nous y mettrons bon ordre.

JOSET, à travers la fenêtre, et alongeant le bras entre les barreaux.

J'li parl'rai, allez...

CLERMONT.

Ce sera de loin, toujours... Courons à présent rejoindre Monseigneur, et savoir ce qu'il veut faire.

(Il entre au château.)

JOSET, qu'on voit à travers la fenêtre, appelle.

Michel!... Michel!... où diable l'ont-ils logé? Faut pas s' décourager pour ça... (Il cherche dans le pavillon.) Une cheminée! eh oui.... tant mieux, j'sommes au fait; j'courons là-d'dans, dam'! faut voir... Michel m'entendra, il grimpera aussi, et nous nous sauverons... Bon! l'mouchoir... le v'là. (Il met un mouchoir bleu autour de sa tête.) La gratoire; j'n'en ons pas besoin... Allons, Joset, hardi, mon garçon, t'y seras bentôt. (Il disparaît.)

CLERMONT, sortant du château, et regardant de tous côtés.

Tout est tranquille, bon: les ordres de Monseigneur sont exécutés... J'ai enfermé Michel au château... Joset est là... (Montrant le pavillon.) Je suis bien sûr qu'ils ne se parleront pas... (Il entre dans la foire.)

SCÈNE XIII.

JOSET, et ensuite MICHEL.

JOSET, *paraissant en haut de la cheminée, et appelant.*

Michel! Michel!... il n'entend pas davantage... Si j'crie, ça donnera du soupçon : en chantant, il reconnaîtra d'même ma voix, et on ne se doutera de rien : mais chanter quand j'ons l'cœur serré... Allons, chantons toujours... quoique j'n'en aie guère envie.

CHANSON,

QU'IL CHANTE EN PLEURANT A MOITIÉ.

Une petite fillette,
Qui n'avait pas plus d'quinze ans,
Pendant qu'on était à vêpres,
S'enfuit de chez ses parens.
Et aie! et hue!... et pousse!... et v'là comme on arrive.
Pauvrette, où qu'vous fuyez comm' ça?
Le loup bientôt vous croquera...
Ramonez-ci, ramonez-là
La cheminée du haut en bas.

Rien encore; (*Il écoute.*) ah! mon dieu, mon dieu; il faudra que je chante le second couplet.

Alle trouvit sur la route
Un monsieur ben opulent;
Il la prit dans son carrosse,
Et tous deux allaient roulant.
Et aie!... et hue!... et pousse; et v'là comme on arrive:
Pauvrette, au train dont il y va,
C'monsieu bientôt vous versera...

(Michel paraît au haut de la cheminée du château, et chante avec Joset.)

Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

JOSET, avec joie.

C'est lui... Écoute, Michel...

MICHEL, sans l'écouter, chante.

Avant la fin de l'année
Il survint un accident;
All' revint dans le village,
Et l'on chante en la r'gardant:
Et aie!... et hue!... et pousse; et v'là c'qu'il en arrive.
A fillette ainsi qui s'en va,
Autant il en arrivera.
Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

JOSET.

Tais-toi donc.

MICHEL.

Tu n'veux pas que j'chante? et t'as ben chanté, toi.

JOSET.

C'est vrai; mais n'faut pas qu'on nous voie.

MICHEL.

On n'a rien à nous dire; j'sommes sur nos terres.

JOSET.

J'ons à te parler... j'sis désolé, Michel.

MICHEL.

Comment ça?

JOSET.

Ce Seigneur si bon... c'est affreux!

MICHEL.

Dis-moi donc...

JOSET.

Descends.

MICHEL.

M. Clermont a fermé la porte.

JOSET.

Saute.

MICHEL, mesurant la hauteur, de l'œil.

Il n'y a pas d'ordre, ça n'a pas été fait à ma mesure.

JOSET.

Et le toît donc ?

MICHEL.

T'as raison.

JOSET, descendant.

Regarde si personne ne vient.

MICHEL, descendant.

Ma fin', je regarde à mes pieds... m'y v'là.

JOSET, en bas.

M'y v'là aussi.

(Ils s'embrassent plusieurs fois sans pouvoir parler.)

MICHEL.

Eh ben, mon pauvre Joset?

JOSET.

Ah! mon cher Michel... tu ne sais pas?

MICHEL.

J'm'en doute... Qu'as-tu répondu?

JOSET.

Et toi ?

MICHEL.

Non.

JOSET.

Non, aussi...

MICHEL.

Embrassons-nous... Quitter c'te mère!...

JOSET.

Ce serait la tuer, et nous après... Allons-nous-en...

MICHEL.

Oui, car je n'saurions pus qu'répondre.

JOSET.

Il a dit qu'i nous forcerait ben de li obéir.

MICHEL.

Le méchant! Fuyons.

JOSET.

Oui, oui, et ben vite.

MICHEL.

Par où?

JOSET.

Eh! par-là. (Montrant la porte par où ils sont entrés.)

MICHEL.

Mais la porte...

JOSET.

Enfonce-la... un coup de pied... tiens. (Il donne des coups, et Michel aussi.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BAILLI, sortant de la foire au bruit des coups qu'ils donnent à la porte; et ensuite d'autres gens de la foire, marchands, gardes et paysans.

LE BAILLI, à part.

Ah! ah! que font-ils là?

MICHEL.

V'là une pierre.

JOSET.

Bon... (Il s'en sert pour frapper la porte.) ferme... ça va.

LE BAILLI, à part.

Je les y prends. (Il fait signe à des gens de la foire de venir.)

MICHEL.

La serrure remue.

JOSET.

Elle saute.

MICHEL.

Sauvons-nous vite.

JOSET.

Oui, car on nous arrêterait.

LE BAILLI, s'approchant et les saisissant.

Ah! ah! et pourquoi vous arrêterait-on?

MICHEL.

Ciel! c'est l'Bailli.

JOSET.

Courons, et laisse-le dire.

(Les gardes entourent la porte.)

LE BAILLI.

Doucement, doucement; on ne s'en va pas de cette façon.

JOSET.

Nous sommes ben libres, peut-être?

LE BAILLI.

Libres de briser les serrures! des enfans qu'on reçoit cent fois mieux qu'ils ne le méritent, et qui, par reconnaissance... Quand Monseigneur saura...

MICHEL.

Qu'allons-nous devenir!... M. le Bailli, laissez-nous.

LE BAILLI.

Ah! vous pleurez, à présent!... savez-vous bien que votre trouble, cette crainte, cette envie de fuir doivent faire soupçonner...

JOSET, vivement.

Quoi, soupçonner, voyons?

LE BAILLI, avec fermeté.

Tout.

JOSET, à Michel.

Oh! mon dieu! est-ce qu'il nous croirait capables d'avoir vo..?

MICHEL, lui mettant la main sur la bouche.

N'dis pas c'mot-là; ça fait mal.

JOSET.

S'il pouvait avoir une pareille idée... eh ben, il n'y a qu'à nous fouiller.

LE BAILLI, s'adoucissant.

Je ne dis pas....

JOSET.

Tu l' penses; oh! maudit Bailli, tu verras, tu verras, pardine, tout ce que j'avons dans nos poches; tiens, regarde... et ça, (du fromage.) et ça, (des noix.) et ça, (du pain noir.); à toi, Michel, fais de même, jette tout par terre... (Aux gens de la foire.) Venez voir aussi, vous autres; tant mieux; il y en aura pus d'témoins d'sa malice, et d'not' innocence.

LE BAILLI, criant.

L'innocence ne crie pas si haut.

JOSET.

Les méchans ont la voix si forte...

LE BAILLI.

Petit drôle!

JOSET.

Petit ou grand; il n'est pas question d'ça; voyais.

LE BAILLI, apercevant une boîte de fer blanc que Michel met dans sa veste.

Eh! qu'est-ce que c'est que cette boîte?

MICHEL.

Ah ça, c'est différent.

JOSET.

Et montre li c'qu'il y a dans la boîte.

MICHEL.

C'est not' secret, l' secret d' not' mère, qu'all' nous a donné en pleurant, et qu'all' nous a tant recommandé de toujours conserver, queuqu' chose qui nous arrive... tu l' sais ben, Joset? M. le Bailli n'exigera peut-être pas...

LE BAILLI, prenant la boîte et la secouant.

Voyons toujours... puisqu'on veut que je voie... Ah! ah! un anneau, un cachet... Hum, hum... et puis un... ah! ciel, un portrait qui appartient à Monseigneur!

JOSET ET MICHEL, voulant reprendre le portrait.

Ça n'est pas vrai.

LE BAILLI, aux gardes.

Messieurs, Messieurs, je ne veux pas qu'on m'accuse d'animosité envers ces petits garnemens;

mais je vous en fais juges... Connaissez-vous ce portrait ?

UN GARDE.

Eh! sûrement; je l'ai vu dans le cabinet de Monseigneur.

UN AUTRE GARDE.

Pardine ; il y a ben long-temps qu'il l'a.

LE BAILLI, aux enfans.

Vous entendez ?

MICHEL.

Est-il possible ?

JOSET.

Sachez...

LE BAILLI.

Taisez-vous... Après les bontés de Monseigneur !

ENSEMBLE.

Il faut qu'on les punisse,
Qu'on les mène en prison.
S'introduire par artifice !
Voler après dans la maison !
Il faut qu'on les punisse,
Qu'on les mène en prison.

LE CHŒUR.

Il faut qu'on les punisse, etc.

(Ici Clermont paraît, écoute, et voyant qu'on accuse les enfans, il sort pour aller avertir M. de Verseuil.)

LES ENFANS.

Quelle injustice !
Nous en prison !

Et pour quelle raison
Faut-il qu'on nous punisse ?

LE BAILLI.

J'ai vu cela sur leur visage ;
J'en étais sûr, je l'ai prédit.
Oui, Monseigneur doit être instruit:
Il va les chasser du village,
Comme menteurs,
Comme voleurs.

LES ENFANS.

Chassés du village !
Chassés par Monseigneur....
Ah ! quel déshonneur !
Ma mère en mourra de douleur.

LE BAILLI.

Un anneau d'or... cette serrure...
(Tous disent après lui.)
Et ce cachet...
Et ce portrait...

LES ENFANS.

C'est le portrait
Et le cachet
De not' père.

LE BAILLI ET LES GARDES, riant aux éclats.

Ah ! ah ! de leur père...
Un cachet...
Un portrait...
La ruse est trop grossière.
(Aux enfans.)
Convenez plutôt du fait.

LES ENFANS.

Non, non, non...

ENSEMBLE.

LES ENFANS.

Non, c'est une injustice ;
Ecoutez qu'on vous éclaircisse...
Au nom du ciel!... quel désespoir!
Arrachez-nous à leur malice.
Ah! Monseigneur, où donc êtes-vous?

LES AUTRES.

Il faut qu'on les punisse,
Et c'est à la justice
De faire son devoir.
Qu'on les saisisse;
Venez avec nous.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. DE VERSEUIL, amené par Clermont.

CLERMONT.

Oui, Monseigneur, on les accuse, et il paraît qu'ils sont coupables.

M. DE VERSEUIL.

O ciel! eux coupables!... Je ne puis le croire.

LES ENFANS, courant à lui, et se prosternant.

Monseigneur...

LE BAILLI.

Monseigneur, c'est cet anneau, ce cachet et ce portrait qu'on a trouvés sur eux.

M. DE VERSEUIL, étonné.

Un cachet, un portrait... Ah! dieu... (A part.) Ils l'ont pris... Sauvons-les d'abord.

MICHEL.

Quand vous saurez.

M. DE VERSEUIL, sévèrement.

Je sais... tout. (Se remettant.) Il semblerait en effet que ce portrait est celui qui m'appartient... mais c'est un hasard... très étonnant, sans doute, qui a produit cette ressemblance : ce portrait est à eux.

CLERMONT, à son maître.

A eux!

M. DE VERSEUIL, fixant Clermont.

Oui, Clermont, j'ai envoyé celui que tu connais...

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, Monseigneur, je l'ai vu il n'y a pas une heure dans votre cabinet... Je vais...

M. DE VERSEUIL, avec un ton ferme.

Non; je vous dis que je suis sûr du contraire, (d'un ton plus posé.) Je conviens que l'événement est étrange, et je serai bien aise d'en causer avec eux.

(Clermont paraît très étonné, et rentre au château pour s'assurer du fait.)

LE BAILLI, aux gardes.

Il veut leur épargner même la honte, et vous verrez qu'il finira par leur pardonner... Un bailli n'a rien à faire dans sa place avec un homme comme celui-là.

(Il sort avec tout le monde et passe dans le parc.)

SCÈNE XVI.

M. DE VERSEUIL, MICHEL, JOSET.

(Michel veut parler avant que tout le monde soit parti, et M. de Verseuil l'en empêche.)

MICHEL, quand ils sont tous sortis.

Ah ! Monseigneur... Que d'grâces à vous rendre !

M. DE VERSEUIL, le repoussant.

J'ai eu pitié de vous ; mais à présent que nous sommes seuls, dites-moi ce qui a pu vous porter à une pareille action.

JOSET.

Vous croyez donc...

MICHEL, d'un ton bien douloureux.

Ah ! mon Dieu, il le croit !

M. DE VERSEUIL.

Vous avez dû voir mon motif ; votre franchise peut seule mériter votre pardon ; avouez...

MICHEL.

Mais, Monseigneur, je n'pouvons pas absolument avouer une chose dont j'sommes incapables.

M. DE VERSEUIL.

Quoi donc ! joindre l'imposture à la faute !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT, *accourant avec la plus grande joie.*

Le voilà, le voilà ; c'est le portrait... celui qui est à vous... il était dans le cabinet, comme vous le disait le Bailli.

M. DE VERSEUIL.

Est-il possible?

MICHEL, *un genou en terre.*

Mon bon Dieu, j'vous remercie.

JOSET, *au Seigneur avec colère.*

Vous voyez, pourtant...

M. DE VERSEUIL.

Et par quel prodige!... D'où vient donc celui-ci?

MICHEL, *pleurant.*

C'est celui de not' pauvre père.

M. DE VERSEUIL.

Son nom?

MICHEL.

Micheli.

M. DE VERSEUIL.

Micheli! O ciel! en croirai-je...

MICHEL, *lui donnant de vieux papiers.*

Regardez plutôt, Monseigneur; v'là tous nos papiers...

M. DE VERSEUIL.

Aurai-je la force de cacher l'émotion que je sens!... mes amis, mes enfans... vous êtes justifiés;

pardon, pardon... Je vous le demande les larmes aux yeux.

MICHEL.

Ah! Monseigneur, laissez donc, c'est déjà passé...

JOSET, faisant du coude.

Hum!

M. DE VERSEUIL.

Vous ne savez pas.... Vous le saurez bientôt : ce portrait... il m'est bien cher; apprenez... mais non, je veux que la justification soit publique et si claire.... Clermont, cours, assemble tout le village, tout le pays; qu'on sache...

CLERMONT.

J'y vole. (Il entre dans la foire.)

MICHEL.

Nous partirons après, pas vrai, Monseigneur?

M. DE VERSEUIL, avec tendresse.

Oui, après... si vous l'exigez... Joset, tu m'as pourtant prié de te laisser vendre du croquet.

JOSET, secouant la tête.

Oh!... oui... mais à présent.

M. DE VERSEUIL.

J'ai dans l'idée que tu feras ce soir de bonnes affaires.

JOSET, hochant la tête.

Bah!

CLERMONT, revenant de la foire.

Les voici.

M. DE VERSEUIL, à Clermont.

Bon, cache Michel et Joset derrière toi.

(Clermont se met devant eux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, GARDES, PAYSANS, PAYSANNES, MARCHANDS, MARCHANDES.

M. DE VERSEUIL.

Bailli, je ne veux plus qu'on parle de ce qui s'est passé.

LE BAILLI, à part.

Je m'en étais douté.

M. DE VERSEUIL.

J'ai entendu la justification de ces enfans ; j'en suis satisfait ; mais dans ce moment une chose plus intéressante m'occupe. J'apprends que mes neveux viennent d'arriver dans le château, et j'ai compté sur votre éloquence pour célébrer leur retour.

LE BAILLI, se rengorgeant.

Monseigneur !...

M. DE VERSEUIL.

Ce sont des jeunes gens de la plus belle espérance ; surtout une éducation....

LE BAILLI.

Sans doute, je sens bien....

M. DE VERSEUIL.

Non, c'est que vous ne pouvez pas vous l'imaginer.

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, Monseigneur, je sais bien ce qu'il faut dire en pareil cas.... Conduisez-moi donc vers ces respectables rejetons....

M. DE VERSEUIL.

Les voici.

LE BAILLI.

Que vois-je! (Les enfans veulent se sauver.)

M. DE VERSEUIL, les arrêtant.

Non, non, restez, M. le Bailli a quelque chose à vous dire.

LE BAILLI, très ému.

Monseigneur n'a pas réfléchi que je suis dans mes fonctions d'officier municipal, et que c'est me compromettre....

M. DE VERSEUIL.

Non, ma foi, Bailli; ce sont mes neveux, mes héritiers, et je suis bien fâché....

LE BAILLI.

Vos neveux!

M. DE VERSEUIL.

Seulement les fils de mon frère.... de mon frère Micheli, et vous savez bien que c'est mon vrai nom.

LES ENFANS.

Est-il possible!.. Ah, Monseigneur, ne vous moquez-vous pas de nous? (Ils lui baisent les mains et le pan de son habit.)

M. DE VERSEUIL, les embrassant.

Non, mes enfans; j'ai souffert de me contraindre un instant; mais c'était sous votre habit, sous celui de l'indigence honnête et accusée, que j'ai voulu vous reconnaître publiquement; vous êtes dignes de mes bienfaits, puisque vous les avez sacrifiés à la nature.

MICHEL, avec âme.

Ah! ma mère... enfin tu seras heureuse.

JOSET, vivement.

Si elle pouvait le savoir tout de suite!

M. DE VERSEUIL.

Oui, sans doute, elle le saura. (A un laquais.) Courez. (Joset et Michel parlent bas à un domestique, et semblent lui dire où il trouvera leur mère; le laquais sort.)

LE BAILLI.

Mais, Monseigneur, expliquez-nous...

M. DE VERSEUIL.

Micheli était mon frère aîné, ils ont perdu leur père, et je vais leur en servir.

MICHEL.

A nous! à nous.... et dans un pareil état!

M. DE VERSEUIL.

Vous avez ce qui les honore tous... la vertu. Je vous formerai au monde, à la vie que vous allez mener, à la fortune qui vous attend: et pour première leçon, c'est ici que je vous la donne; ne méprisez jamais vos pauvres parens.

LES ENFANS, à genoux.

Ah! Monseigneur... mon oncle!

M. DE VERSEUIL.

Rendez heureux tout ce qui vous environne, et si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, sachez vous en venger. (Il donne à Michel sa bague, et à Joset sa bourse.)

MICHEL, vivement.

Ah! oui... (au Bailli affectueusement.) Monsieur le Bailli, aimez-nous. (Il lui donne la bague.)

JOSET, à Jacques, lui donnant la bourse.

A moi, que je me venge aussi... Eh! Marchand; vends-moi toute ta boutique. (Il lui donne la bourse.) Ne compte pas, mon ami, ni moi non plus, et embrassons-nous. (Joset donne tous les pains d'épices aux jeunes filles.)

JACQUES.

Merci, M. le chevalier.

M. DE VERSEUIL.

Bien, mes enfans; je vois que vous profitez... allons, Joset, pour la dernière fois, débite ta marchandise... Jeunes filles, approchez, *v'là le plaisir*, tournez l'aiguille, il y a douze maris là-dedans, et Joset dote aujourd'hui douze filles du village.

JOSET, montrant une des jeunes filles.

A commencer par celle-ci, qui a eu pitié de moi.

(Toutes les jeunes filles s'approchent. Alors Joset les fait tirer à la loterie; cela forme pantomime pendant le chœur: à chaque lot le tambour roule.)

LE CHŒUR.

Le bon Seigneur!
L'heureuse journée!
Puisse sa destinée,
Paisible et fortunée,
Payer un si bon cœur!
Vive notre Seigneur;
Ah! quel bon cœur!
Le bon Seigneur!

VAUDEVILLE.

M. DE VERSEUIL.

Mes amis, je dois vous le dire:
De tous, je suis le plus heureux;

Le ciel a comblé tous mes vœux,
Et j'obtiens ce que je désire.
Mais aussi, souvenez-vous bien,
Malgré votre métamorphose,
Que le rang, le nom ne font rien;
Que le cœur seul est quelque chose.

MICHEL, JOSET.

O not' bienfaiteur! ô not' père!
Comment payer tant de bienfaits?
Non, non, je n'oublierons jamais
Ce que pour nous vous daignez faire.
Si nous faisons ici queuqu' bien,
Vot' exemple seul en sera cause.
Par nous-mêmes, je n'sommes rien,
Par vous je vaudrons quelque chose.

LE BAILLI.

Malgré toute ma prévoyance,
J'étais éloigné de prévoir
Ce qu'ici nous venons de voir:
Bénissons-en la Providence.
Un petit mal fait un grand bien,
Et ma rigueur seule en est cause.
Voilà pourtant comme d'un rien
La justice fait quelque chose.

MICHEL, au public.

Les deux Savoyards!... quel ouvrage!
Comment traiter ce sujet-là?
Messieurs, prononcez sur cela,
Nous attendons votre suffrage.
Si vous approuvez, on sait bien
Que votre indulgence en est cause.
Voilà pourtant comme d'un rien
Vous pouvez faire quelque chose.

CAMILLE,

OU

LE SOUTERRAIN,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 19 MARS 1791.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

CAMILLE, femme du duc Alberti.
LE DUC ALBERTI.
ADOLPHE, son fils.
LORÉDAN, son neveu.
FABIO, valet de Lorédan.
MARCELLIN, espèce de jardinier.
LAURETTE.
GARRIGA, berger.
STROZZI, domestique.
DOMESTIQUES, GARDES.
UN EXEMPT.

La scène se passe dans un vieux château à moitié ruiné, situé au milieu d'une forêt, et qui n'est pas habité depuis plusieurs années.

Alberti a une clef dorée attachée à une chaîne pareille; la chaîne passe autour de son col en sautoir; la clef est cachée dans son sein.

REMARQUE. — Les endroits placés entre deux parenthèses indiquent des *à parte*, ou des *interlocutions* à voix basse.

CAMILLE,

OU

LE SOUTERRAIN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand vestibule ; les murs, sans tapisseries, sont seulement couverts de quelques grands tableaux de famille. Il n'y a point d'autres meubles. Il fait sombre : il est huit heures du soir. Il y a deux portes d'un côté, dont une moins apparente, et de l'autre une seule qui mène chez Alberti.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORÉDAN, FABIO, MARCELLIN.

(*Le premier en uniforme, le second en voyageur, tous les deux en bottes ; ils sont conduits par Marcellin.*)

LORÉDAN.

Vous voulez donc bien nous donner un asile ?

MARCELLIN.

Vous retournez à Naples ; vous vous êtes égarés de votre chemin ; vos chevaux n'en peuvent plus ; la pluie tombe, la nuit approche, vous avez l'air d'honnêtes gens, et je sommes trop humains pour vous refuser un abri.

LORÉDAN.

Nous marchons depuis long-temps dans le château : il est vaste.

MARCELLIN.

Bon ! il y en a pourtant la moitié de tombée.

FABIO.

Et ce qui reste...

MARCELLIN.

Ne tardera pas.

FABIO.

Ah! ah!

MARCELLIN.

C'était jadis un vieux couvent qu'on a abandonné; de grands corridors, de grandes salles, de grands souterrains...

FABIO.

Oh! oh!

MARCELLIN.

Il y a même eu, dit-on, des revenans.

FABIO.

Il y a eu... et vous habitez ici?

MARCELLIN.

Depuis un an, pas plus, et ç'a bien été l'année la plus longue de ma vie.

FABIO.

Je le crois.

LORÉDAN.

En qualité de?...

MARCELLIN.

En qualité de jardinier d'abord; mais comme il n'y a plus de jardin, on m'a donné la place de concierge pour soigner les meubles; mais comme il n'y a plus de meubles, on m'a donné celle d'intendant pour recevoir les revenus; mais comme il n'y a plus de revenus...

LORÉDAN.

Que faites-vous donc à présent?

MARCELLIN.

L'amour, ne vous en déplaise; et je croyons que ça fera passer plus vite le temps.

FABIO.

L'amour, ici!

MARCELLIN.

Partout, Monsieur; et ce séjour me semble bien moins laid depuis que j'y voyons ma maîtresse. Dame! c'est qu'elle est... Écoutez.

AIR.

Joli minois, taille légère;
J'en perds la tête en vérité.
Peut-être est-il une beauté
Plus piquante et plus régulière;
Mais c'est une grâce un maintien,
Un certain air, une manière,
Un air... là... qui... je m'entends bien.
Oh! ma Laurette!
Quelle félicité!
J'en perds la tête
En vérité.

Elle est sage et par fois sévère:
Quand j'voulons un peu plaisanter,
Elle sait fort bien m'arrêter,
Elle se met même en colère...
Mais c'est d'un air, d'une manière,
Là... qui... J'vois qu'vous m'entendez bien.
Oui, c'est une grâce, un maintien!
Oh! ma Laurette! etc.

LORÉDAN.

Je serai ravi de la connaître; mais en attendant, ne pourrait-on pas saluer le maître du château?

MARCELLIN.

Impossible ! .. Il ne voit personne ; à peine s'il m'a parlé une fois depuis huit jours qu'il étiont ici.

LORÉDAN.

Depuis huit jours ! Mais qui est-il ?

MARCELLIN.

Je n'en savons pas un mot.

LORÉDAN.

D'où vient-il ?

MARCELLIN.

Il ne l'a jamais dit.

LORÉDAN.

Enfin, comment le nomme-ton ?

MARCELLIN.

« Monsieur, » quand on lui parle, et « l'Ours » quand on parle de lui.

FABIO.

(Mon maître...)

LORÉDAN.

Que fait-il en ce lieu sauvage ?

MARCELLIN.

Il s'agite, il soupire, marche, parle seul ; n'aime pas surtout les questions ni les curieux.

LORÉDAN.

Je ne le verrai donc pas ?

MARCELLIN.

Je serions chassé, s'il savait tant seulement que je vous ai fait entrer.

LORÉDAN.

J'en serais désolé ; et s'il avait été possible de trouver un autre asile...

MARCELLIN.

Il y a pourtant dans ste forêt un cabaret.

LORÉDAN.

Une espèce de taverne détestable! Je m'y suis présenté, elle était pleine de gens de mauvaise mine.

MARCELLIN.

Oh! il y en a beaucoup dans ces cantons ici.

FABIO.

Je m'en suis aperçu.

MARCELLIN.

C'est qu'il *s*'y passe des choses...

FABIO.

Oh! je m'en doute.

LORÉDAN.

Ces hommes étaient armés: l'un deux, âgé, qui avait l'air assez honnête...

MARCELLIN.

Il faut se défier de ça.

FABIO.

Oui, il faut se...

LORÉDAN.

A défendu au maître du cabaret de laisser entrer qui que ce soit. Il a montré un papier...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, STROZZI.

Strozzi est vêtu comme un paysan de la montagne: l'air dur, barbe noire, sourcils épais. Fabio s'effraie en le voyant.

MARCELLIN.

Le maître?...

STROZZI.

Vient de rentrer.

MARCELLIN.

Où est-il à présent?

STROZZI.

Dans la chambre grillée du petit pavillon.

MARCELLIN.

Et que t'a-t-il dit en rentrant?

STROZZI.

Que fais-tu ici? Vas-t'en.

MARCELLIN.

Il t'a dit tout cela! diable! il était de bonne humeur aujourd'hui... Toujours seul?

STROZZI.

Non, il a amené un enfant.

MARCELLIN.

Un enfant! où l'a-t-il pris?

STROZZI.

C'est un homme masqué qui l'a conduit.

MARCELLIN.

Oh! oh!

STROZZI.

Et j'ai entendu qu'il disait: oui, Monseigneur, il revient, et d'après les dernières nouvelles, il sera à Naples peut-être aujourd'hui.

MARCELLIN.

Monseigneur! c'est donc quelqu'un de bien puissant.

STROZZI.

Va lui demander; moi je n'en ai garde. Ce

qu'il y a de sûr, c'est que pour la première fois, j'ons vu son visage se dérider.

MARCELLIN.

Diable! il y a tous les jours ici du nouveau, comme vous voyez. Un homme masqué! un enfant! un inconnu qui arrive!...

STROZZI.

Tu attends les ordres dans cette salle?

MARCELLIN.

Ici, ou ailleurs, c'est égal; au coup de cloche, comme de coutume.

STROZZI.

Que fais-tu de ces gens-là?

MARCELLIN.

Ces gens-là! ce... ce sont de mes parens qui viennent pour mes fiançailles.

STROZZI.

A propos, c'est ce soir... sarpedié, comme nous allons rire; adieu, Messieurs, bien du plaisir, au revoir! je vais porter au maître son poignard et ses pistolets.

(Il sort.)

SCENE III.

LORÉDAN, FABIO, MARCELLIN.

FABIO.

Quel est ce monsieur si aimable?

MARCELLIN.

C'est le premier laquais.

FABIO.

C'est le premier laquais!... quelle livrée, bon Dieu! et quelle figure!

MARCELLIN.

Ce ne sont pas les plus jolis qu'on a choisis, mais qui aviont la physionomie la plus sombre, et on les a vêtus à l'air de leur visage... Ah ça! vous avez entendu? vous êtes de mes parens; si Monsieur vous voyait par hasard, ce serait votre réponse et mon excuse; et puis au point du jour..... (*Il fait signe de partir, et s'arrête pour écouter.*) Oh! oh! j'ai cru entendre... Non, non; je puis rester encore un instant avec vous.

FABIO.

Il m'a semblé que vous aviez parlé au premier laquais, d'une cloche.

MARCELLIN.

Oui, diable! il est nécessaire que je vous instruise de ce qui se passe dans ce château.

TRIO.

MARCELLIN.

Une grosse cloche
Est là tout proche:
De cette cloche-là, dès qu'on entend les coups,
C'est dans cette maison ce qui nous règle tous.
Le maître veut quelqu'un... à l'instant
Din, din, dan.
S'il est pressé... din din, din dan, din di, din dan.
Chez soi faut-il qu'on se retire,
Tout éteindre, et ne plus rien dire?
Din, din, din, din, din,

À TROIS.

LORÉDAN.

Tout est bizarre en ce lieu-ci.

FABIO.

Pour moi, je suis d'effroi transi.

MARCELLIN.

C'est singulier; mais c'est ainsi
Que tout se passe en ce lieu-ci.

LORÉDAN.

Cela m'est aussi bien égal,
Peu m'importe cette folie,
Rester ici, c'est mon envie,
J'y puis braver le vent, la pluie,
Je pourrais être encor plus mal.

FABIO.

Je dis aussi... ça m'est égal.
Je ris sans en avoir envie.
C'est un menteur, je le parie,
Et quelque chose là me crie:
Ce château te sera fatal.

MARCELLIN.

Au reste, ça m'est bien égal,
C'est demain que je me marie;
Chanter, danser, c'est mon envie;
Quand on épous' fille jolie,
On ne trouve plus rien de mal.

(On entend la cloche.)

LORÉDAN

Je crois entendre quelques coups;

MARCELLIN.

Oui, c'est une bonne nouvelle.

FABIO.

Bonne, hélas!... eh bien, quelle est-elle?

MARCELLIN.

Le maître va souper.

FABIO.

Et nous?

MARCELLIN.

Après

FABIO.

(C'est la dernière fois peut-être ,
Dieu le veut, il est bien le maître;
Mais puisse au moins le souper être bon!)

LORÉDAN.

(Si l'on me connaissait , peut-être ,
Si je faisais dire mon nom ,
Quelqu'insensé que soit le maître ,
Il me ferait plus de façon.)

MARCELLIN.

(Ils se parlent bas , et peut-être
Qu'à part tous deux ils se fâchiont;
Mais moi je ne suis pas le maître ,
S'ils sont fâchés, ils s'en iront.)
Au reste , ça m'est bien égal,
C'est demain que je me marie ,
Chanter , danser, c'est mon envie ,
Quand on épous' fille jolie ,
On ne trouve plus rien de mal.
Adieu , Messieurs , je reviendrai ;
Bientôt je vous avertirai ;
Mais point d'impatience ,
Et surtout du silence.
Chut... je reviendrai
Au reste , cela m'est égal.

LORÉDAN.

Que m'importe cette folie?
Rester ici, c'est mon envie ,
J'y brave le vent et la pluie ,
Je pourrais être ailleurs plus mal.
Oui , mon cher , je vous attendrai ,
Et dans ce lieu je resterai.

Sans impatience,
Sans nulle imprudence,
Je vous attendrai.

FABIO.

Je dis aussi... ça m'est égal;
Je ris sans en avoir envie.
C'est un menteur, je le parie,
Et quelque chose là me crie:
Ce château te sera fatal.
Oui, Monsieur, je vous attendrai,
(Mais ce sera contre mon gré.)
Sans impatience,
(J'enrage d'avance.)
Je vous attendrai.

(La cloche sonne avec vitesse. Marcellin sort.)

SCÈNE IV.

LORÉDAN, FABIO.

FABIO.

Monsieur, que dites-vous de tout cela?

LORÉDAN.

Beaucoup moins que tu n'en penses.

FABIO.

C'est un vrai coupe-gorge.

LORÉDAN.

Ma foi, cela en a un peu l'air.

FABIO.

Vous êtes rassurant... Qu'allons-nous faire jusqu'à l'instant?..

LORÉDAN.

Attendre... et lire; oui, j'aperçois. (Il prend

un livre sur une table, qui est le seul meuble de ce vestibule : il lit.)
Danger de l'amour. Ah!

FABIO.

Avis au lecteur.

LORÉDAN.

Pensées sur la mort. Oh! oh!

FABIO.

On veut nous y préparer... Oui, nous allons être punis de nos fredaines; le ciel est juste, et je vous l'avais prédit.

LORÉDAN.

Qu'ai-je donc fait de si grave?

FABIO.

Vous l'avez oublié? quand il n'y aurait que cette aventure avant notre voyage en France... aventure de roman. Une femme belle, seule, dans un bois! des voleurs qui l'entraînent; vous, là tout à point pour la secourir! on vous blesse; vous tuez... moi, je... (Il fait le geste de se sauver.) Enfin nous l'emmenons; ses gens, que la peur avait dispersés, se rapprochent... vous les persuadés avec de l'argent et des menaces, que Camille... car son nom leur échappe, vous suit de son plein gré, et Dieu sait ce qu'ils auront été conter pour se justifier de revenir sans elle : ce trait...

LORÉDAN.

Fabio!

FABIO.

Passons, ce n'est pas le plus fort!... elle croit que vous la conduisez à Naples, où elle prétend

avoir un mari jaloux, et elle se trouve dans votre petite maison, où vous lui proposez un amant discret... Alors, des reproches, des larmes, du désespoir; vous voyez que cela devient sérieux, et vous promettez de la rendre à son époux. Elle s'apaise; vous voulez connaître l'heureux mortel auquel elle est unie, elle refuse et vous assure que si vous saviez à qui vous vouliez faire injure, vous verriez qu'il ne tient qu'à elle de se venger; mais qu'écoutant la reconnaissance, elle se souviendra seulement que vous lui avez sauvé la vie; et que, pénétrée d'un tel bienfait, quelque malheur qui puisse lui arriver... elle jure de ne jamais vous nommer... elle répète même ce serment en levant au ciel ses beaux yeux, et avec une chaleur qui m'étonne... Enfin, au bout de deux jours, vous la reconduisez aux portes de Naples, et il ne vous reste de toute cette belle aventure qu'une blessure et des regrets.

LORÉDAN.

Fabio, je t'en prie, ne me rappelle jamais cette action; elle a fait souvent le tourment de ma vie.

FABIO.

Ah! nous y voilà... Monsieur, c'est le moment de s'accuser de ses fautes; cela désarme le ciel! Mon maître, ne vous refusez pas à ce bon mouvement, moi, de mon côté, je vais... (Il a l'air de faire son examen de conscience.)

LORÉDAN.

D'après la certitude qu'elle paraissait avoir de

se venger, si elle l'avait voulu, j'ai cherché cent fois à deviner à qui elle pouvait être unie en secret. A quelqu'un de la cour, sans doute? n'ai-je pas été jusqu'à croire que peut-être mon oncle...

FABIO.

Votre oncle... si violent!... si jaloux!... si bizarre!

LORÉDAN.

Précisément; et qui, par son crédit et sa fortune, a tout fait pour moi, et pourrait tout pour me perdre.... N'importe, Camille ne m'aura point sacrifié à ses ressentimens; et sa figure si noble, si douce, a je ne sais quoi qui inspire la confiance et qui répond de sa loyauté... J'aime quelquefois à croire qu'à mon retour à Naples, je la retrouverai heureuse; que ma démarche imprudente n'aura point fait soupçonner son innocence, et qu'il se présentera peut-être dans ma vie quelqu'occasion de reconnaître sa générosité.

FABIO.

Dieu le veuille... mais que vois-je?

LORÉDAN.

C'est une charmante personne.... Regarde, Fabio, regarde donc.

FABIO.

Oui, vraiment; figure piquante... taille leste, œil vif... c'est la future... Une jolie mine paraît, adieu toutes nos bonnes dispositions.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE.

LAURETTE.

Messieurs, Marcellin m'envoie pour vous prier de ne pas vous impatienter.

LORÉDAN.

Si vous restez avec nous, ma belle enfant...

FABIO.

Il est bien corrigé!

LORÉDAN.

C'est vous qui allez vous marier avec lui?

LAURETTE.

Eh, mon Dieu! cela devrait être fini il y a huit jours, lorsque le maître est arrivé sans qu'on l'attendît... Mais moi, qui vais vous conter cela!

LORÉDAN.

Contez, contez... Le maître?.. (A Fabio.) Elle a des yeux charmans.

FABIO.

Bah!.. C'est vrai.

LORÉDAN.

Le maître, disiez-vous?..

LAURETTE.

A fait signe qu'il y consentait; oui, signe; car on n'en peut guère tirer une parole; c'est toujours ça, (elle fait le signe de dire oui.) ou ça, (le signe de dire non.) ou ça, (le signe de renvoyer.) C'est un homme bien extraordinaire; mais enfin...

LORÉDAN.

Enfin, vous voilà au moment?.. (L'heureux coquin que ce Marcellin.)

LAURETTE.

Eh! ma fine, oui, il n'y a plus à s'en dédire, les fiançailles ce soir, et demain...

LORÉDAN.

Demain?

LAURETTE.

Eh! oui.

COUPLETS.

On nous dit que dans l'mariage,
On peut espérer d'heureux jours,
Qu'il est bien quequ'momens d'orage,
Mais qu'par bonheur ceux-là sont courts.
Dam! dam! dam! ça s'peut bien :
Dam! dam! j'n'en savons rien;
Mais sur ça faudra toujours faire
Tout comme a fait ma mère.

On nous dit aussi qu'en ménage,
Plus d'un époux est inconstant;
Qu'si Monsieur s'avis' d'êt' volage,
Madame doit en faire autant.
Dam! dam! dam!... ça s'peut bien :
Dam! dam! j'n'en savons rien;
Mais sur ça faut bien encor faire
Tout comme a fait ma mère.

J'me souviens, j'me souviens qu'mon père
Souvent la grondait sans pitié,
Et qu'alors, all' tout au contraire,
N'y répondait qu'par d'l'amiquié.

Dam! dam! sans dout' c'est bien:
Dam! dam! je n'blâmons rien...
Mais sur ça je n'promets pas d'faire
Tout comme a fait ma mère.

LAURETTE.

Voici Marcellin...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARCELLIN.

MARCELLIN.

Messieurs, cachez-vous; le maître qui vient assez souvent dans ce lieu, a fait signe qu'il allait y passer! ainsi venez avec moi bien vite.

LAURETTE.

Eh! où vas-tu loger ces Messieurs?

MARCELLIN.

Eh! j'nons pas d'autre endroit que cette petite chambre qui est là sous l'escalier, au bout du passage, au rez-de-chaussée.

FABIO.

Oui, dans la cour, n'est-il pas vrai?

MARCELLIN.

Ma foi, à peu près; mais on n'y est pas mouillé.

LORÉDAN.

Qu'importe, après tout, pour trois heures que nous avons à passer ici?

LAURETTE, à Fabio.

Et puis j'irons vous chercher lorsque le violon...

FABIO.

On danse?

MARCELLIN.

Sortais; voici le maître.

LORÉDAN.

Je voudrais bien... (Désirant rester.)

MARCELLIN.

Vous m'avez donné votre parole.

LORÉDAN.

Seulement le voir entrer.

MARCELLIN.

Vous ne distinguerez pas ses traits. Son chapeau qui lui couvre les yeux... sa tête baissée... Sortais... Sortais... Si par malheur il vous voyait!.. et souvenez-vous bien... Paix...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI.

(Alberti a les cheveux en désordre, l'air troublé, un chapeau qui est rabattu et lui cache le visage; trois valets portent un fauteuil, un secrétaire et un flambeau avec plusieurs bougies.)

MARCELLIN.

Oh! oh! est-ce qu'il va s'établir ici?

STROZZI.

Je n'en sais rien.

MARCELLIN.

Diable! cela nous dérangerait.

(Fabio et Lorédan sont cachés.)

(Alberti, pendant ce temps, a fait un signe pour qu'on placât le fauteuil, le secrétaire et le flambeau; pendant cette espèce de panto-

mime, la musique peint sa situation autant que cela est possible. Il ouvre le secrétaire, il commence une lettre, la déchire, en tire un portrait, le regarde, le serre dans son sein, referme le secrétaire avec vivacité, et sort. Lorédan et Fabio rentrent sur la pointe du pied, ainsi que les autres domestiques.)

FABIO, à Marcellin.

S'il ne dit jamais que cela, vous êtes bien excusable de n'avoir pas voulu nous instruire.

LORÉDAN.

Eh bien! où va-t-il à présent?

MARCELLIN.

On croit que c'est dans la chambre d'une jeune femme enfermée dans ce château, que personne ne pouvait voir, et qui est morte par les mauvais traitemens d'un certain majordome.

FABIO.

Et ce majordome?

MARCELLIN.

Est mort aussi depuis huit jours, c'est ce qui fait que le maître est revenu.

FABIO.

Mais tout le monde meurt donc dans cette maison?

LORÉDAN.

Et vous n'avez jamais été tenté de le suivre, lorsque?..

MARCELLIN.

Non, parce qu'il prend une petite précaution.

FABIO.

Laquelle?

MARCELLIN.

Une paire de pistolets, chargés à balles, qu'il

porte toujours pour répondre au premier indiscret qui...

FABIO.

Oui, j'entends... le voici... gare... (Il se sauve.)

LORÉDAN.

Il ne nous a pas vus, et...

MARCELLIN.

C'est un fou, Monsieur... ne vous risquez pas... ouvrez cette porte... plus loin, plus loin encore; descendez un peu à gauche... bon, vous y êtes.

SCÈNE VIII.

ALBERTI, seul.

Comme mon cœur bat! C'est ici... c'est sous cette salle, dans ce souterrain, qu'elle respire... et l'univers entier ignore mon secret. O femme coupable et adorée! de quel prix as-tu payé ma tendresse? Pour avoir plus de droits à ta reconnaissance, à ta fidélité, malgré mon rang, je t'avais prise dans une famille obscure et pauvre; mes bienfaits ont égalé mon amour!.. et tu as pu m'outrager? je t'en punis, et j'ai la bonté d'être sensible à tes peines! je maudis une rigueur que j'ai crue légitime. Victime de ma sévérité, de l'obéissance trop exacte de celui que j'avais chargé de te soustraire à mes yeux, privée de voir le jour, morte pour ta famille, pour toute la nature!.. tu vis encore, et tu ignore que ton amant, ton époux, ton juge, depuis huit jours est près

de toi, et qu'il voudrait, au prix de son sang, acheter la certitude de ton innocence!.. Je ne m'approche pas sans effroi de l'entrée secrète que ma prudence a dérobée à tous les regards. (Il s'approche peu à peu du tableau.) Derrière ce tableau, une porte de fer, un escalier qui conduit au souterrain; un ressort qu'en touchant je puis... (Il s'éloigne du tableau avec vivacité.) Non, je n'y descendrai pas... ce cœur est trop faible... je n'y descendrai pas. Ah! du moins, regardons son image... contemplons ces traits si chers, si trompeurs, qui furent si long-temps mon idole, et qui font aujourd'hui ma honte et mon désespoir.

(Il pose le portrait sur le secrétaire.)

AIR.

Amour, vengeance, dans mon cœur;
Vous exercez votre funeste empire;
Le jour, la nuit, cent fois j'expire
Et de tendresse et de fureur.
J'aime, j'aime... je meurs de rage,
De douleur et de repentir;
Et quand je me repens d'avoir su la punir,
Je voudrais, s'il se peut, la punir davantage.
Amour, vengeance, etc.

Ah! si elle avait voulu m'avouer celui qui l'a rendue perfide, celui avec qui elle osait fuir loin de moi; si elle l'avait livré à ma juste vengeance!... Elle l'aime encore, puisqu'elle craint de me le faire connaître. S'il n'eût été qu'audacieux, n'aurait-elle pas été la première à désirer la punition

de celui qui a voulu la déshonorer ?.. Dans un cachot ! elle ! elle dont je voulais faire le bonheur ! Jeune ! belle ! gémissant loin de son époux... loin de son fils.... de son fils qui la pleure ! .. Et j'ai pu la condamner à cet horrible supplice ! .. Pour toute nourriture, un pain grossier qu'elle mouille de ses larmes !... Et c'est moi !... Avais-je dit qu'on la traitât aussi cruellement ?... Oui, oui, je l'avais dit, je le dirais encore. La jalousie me déchire, et je me sens capable de tout. Qu'elle tremble ; qu'elle avoue. C'est aussi trop de faiblesse... Ce jour sera terrible, je le sens, la rage qui me transporte... Un regard jeté sur ce portrait me désarme.... m'attendrit... que serait-ce donc si je la voyais ? Je ne la verrai point ; je me punirai de son crime : je mourrai mille fois... Tour-à-tour cruel, tendre, amoureux, jaloux, voilà pourtant comme depuis sept ans je passe ma misérable vie. Ce mal affreux qu'il faut souffrir, dévorer, redouble chaque jour, et ne me tue pas !

SCÈNE IX.

MARCELLIN, ALBERTI.

MARCELLIN, *frappant en dehors.*

Monsieur !

ALBERTI.

Qui ose frapper ?... (*D'une voix forte.*) Qui frappe ?

MARCELLIN.

Monsieur, c'est moi, par votre permission ;

sans vous fâcher, et même sans entrer si vous le désirez.

ALBERTI.

Entre.

MARCELLIN.

Pardon, Monsieur, je croyais que vous alliez sortir de cette salle; mais il paraît que vous vous y plaisez, et comme vous savez que c'est demain not' mariage...

ALBERTI.

Après?

MARCELLIN.

Vous avez permis que les fiançailles se fissent dans le château, attendu q'il n'y a pas d'autre endroit.

ALBERTI.

Eh bien?

MARCELLIN.

Eh bien! je venons vous dire que comme cette salle est la plus éloignée de votre appartement, je l'avions choisie pour la fête.

ALBERTI.

Cette salle! pour une fête!

MARCELLIN.

Dame! Monsieur, c'est la plus commode; et puis vous savez bien, le château n'est pas des meilleurs; cette pièce-ci est la plus sûre, parce qu'on dit qu'elle est voutée, n'est-ce pas Monsieur?

ALBERTI.

Oui, oui, je le sais.

MARCELLIN.

Ainsi donc, si vous le permettais, ce sera ici. (Alberti rêve et s'attendrit. Un silence. Marcellin lui voyant l'air plus doux, s'approche un peu plus.) Monsieur ne voudrait pas honorer de sa présence le plus beau de mes jours? (Alberti rêve, et fait un signe de douleur.) Vous êtes bon au fond, et si pour chasser votre tristesse, vous preniez tant seulement une jolie petite femme comme la nôtre...

ALBERTI.

Une femme!

MARCELLIN.

Écoutez donc, Monsieur, ça vous rendrait peut-être plus gai, plus heureux.

ALBERTI.

Heureux!... ah!

MARCELLIN.

Ah! mon Dieu! qu'il est donc bizarre! (Aux étrangers, en ouvrant la porte par où ils sont sortis.) Messieurs, Messieurs, vous pouvez monter à présent. Je l'y ont dit une politesse, et ça l'a fait fuir.

SCÈNE X.

MARCELLIN, LORÉDAN, FABIO, LAURETTE, DOMESTIQUES DU CHATEAU.

(Les valets entrent, ils sont tous vêtus grossièrement, et ont des figures peu revenantes; plusieurs femmes dans le même costume.

MARCELLIN.

Venez tous aussi. (A Lorédan, en riant.) J'ons voulu réunir toute la belle jeunesse du château.

LAURETTE.

Dansons. (Elle appelle.) Eh! la musique! (Aux étrangers.) Oh! nous avons le premier musicien du canton.

FABIO.

Où est-il?

(Laurette lui présente Garriga, qui est un chevrier; il est vêtu comme les bergers de la montagne : une capotte, un bâton, le chapeau rond.)

FABIO.

Cela!

MARCELLIN.

Eh! oui; le jour, il mène paître les chèvres, et le soir il fait danser les filles... Allons, Garriga; allons, mon garçon.

GARRIGA.

Oui, not' bourgeois.

LAURETTE.

Nous n'oserions pas prier Monsieur de danser avec nous; mais nous espérons que Monsieur son valet de chambre voudra bien ouvrir le bal.

MARCELLIN.

Et avec la mariée.

FABIO.

Mais, Messieurs, je ne danse guère.

LORÉDAN.

Allez donc, Fabio; c'est un honneur que l'on veut bien vous faire.

LAURETTE.

Oh! vous ne me refuserez pas?

(Elle le prend par la main; Fabio fait la grimace; elle le mène au haut du théâtre pour danser avec elle.)

MARCELLIN.

Allons, joue, Garriga.

(Garriga joue un vieux menuet.)

FABIO.

Est-ce qu'on danse encore le menuet? Je m'en mêlais jadis... mais à présent...

(Il s'excuse et veut s'en aller.)

MARCELLIN.

Eh ben, autre chose; entends-tu, Garriga? un rigodon.

GARRIGA.

Plus gai? Oui, not' bourgeois.

(Il joue le même air beaucoup plus vite.)

MARCELLIN.

Encore, tu ne sais donc que cet air-là?

GARRIGA.

Oui, not' bourgeois.

LAURETTE.

Eh, que ne disais-tu? (Elle le contrefait et le renvoie.) Marcellin, chantons plutôt une ronde, tout le monde en sera, Monsieur aussi.

LORÉDAN.

De tout mon cœur.

MARCELLIN.

Une ronde! laquelle?... Ah! je m'en vais vous dire celle de la forêt d'ici, de la forêt noire; elle est toute nouvelle.

LAURETTE.

Oui, elle est bien jolie, elle me fait toujours une peur!...

FABIO.

Une peur!...

LAURETTE.

Vous verrez...

RONDE.

MARCELLIN.

Notre meûnier chargé d'argent,
S'en allait au village ;
V'là tout-à-coup, v'là qu'il entend
Un grand bruit dans l'feuillage.
Ouf! ouf!
Notre meûnier a ben du cœur,
On dit pourtant qu'il eut grand peur,
Amis, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas dans la forêt noire.

TOUS.

Amis, si vous voulez l'en croire,
N'allez pas dans la forêt noire.

MARCELLIN.

L'autre jour la jeune Isabeau
S'y promenait seulette ;
Elle revint sans son anneau
Et sans sa collerette ;
Hum! hum!
Notre Isabeau n'manque pas de cœur;
Mais que faire contre un voleur?
Belles, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas dans la forêt noire.

TOUS.

Belles, si vous voulez l'en croire,
N'allez pas dans la forêt noire.

LAURETTE.

Oh! c'est ce couplet-là... écoutez.

MARCELLIN.

Hier au soir dans un ch'min creux,
Tout seul je m'achemine ;
J'entends comme un cri douloureux
D'queuq'zun qu'on assassine...
Ah! ah! ah!
J'vois paraît' l'omb' d'feu not' pasteur
Qui m'cri' d'un' voix à faire peur :
Ami, si tu fais bien, et si tu veux m'en croire,
Ne r'viens pas dans la forêt noire.

CHŒUR.

Oui, si je faisons bien, et si j'voulons l'en croire,
N'allons pas dans la forêt noire.

FABIO.

Quelle diantre de chanson nous dites-vous là? moi, qui demain dois passer!...

MARCELLIN.

Dame! ce sont les histoires du pays ; il n'y a pas de jour où il n'arrive quelque chose...

FABIO.

C'est agréable.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, STROZZI.

FINALE.

STROZZI.

Cessez donc vot' danse à l'instant...
Faut pas qu'ça puiss' trop vous surprendre,
Mais c'est qu'j'ons quelqu'chos' d'étonnant,
D'ben étonnant à vous apprendre.

TOUS.

Oh! dis-nous donc ça promptement.

STROZZI.

Mettez-vous ben près pour m'entendre.
J'étions dans c'mauvais cabaret :
Vous savez tous où ce que c'est?

TOUS.

Oui, l'on sait bien ce cabaret,
Chacun de nous sait bien c'que c'est.

STROZZI.

J'f'sions semblant de faire un somme ;
V'là tout-à-coup qu'un tout grand homme...

TOUS.

Un tout grand homme!

STROZZI.

Dit bien bas,
Pour que je ne l'entende pas,
A des espèces de soldats.

TOUS.

A des espèces de soldats?...

STROZZI.

C'est dans c'château qu'est la personne,
Que de ce grand crime on soupçonne.

TOUS.

C'est dans c'château qu'est la personne !...

(Tous s'éloignent des deux voyageurs et les regardent.)

TOUS, excepté les voyageurs.

C'est peut-être ces Messieurs-ci ?

FABIO.

(C'est, je crois, le maître d'ici.)

LAURETTE.

Non, c'est à tort qu'on les soupçonne;
De Marcellin ils sont connus,
Et pour la noce ils sont venus.

MARCELLIN.

Non, tous deux me sont inconnus.

STROZZI.

Inconnus !

MARCELLIN.

Et pour la fête ils ne sont pas venus.

TOUS.

Pas venus !

STROZZI, d'une voix forte à Lorédan et à Fabio.

Et je leur trouve l'air confus.

TOUS.

L'air confus !
Entendez-vous que l'on soupçonne
Une personne qu'est ici ?...
Dam ! c'est qu'ça nous étonne.

LORÉDAN.

Cela m'étonne aussi.

LAURETTE, FABIO.

Ah ! je frissonne.

STROZZI.

C'est qu'ils ont dit :
Restons ici la nuit ;
Le jour avec main-forte,
Et sans nous découvrir,
Si l'on n'veut pas ouvrir,
J'enfoncerons la porte.

ENSEMBLE.

STROZZI, MARCELLIN, LAURETTE.

(Ils parlent bas ; la chose est claire,
Ce sont eux qu'on veut arrêter.)

FABIO.

(De voleurs c'est quelque repaire ;
Ils veulent nous épouvanter.)

LORÉDAN.

Ils parlent bas, la chose est claire,
Croiraient-ils nous épouvanter ?

ENSEMBLE.

LES DOMESTIQUES.

(N'ayons pas l'air qu'on les soupçonne.
Retirons-nous sans bruit.)
Messieurs, bonne nuit,
J'vous la souhaitons bonne,
Et le réveil aussi.

LORÉDAN, FABIO.

(C'est à tort que je les soupçonne.
Nous partirons sans bruit.)
Messieurs, bonne nuit,
Je la crois passer bonne,
Et le réveil aussi.

FABIO, à Lorédan.

(Entendez-vous ceci ?)

LORÉDAN.

(Que veut dire ceci ?)

CHŒUR.

Je vous la souhaite bonne.

LORÉDAN.

Grand merci.

CHŒUR.

Et le réveil aussi.

LORÉDAN.

Et le réveil aussi.
Oui, je l'espère ainsi.

CHŒUR.

(Pourtant ça les étonne.)

LORÉDAN, FABIO.

Cela pourtant m'étonne.

TOUS.

Retirons-nous sans bruit;
Veillons toute la nuit;
Attendons que le jour éclaire
Cet étonnant mystère.

CHŒUR.

C'est ce Monsieur...

LORÉDAN.

C'est ce Seigneur...

CHŒUR.

Rentrons tous vite.

FABIO.

Quel maudit gîte !

LE CHŒUR, LORÉDAN, FABIO.

Retirons-nous sans bruit.
Bonne nuit, Messieurs, bonne nuit.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Quelqu'un que l'on soupçonne...
J'vous la souhaite bonne,
Et le réveil aussi.

LORÉDAN, FABIO.

A mon tour je soupçonne...
Mais rien ne nous étonne,
Nous sommes faits ainsi.

(La cloche se fait entendre. On donne un flambeau à Fabio.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORÉDAN, FABIO.

(Tous deux entrent avec circonspection; Fabio tient une bougie et tremble. La ritournelle annonce la situation.)

DUO.

LORÉDAN, précédant Fabio.

Allons, avance le premier.

FABIO.

Non, je dois passer le dernier.

LORÉDAN.

Tu dois bien m'éclairer peut-être ?

FABIO.

Je dois marcher après mon maître.

LORÉDAN.

Eh bien ! je vais te précéder.

(Il lui ôte le flambeau des mains.)

FABIO.

Eh bien ! je vais donc... vous céder.

LORÉDAN.

Allons, du cœur.

(Il lui remet le flambeau.)

FABIO.

Oh ! j'en ai !... (Je frisonne.)

LORÉDAN.

A tout il faut se préparer.

FABIO.

En vain je veux me rassurer.

LORÉDAN.

A mon destin je m'abandonne.
Dieu des plaisirs, Dieu des amours,
Venez, volez à mon secours,
Daignez prendre soin de mes jours ;
A mon destin je m'abandonne.

FABIO.

Et les esprits !...

LOREDAN.

Dieu des plaisirs...

FABIO.

Et les voleurs !

LORÉDAN.

Dieu des amours,
Volez, venez à mon secours,
A mon destin, je m'abandonne.

FABIO.

(Il rit et je frissonne.)

Vous plaisantez de mes frayeurs?
Et les esprits! et les voleurs!

LORÉDAN.

A mon destin je m'abandonne.

FABIO.

Comptez, comptez sur le secours,
Et des plaisirs et des amours.
Un château qui tombe en ruine!
Où peut-être l'on assassine!
Des revenans peut-être aussi!...
Car on trouve de tout ici...
Si quelqu'un d'eux venait ce soir...
Ah! ah!... Je crois le voir.

LORÉDAN.

Eh bien, qu'a dit le revenant?

FABIO.

Monsieur, ne vous moquez pas tant.

LORÉDAN.

Sans doute tu l'as vu paraître?

FABIO.

Au lieu de rire ainsi, mon maître,
Au ciel plutôt ayons recours.

LORÉDAN.

Au ciel, dis-tu?

Dieu des plaisirs, Dieu des amours, etc.

LORÉDAN.

Pourquoi cette valise?

FABIO.

Pour plutôt être prêt à... Monsieur, on ne sait pas ce qui peut arriver... et ces gens qui doivent venir...

LORÉDAN.

C'est un conte fait pour nous épouvanter ; et ne t'ai-je pas dit qu'il sera assez temps lorsque le jour paraîtra, de voir ce que nous aurons à faire.

FABIO.

Mais où allons-nous donc nous mettre en attendant ?

LORÉDAN.

Ici, puisqu'il nous est impossible de dormir dans cette chambre qu'on nous avait destinée.

FABIO.

Oh ! oui... un vent !... des lits !... des portes !...

LORÉDAN.

Va voir s'il n'y a point dans le corridor quelqu'issue.

FABIO.

Il n'y en a pas, Monsieur.

LORÉDAN.

Qu'en sais-tu ? va toujours... Eh ! bien ?

FABIO.

Vous n'y pensez pas, Monsieur. Est-ce que je puis vous laisser ?

LORÉDAN.

Eh ! oui, puisque je te le dis.

FABIO.

N'insistez pas, Monsieur, vous me désobligeriez ; je craindrais qu'il ne vous arrivât quelque chose, et ce serait pour moi un remords éternel.

LORÉDAN.

Restons donc ici.

FABIO.

Oui! ici! nous y sommes fort bien!

LORÉDAN.

Approche-moi un fauteuil.

FABIO, n'osant s'éloigner, et regardant légèrement.

Un... un... fauteuil! je n'en vois pas, Monsieur.

LORÉDAN.

Là-bas, au fond...

FABIO, faisant deux pas.

Là-bas... au fond... (Revenant.) Si Monsieur voulait me le montrer?..

LORÉDAN.

Je vais le prendre moi-même... Je me place ici. (Il approche le fauteuil et s'assied.)

FABIO.

Et moi là (Il place la bougie à terre, et se met presque dans les jambes de son maître.)

LORÉDAN.

Soit, là... et tâche de dormir.

FABIO.

Je ne demanderais pas mieux.

LORÉDAN.

Paix!...

(Ils gardent le silence; Fabio prend du tabac. Il a une tabatière qui crie en l'ouvrant, et il fait en sorte qu'elle empêche Lorédan de s'endormir, ou bien il éternue. Ensuite la pipe et un briquet. Lorédan essaye de dormir, et Fabio de l'éveiller.)

LORÉDAN, s'éveillant en sursaut.

Eh bien!

FABIO.

C'est que j'ai peut-être fait du bruit.

LORÉDAN.

Sans doute... Paix donc.

FABIO.

Comme cela est triste, de ne rien dire!

LORÉDNAN.

Tu veux dormir et parler?

FABIO.

Si cela est égal à Monsieur, je ne parlerai pas... mais je chanterai un petit air... cela égaie les grandes salles.

LORÉDAN.

Cela égaie!... tu déraisonnes... Fais ce que tu voudras.

FABIO, commençant par faire la ritournelle pour s'enhardir; il la chante d'une voix tramblante et regardant de tous côtés.

La, la, la. (Se rassurant.) La, la, la, la, la, la...

AIR.

Je suis gaillard, je suis joyeux,
Et rien ne m'intimide :
Pourtant je suis plus courageux
Quand Bacchus est mon guide.
Est mon guide...
Notre meûnier chargé d'argent...
N'allez pas dans la forêt noire...

(Il chante le menuet de Garriga, et se réveille lui-même en sursaut par sa propre voix.

Hem! ce n'est rien, Monsieur...

LORÉDAN.

Quel bruit tu fais!

FABIO.

Non, Monsieur, c'est que je rêvais, mais te-

nez... un instant encore, et je... Le voilà déjà rendormi... C'est terrible ça... La, la, là... (Il se met sur la valise pour dormir.— Bruit de cor. — Il met l'oreille par terre : il entend encore, et se lève effrayé.) Monsieur, Monsieur, j'en suis sûr ; j'ai entendu...

LORÉDAN, se levant.

On n'a jamais vu un poltron plus insupportable.

FABIO.

J'ai entendu, vous dis-je.

LORÊDAN.

Et quoi ?

FABIO.

Là... dessous... de bien loin... bien loin... c'en est un, Monsieur, oui, c'est un esprit... un revenant... le majordome... la jeune femme... O ciel ! c'est bien pis... voyez-vous une lanterne sourde ?.. un homme armé ?... c'est notre dernier moment.

LORÉDAN.

Mon épée !.. va la chercher.

FABIO.

Je ne la trouverai jamais.

LORÉDAN.

Oh bien ! reste pour observer tout.

FABIO.

Je verrai mal.

LORÉDAN.

Viens donc avec moi.

FABIO.

Soit, et cachons-nous.

LORÉDAN.

Nous cacher !

FABIO.

Heureux si nous avons le temps!

SCÈNE II.

ALBERTI, avec une lanterne sourde, deux pistolets à la ceinture.

J'ai entendu du bruit; ne serait-on pas encore couché? c'est sans doute cette noce... Fermons tout. Personne ne peut entrer ni entendre... l'épaisseur de ces portes me garantit de toute surprise. (Il met les pistolets sur la table.) Malheur au téméraire qui voudrait pénétrer un secret qui doit mourir avec moi!.. Voici l'heure où je dois porter à Camille de quoi prolonger sa triste existence; ouvrons doucement. (Il pousse un secret; un grand tableau glisse sur une coulisse et laisse voir une porte; il ouvre cette porte, et derrière on aperçoit une grille de fer qui laisse voir un escalier. Il pousse un petit guichet et tire par cette ouverture une corbeille couverte, qui était posée sur une des marches; il s'écrie vivement.) Dieux! elle n'y a pas touché!... L'infortunée, depuis vingt-quatre heures n'a pas voulu prendre de nourriture! Son dessein serait-il de terminer des jours abhorrés? Ciel! cette idée glace tout mon sang; je veux qu'elle vive, je le veux; et si je croyais même que ma vue... qu'une lueur d'espoir... pût contribuer... Homme faible! as-tu donc oublié?.. Elle veut mourir... j'oublie tout... Je ne suis né ni insensible, ni cruel... je la verrai... elle se justifiera peut-être... le son de ma voix, mes regards, mes prières... Je la verrai. Cette idée ne me laisse plus un instant de repos... Je lui parlerai de son fils...

je l'offrirai à ses regards... elle ne pourra résister à cette épreuve : elle nommera le coupable. Cette déférence à mes volontés me laissera croire qu'elle est innocente... Oui, oui, je le croirai, et ma vengeance ne retombera que sur le vil séducteur qui a abusé de sa confiance et de sa faiblesse. (Il ouvre la grille et descend deux marches; il prend la lanterne sourde et regarde en bas.) Elle dort... c'est le sommeil de l'innocence. Elle prononce mon nom, celui de son fils... Ah! Camille... Barbare, que fais-tu? tu la réveilles... tu lui ôtes le seul bien qui reste aux infortunés.

CAMILLE, de loin, sans être vue.

Qui m'appelle?

ALBERTI.

C'est.... (je n'ose me nommer.) Camille, montez.

CAMILLE.

Mon époux! Dieux!

ALBERTI.

Montez, vous dis-je, et ne craignez rien. (Camille monte.) Je la vois, je la vois!.. Les forces me manquent, et, malgré moi, mes genoux affaiblis fléchissent devant elle. (Il met un genou en terre, Camille avance lentement. Elle est vêtue d'une grande robe de bure grise, qui n'est serrée autour de son corps que par une ceinture commune; ses cheveux sont épars; elle est pâle et a l'air calme, quoique fort triste. Alberti continue en s'efforçant de prendre l'air sévère.) Camille?

SCÈNE III.

ALBERTI, CAMILLE.

CAMILLE.

Alberti, c'est vous! depuis si long-temps... je croyais que jamais... c'est vous! Qui vous ramène? est-ce ma grâce ou mon arrêt que vous venez m'apporter?

ALBERTI.

Ta grâce!.. tu l'as refusée; il n'a tenu qu'à toi... mais cet époux outragé regrette encore de n'avoir pu te l'accorder.

CAMILLE.

Outragé! ah! jamais!.. Que le ciel.

ALBERTI.

Ne l'offense pas, désarme-le plutôt.

CAMILLE.

Il connaît mon innocence.

ALBERTI.

Il voit mon désespoir... qui peut autoriser ce refus obstiné?

CAMILLE.

La reconnaissance pour celui qui m'a sauvé la vie; la conscience qui ne trompe jamais, et qui me dit qu'un serment est un lien sacré qu'aucun mortel n'a le droit de rompre.

ALBERTI.

En est-il de plus saint que celui que tu as prononcé aux pieds des autels?

CAMILLE.

Je t'ai juré d'être fidèle, mais aussi de mériter toute ma vie ton estime... et la mienne. Je la perdrais aujourd'hui, si par crainte, ou même par amour pour toi, je trahissais celui à qui j'ai promis le secret et le pardon.

ALBERTI.

Souviens-toi de l'état obscur...

CAMILLE.

Je l'honore par ma résistance.

ALBERTI.

Dont mes bontés t'ont tirée.

CAMILLE.

Je les justifie par la noblesse de mes sentimens.

ALBERTI.

Tu détruis tous les liens qui m'unissaient à toi.

CAMILLE.

Et je résiste... juge par là combien j'ai de mérite à tenir parole, juge si j'étais digne de toi.

DUO.

ALBERTI.

Non, non, jamais de ma tendresse
Ton cœur ingrat n'a connu tout le prix.

CAMILLE.

Cruel, juge de ma tendresse;
Sans te haïr j'ai souffert tes mépris,

ALBERTI.

Je t'adorais.

CAMILLE.

Moi, je t'adore.

ALBERTI.

Je puis, je puis t'aimer encore.

CAMILLE.

Je n'ai jamais cessé : malgré tous mes tourmens,

ALBERTI.

Et moi, dans ma fureur, dans mes emportemens,

ENSEMBLE.

CAMILLE.

Je m'écriais, je l'aime!
Et malgré sa rigueur, je sens
Que je dirais encor de même,
Comme le jour de nos premiers sermens.
Cruel, juge de ma tendresse,
Sans te haïr, je souffre tes mépris.
Affreuse jalousie,
Tu détruis son bonheur;
Apaise sa furie,
Que le repos règne encor dans son cœur.

ALBERTI.

Je m'écriais, je l'aime!
Et si tu voulais, je le sens,
Je le dirais encor de même,
Comme le jour de nos premiers sermens.
Non, non, jamais de ma tendresse,
Ton cœur ingrat n'a connu tout le prix.
Affreuse jalousie,
Tu détruis mon bonheur.
Il n'est point de furie
Pareille à celle, hélas! qui déchire mon cœur.

CAMILLE.

Depuis un an descendue vivante dans le tombeau... séparée de tout l'univers, je n'ai pas même entendu prononcer le nom d'un objet bien cher à mon cœur... Alberti, daigne me parler de lui; par pitié parle-moi de mon fils.

ALBERTI.

Il te regrette, il te pleure; la nouvelle de ta

mort, répandue par mon ordre, au moment où renfermée en ce lieu...

CAMILLE.

Je ne le verrai donc plus?... déjà depuis tant d'années exilée loin de lui... et tu viens encore d'élever une barrière éternelle entre nous deux!

ALBERTI.

Écoute, Camille; ce jour est le dernier... le dernier. Oui, je viens t'offrir ma tendresse ou ma haine; le bonheur ou la captivité : tu peux encore choisir; il n'y a plus qu'un jour, qu'une heure... c'est ton arrêt... le mien... je n'y survivrai pas; mais une fois prononcé, rien ne pourra plus le changer.

CAMILLE.

Eh! comment pourrais-tu?

ALBERTI.

Écoute, te dis-je; si tu satisfais à ma juste demande, je cours aux pieds du Roi, j'avoue mes torts, ma jalousie; je rejette tout sur moi, et je déclare à ta famille, à l'univers, que tu es innocente... Mais du moins que je puisse punir le traitre qui, par son audace... ou ton imprudence... (je veux l'ignorer à jamais...) a pu causer tes maux et les miens... nomme-le... qu'il périsse!... et qu'il emporte dans le tombeau le secret de ta fuite et de sa témérité.

CAMILLE.

Alberti, si tu te fies à ma promesse, si je suis digne de toi... que t'importe le nom de cet audacieux

jeune homme? Aveuglé par sa passion, trompé dans ses espérances, mérite-t-il ton courroux?

ALBERTI.

Tu l'excuses?

CAMILLE.

Non, mais je lui pardonne; Camille sait mieux souffrir que se venger.

ALBERTI.

Tu lui sacrifies ton époux, ton fils!

CAMILLE.

Mon fils!... ne me parle plus de mon fils.

ALBERTI.

Il t'aime.

CAMILLE.

A peine s'il a pu me connaître! Il croit que je ne suis plus, et sans doute ma mémoire flétrie...

ALBERTI.

Je ne lui ai appris qu'à la respecter... Il t'aime... il gémit à chaque instant de n'avoir plus de mère... Ah! quelle joie pour lui... pour toi... Camille, si tous les deux réunis... Camille, cède à ma prière, et Adolphe, à l'instant même, vole dans tes bras!

CAMILLE.

Lui!... Alberti, songe que cet espoir trompé m'arracherait la vie.

ALBERTI.

Je ne te trompe point. Vois à présent ce qui te reste à faire, si tu veux que je te l'amène.

CAMILLE.

Me l'amener!... ici!... peux tu le demander à une mère?

ALBERTI.

Mais, prends garde, Camille, avant de lui apprendre que tu lui as donné le jour, j'exige que tu te décides à nommer le coupable : je l'exige ; y consens-tu?

CAMILLE.

Fais-moi voir mon fils.

ALBERTI.

Le demander, c'est me promettre ; réfléchis.

CAMILLE.

Je sens. . . Fais-moi voir mon fils.

ALBERTI.

Je vais le chercher. . . ma joie. . . l'espérance. . . Camille, ce jour va nous rendre tous au bonheur.

SCÈNE IV.

CAMILLE.

Je vais revoir mon fils; mais à quel prix! Si Alberti savait ce qu'il exige de moi; s'il savait que celui dont il menace les jours, est ce neveu chéri, ce Lorédan qu'il a toujours traité avec tant de bonté! ah, je connais mon époux, rien n'arrêterait sa vengeance, et je dois tout souffrir plutôt que de nommer. . . Mais ne pensons qu'au plaisir de revoir encore une fois mon aimable Adolphe.

AIR.

Heureux moment, bonheur suprême!
Je vais revoir le fils que j'aime,

Je vais entendre ses accens.
Heureux moment, bonheur suprême!
Ce jour paiera tous mes tourmens!
Peut-être il me dira qu'il m'aime,
Qu'il me pleure à tous les instans...
Peut-être ses bras caressans!...
Heureux moment, bonheur suprême!
L'espoir.... la joie enivre tous mes sens.
Je vais revoir le fils que j'aime;
Non, je n'ai plus qu'un seul désir,
Le voir... l'embrasser... et mourir.

SCÈNE V.

ALBERTI, ADOLPHE, CAMILLE.

(Alberti entre tenant son fils qui a les yeux bandés; il fait signe à Camille de s'asseoir et de ne rien dire; elle obéit, et témoigne par ses gestes le plaisir qu'elle a de voir son fils.

ADOLPHE.

Où me conduis-tu donc, papa?

ALBERTI.

As-tu peur?

ADOLPHE.

Papa... je suis avec toi.

ALBERTI.

Il est bien d'être brave, mais je te demande plus encore.

ADOLPHE.

Quoi donc?

ALBERTI.

D'être discret.

ADOLPHE.

Je ferai tout pour te plaire.

ALBERTI.

Je pense assez bien de mon fils, malgré son âge, pour lui révéler un secret important d'où dépend mon bonheur.

ADOLPHE.

Oh! papa... et vous avez pu craindre mon indiscrétion?

ALBERTI.

Tu es si jeune!

ADOLPHE.

Je vous aime tant!

ALBERTI.

Jure donc que tu ne parleras à personne...

ADOLPHE.

Je le jure.

ALBERTI.

A Dieu qui t'entend.

ADOLPHE.

A mon père qui me l'ordonne.

ALBERTI, à Camille.

(Et vous, souvenez-vous de nos conditions.)

(Alberti détache le bandeau de dessus les yeux de son fils.)

ADOLPHE, interdit, regardant où il est, et apercevant une femme assise.

Une femme ici! par quel enchantement? sa pâleur... sa tristesse... ses habillemens grossiers...

ALBERTI.

Privée de sa liberté... une punition sévère et légitime...

ADOLPHE.

Qu'elle est belle! comme ses traits sont doux!

comme ses yeux sont expressifs!... Ah, papa! l'on vous a trompé ; cette femme-là ne peut pas être coupable.

CAMILLE.

Ah!

ALBERTI.

On l'accuse.

ADOLPHE.

Ce sont des méchans, des imposteurs.

CAMILLE.

(Aimable enfant! il prend ma défense...) Je vous remercie... (Que j'ai de plaisir à le voir, à l'entendre, et qu'il m'en coûte!....)

ADOLPHE.

Continuez donc... (Elle soupire... elle soupire encore. Ah mon papa! permettez-moi d'aller l'embrasser.)

ALBERTI.

L'embrasser!

ADOLPHE.

Ah! seulement lui baiser la main? le voulez-vous bien, Madame?

CAMILLE.

Oh! oui; mon... mon cher enfant... (Je ne puis pas lui donner d'autre nom.)

ADOLPHE.

Eh! celui-là... est si doux! Comme elle a dit... mon cher enfant! Papa, comme elle m'a embrassé! Cela m'a fait venir les larmes aux yeux. Madame, si vous avez eu tort, repentez-vous bien vite.

CAMILLE.

Aimable Adolphe...

ADOLPHE.

Elle sait mon nom!

CAMILLE.

Je vous rends grâces; mais croyez que mon cœur est pur comme le vôtre.

ADOLPHE.

Vous voyez bien, papa, que c'est une injustice. Eh! qui vous a accusée?

CAMILLE.

Les apparences, si souvent trompeuses.

ADOLPHE.

Qui vous a empêché de vous justifier?

CAMILLE.

La clémence, si douce au cœur qui se voit offensé.

ADOLPHE.

Et quel mal enfin a-t-on osé vous faire?

CAMILLE.

Un bien grand... je ne vois plus mon mari, ni mon fils.

ADOLPHE.

On les punit aussi! c'est injuste. Ce pauvre enfant, que je le plains!... Ah! si le ciel ne m'avait point ravi ma mère, et qu'on m'en séparât... Vous pleurez... moi aussi!... Pleure donc, toi, mon père, ou je croirai que tu n'as pas de pitié.

ALBERTI.

Adolphe!

ADOLPHE.

Pardonne... mais tu as ton fils, toi; tu ne sens pas la douleur d'une mère... je ne sais pourquoi, moi, je l'ai sentie tout de suite, et il m'a semblé qu'on m'apprenait encore la mort de maman.

CAMILLE.

(Quelle épreuve.)

ADOLPHE.

Madame, ne peut-on pas obtenir votre pardon? à qui faut-il s'adresser?

ALBERTI.

D'elle seule il dépend.

ADOLPHE.

De vous seule! Ah! demandez-le donc.

CAMILLE.

Sans être coupable?

ADOLPHE.

Qu'importe? on vous rendra votre fils.

ALBERTI.

Aujourd'hui même; elle n'a qu'à nommer...

ADOLPHE.

Aujourd'hui!... nommez, nommez donc, Madame, je vous en prie à genoux.

ALBERTI.

Je me joins à lui.

ADOLPHE.

A genoux tous deux, vous le voyez, et nous ne nous relèverons pas... n'est-il pas vrai, papa?

ALBERTI.

Non, non, qu'elle nomme, et tout est pardonné.

ADOLPHE.

Tout, tout! vous l'entendez; que je serais heureux si j'avais contribué... si en ma faveur... ah! ce serait le plus beau moment de ma vie... Madame? vous ne dites rien!

CAMILLE.

Que je souffre, grands dieux!

ADOLPHE.

Quoi! je n'obtiendrai pas?... ma... ma... bonne amie! je vous aimerai tant; je...

CAMILLE.

Mon fils, tu l'emportes; il saura tout.

ADOLPHE.

Elle m'appelle son fils!

ALBERTI.

Elle t'a nommé... c'est la preuve qu'elle va tout révéler. Embrasse ta mère.

CAMILLE.

Oui, oui, tu es mon fils, mon cher fils.

ADOLPHE.

Maman... toi!..

CAMILLE.

Pouvais-je résister? viens, viens contre mon sein... encore... toujours.

ALBERTI.

Camille!

CAMILLE.

Je t'entends... Ah! si j'étais sûre que l'ab-

sence, que ton estime pour moi pût le dérober à ton courrouz...

ALBERTI.

Je ne promets rien : nomme, ou ton fils est perdu pour toi.

CAMILLE.

Le perdre! non, non, Dieu! que faire... je vais... je ne sais plus où je suis.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARCELLIN.

MARCELLIN, derrière une des portes.

Monsieur, des gens armés à la porte du château.

ALBERTI.

Retire-toi, ou crains pour ta vie.

CAMILLE.

(Que dit-il?)

ALBERTI.

Je vous défends délever la voix.

MARCELLIN.

Mais enfin, Monsieur, ils veulent entrer. (Alberti empêche sa femme et son fils de parler.) De plus, il y a un étranger nommé Lorédàn.

ALBERTI.

Mon neveu... le ciel me l'envoie...

CAMILLE.

(Lorédan de retour! qu'aurais-je fait! Dieu! vous avez récompensé mon courage.)

ALBERTI.

Dis-lui qu'il vienne... Camille, ce jour va combler tous mes vœux; ne tarde plus à révéler ce fatal secret, et que Lorédan soit le premier instruit. Nomme...

CAMILLE.

Non, je ne le puis, je ne le nommerai pas.

ALBERTI.

Après votre parole?

ADOLPHE.

Maman, tu m'as promis.

MARCELLIN.

Eh! Monsieur, il y a un ordre du Roi; on parle d'un crime.

ALBERTI.

Ciel! qu'on arme tous mes gens! je vais... Camille, rentrez, et toi, Adolphe, suis-moi.

ADOLPHE.

Je ne la quitterai pas.

ALBERTI.

Mon fils!

CAMILLE.

Adolphe, obéissez.

ADOLPHE.

Je ne te verrai plus.

ALBERTI.

Mon fils... fils ingrat, femme perfide!

LORÉDAN, secouant la porte opposée à celle d'où Marcellin a parlé.

Mon oncle, ouvrez, ouvrez donc.

ALBERTI.

Viens...

ADOLPHE.

Non, non, je ne puis t'obéir... Oh! ma mère, je veux mourir avec toi.

(Lorédan veut enfoncer la porte.)

ALBERTI.

Eh bien! rentre, rentre donc avec elle, mais crains, tremblez tous deux que cette porte ne se rouvre jamais.

SCÈNE VII.

LORÉDAN, ALBERTI.

LORÉDAN.

Eh! mon oncle, c'est vous! dans quel lieu, et dans quel moment puis-je vous embrasser!

ALBERTI.

Que veulent-ils? mais qu'as-tu?

LORÉDAN.

Vous-même êtes troublé... l'on vous accuse d'un crime... si vous êtes coupable, fuyez; si vous êtes innocent, venez vous justifier.

ALBERTI.

Me justifier!

LORÉDAN.

J'ai entendu parler ces gens d'un mariage secret, d'une femme nommée Camille.

ALBERTI.

Camille!

LORÉDAN.

(Si c'était.)

ALBERTI.

Continue.

LORÉDAN.

Sa mort imprévue, cachée à ses parens, semble vous avoir été imputée. On parle d'un enfant disparu depuis quelques jours. Une famille entière vous accuse; le Roi vous ordonne de paraître. Venez donc à Naples, trois jours suffisent...

ALBERTI.

Trois jours! pas un seul... Les malheureux... la faim... la mort...

LORÉDAN.

Votre tête s'égare, mon oncle...

ALBERTI.

Écoute, écoute, Lorédan. S'il faut que je parte... il le faudra... les gardes... L'ordre du Roi... mais tu peux me rendre le service le plus signalé.

LORÉDAN.

Ordonnez, mais hâtez-vous.

ALBERTI.

Oh! oui, car s'ils venaient! sache donc qu'ici... dans un souterrain... une victime de ma juste vengeance...

LORÉDAN.

Une victime! c'est elle...

ALBERTI.

Ne cherche point à la connaître; prends-en l'engagement sacré. Que des secours portés, portés par toi seul, et promptement... Depuis vingt-

quatre heures, l'infortunée... Un être plus faible encore, et qui m'est bien cher... Ne leur parle pas... Tu ouvriras la grille, et sur les marches... Tiens, voilà la clef; prends, Lorédan, prends, et redouble ici d'attention... C'est sous cette salle... Dieux! les voici...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN EXEMPT.

(L'Exempt et tous ses gardes forcent la porte qui était restée fermée, et repoussent les domestiques qui s'opposent à leur passage.)

FINALE.

GARDES.

Cessez de faire résistance;
C'est lui, c'est lui, c'est Alberti;
Qu'il soit à l'instant saisi.

LORÉDAN.

Respectez son rang, sa naissance;
Que je lui parle un seul instant.

L'EXEMPT.

C'est déjà trop de résistance.
Que craint-il s'il est innocent?
Marchez.

ALBERTI.

De grâce, un seul instant.
(Comment lui dire, ah! quel tourment!)

LORÉDAN.

C'est une horrible calomnie.

L'EXEMPT.

A sa femme il ôta la vie,
Camille est morte, et peut-être son fils.

LORÉDAN.

(Camille! ô ciel! que dit-il? je frémis.)

CHŒUR.

Il faut partir, le Roi l'ordonne,
Il faut partir sans différer.

LORÉDAN.

Sans s'expliquer, il m'abandonne;
O ciel! ô ciel! viens m'éclairer.

ALBERTI.

Il faut que je les abandonne;
Je sens mon cœur se déchirer.
Lorédan!

LORÉDAN.

Alberti!

ALBERTI.

(Je te les abandonne.)

CHŒUR.

Il faut partir, le Roi l'ordonne,
Il faut partir sans différer.

LORÉDAN.

Sans s'expliquer il m'abandonne,
Ciel! ô ciel! daigne m'éclairer.

ALBERTI.

On nous sépare, on m'environne,
Ciel! ô ciel! daigne l'éclairer.

SCÈNE IX.

LORÉDAN, LES DOMESTIQUES.

LORÉDAN.

Est-ce un songe? Dieux! quel mystère!
Et cette clef, qu'en dois-je faire?
Camille! où la trouver? comment la secourir?
Si je tarde, il l'a dit... Camille va mourir.

CHŒUR.

Avec ses gard's le v'là parti.
Il est coupabl', la chose est claire.

On nous laiss' libres, dieu merci;
Profitons-en, fuyons d'ici.

LORÉDAN.

Mes amis, mes amis, de grâce,
Daignez un instant m'écouter.

MARCELLIN.

On r'viendrait p't-êtr' nous arrêter:
Ici plus d'un danger menace.

LORÉDAN.

Cette clef... personne de vous,
Personne ne peut la connaître?
O mes amis, apprenez tous
Qu'une femme expire peut-être...

LAURETTE.

Il n'est point de femme en ces lieux.

LOREDAN,

Une femme mourante
Dans un cachot affreux.

ENSEMBLE.

FABIO, qui entre.

Tout semblait s'apaiser;
Mais le tapage augmente:
Je ne sais qu'en penser.

LES AUTRES.

Une femme expirante!
Il faut la trouver;
Il faut la sauver.

MARCELLIN.

Et cet enfant, qu'en a-t-il fait?

LORÉDAN.

Dans un cachot tous deux sans doute,
C'est lui seul qui les nourrissait...
C'est dans ces lieux,
Sous cette voûte;
Comment y pénétrer? grands dieux!

TOUS.

Victime infortunée,
Sous la terre enfermée,
Répondez à nos cris,
Nous sommes vos amis.

LORÉDAN.

Rien!... ce silence...
Ce silence est affreux.
Hélas! si déjà tous les deux...
Ah! j'en frémis d'avance.
Amis, qu'on recommence,
Nous serons plus heureux.

TOUS.

Victime infortunée,
Sous la terre enfermée,
Répondez à nos cris,
Nous sommes vos amis.
Répondez... Quel silence!
Plus d'espérance.

TOUS, très vite.

Partons avec courage;
Cherchons sans perdre un seul instant.
Nous trouverons un passage.
Le ciel qui nous entend,
Secondera notre courage.
Partons avec courage,
Cherchons sans perdre un seul instant.

CHŒUR.

Redoublons de courage;
Marchons,
Cherchons;
Redoublons de courage;
Marchons.

ACTE III.

Le théâtre représente un souterrain; une lampe est suspendue au milieu; on voit à gauche un escalier qui est censé fermé par une grille de fer, c'est-à-dire, qu'on voit l'intérieur de ce dont on n'a vu que l'extérieur; un grand œil-de-bœuf grillé et à jour dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

CAMILLE, ADOLPHE.

CAMILLE.

Voici l'heure passée... la nuit entière!... et l'on n'est pas venu ouvrir le cachot pour y apporter les faibles secours qui jusqu'ici ont prolongé ma déplorable vie. J'ai cru entendre du bruit!... des cris éloignés!... effrayans!... le saisissement... mes forces épuisées, m'ont empêchée de répondre... Si ces gardes, si mon époux, sachant que Lorédan... Si quelque nouveau malheur que je n'ose prévoir... Dieux!.. à jamais ensevelis dans cet horrible tombeau, expirans de douleur... d'inquiétude... de faim... Si j'étais seule au moins!... Mais cet enfant! éloignons ces funestes présages. Le ciel veille sur l'innocence! il a daigné me rendre mon fils, ce n'est pas pour le faire expirer à mes yeux.

RÉCITATIF.

O ciel! dans ma douleur amère,
Je dois respecter tes décrets;
Si nos pleurs ne coulaient jamais,

Il serait trop doux d'être mère.
Mais il le faut... Contenons-nous.

COUPLETS.

Ce cher enfant, sur mes genoux,
Sur mes genoux que doucement j'agite.
Il repose ; son sein palpite,
Son sommeil paraît calme et doux.
Dors, cher enfant... Que je t'embrasse !
Ah ! tout dit à mes sens ravis,
Qu'il n'est pas de maux que n'efface
Un baiser qu'on donne à son fils.

En te serrant contre mon cœur,
Je ne crois plus pouvoir rien craindre.
Non, ta mère n'est pas à plaindre,
Ce moment a trop de douceur.
Dors, cher enfant, etc.

Cette lampe, qui va bientôt s'éteindre, m'annonce que déjà bien des heures se sont passées, depuis que renfermés ici tous deux... Une secrète terreur... Mais mon fils se réveille, ne faisons rien paraître.

ADOLPHE.

Eh ! maman, je me suis donc endormi en causant avec toi ?

CAMILLE.

Oui, et moi j'ai causé avec toi sans te réveiller.

ADOLPHE.

J'ai dormi long-temps, et cela m'a fait du bien.

CAMILLE.

Je t'ai regardé, et cela m'a fait du bien.

ADOLPHE.

Le jour ne paraît donc jamais ici ?

CAMILLE.

Jamais...

ADOLPHE.

Oh! je ne désire le revoir qu'avec toi. Tu disais qu'on venait de temps en temps t'apporter...

CAMILLE.

Rien n'a paru.

ADOLPHE.

Ah! ah! ce n'est pas que j'aie besoin... Maman, ne va pas t'affliger... il n'est pas possible que papa nous laisse ici toujours.

CAMILLE.

Il ne t'y laissera pas.

ADOLPHE.

Et toi!... oh! il faudra bien... Mais, dis-moi, chère maman; pourquoi n'as-tu pas consenti à ce qu'il exigeait?

CAMILLE.

Mon aveu aurait perdu un homme plus imprudent que criminel; cependant mon amour pour Alberti... pour toi... allait peut-être l'emporter... peut-être aurais-je eu la faiblesse de le nommer, lorsqu'un mot prononcé m'a épargné l'horreur d'un repentir. Quelles qu'en soient les suites, je m'en féliciterai, mon fils, si vous apprenez par mon exemple, qu'on doit se sacrifier pour tenir la parole qu'on a donnée.

ADOLPHE.

O maman! pourquoi lui as-tu donc fait ce serment?

CAMILLE.

Il m'avait sauvé la vie.

ADOLPHE.

Il t'avait sauvé la vie!... que je l'aime! Mourons plutôt que de le découvrir.

CAMILLE.

Tu ne me blâmes donc plus?

ADOLPHE.

Je t'admire: que tu as de vertus!...

CAMILLE.

Puisse-tu t'en souvenir quelquefois!

ADOLPHE.

Toujours, et surtout t'imiter.

DUO.

CAMILLE.

Non, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.

ADOLPHE.

Un plus aimable? si vraiment;
Jamais, jamais un plus sensible.

A DEUX.

Au milieu des chagrins, des larmes,
Il est donc encor des momens,
Où le ciel suspend nos tourmens,
Et nous fait goûter mille charmes!

ADOLPHE.

C'est à toi... que je les doi.

CAMILLE.

Oh! c'est à toi.
Non, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant, etc.
Nous sommes oubliés de la nature entière!

ADOLPHE.

Oubliés ! en ce séjour, hélas !
Mais écoute, maman : si mon père
Ne vient ici, dans sa colère,
Que pour m'arracher de tes bras,
Il vaut mieux qu'il n'y vienne pas.

CAMILLE.

Je le sens, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.

ADOLPHE.

D'Adolphe le cœur est sensible,
Mais le tien est trop indulgent.

ENSEMBLE.

CAMILLE.

(Cachons mes craintes ;
Je perds tout mon espoir,
Ne lui laissons pas voir
Ce qui cause mes plaintes :
Cachons-lui ma frayeur,
Et ma douleur amère.)
Oui, mon fils, je l'espère,
Ce jour va nous rendre au bonheur.

ADOLPHE.

(Renfermons mes plaintes ;
Affectons de l'espoir,
Et ne laissons pas voir
Ma douleur et mes craintes :
Cachons bien ma frayeur
A cette tendre mère.)
Oui, maman, je l'espère,
Ce jour va nous rendre au bonheur.

ADOLPHE.

(Je ne sais ce que j'ai... une faiblesse !.. un froid !..
Oh ! si elle s'apercevait...)

CAMILLE.

Tu pâlis, mon fils !

ADOLHHE.

Non, maman... je suis bien... très bien, je t'assure.

CAMILLE.

Tu me trompes... tes mains glacées... Cher enfant!.. le défaut d'air... le besoin...

ADOLPHE.

Tu souffres les mêmes maux que moi; pourquoi ne sais-je pas de même les supporter?

CAMILLE.

Je suis accoutumée à l'humidité de ce caveau; mais toi... mais ton âge! Mon dieu! prends pitié d'une malheureuse mère; donne-moi des forces, que je réchauffe ce pauvre enfant.

ADOLPHE.

Maman, ne te désole pas, j'ai encore de la forcc... j'ai encore...

CAMILLE.

Il s'évanouit! que faire? mon fils! Adolphe! Il me serre la main... Dieux! il l'abandonne... Il se meurt... O désespoir! je suis mère; ah! je le sens bien, je suis mère!.. Mais quelle lueur!.. jamais une clarté semblable n'a pénétré... Viendrait-on?.. Mon fils! ranime-toi; regarde... Tout disparaît... tout... Cette lampe qui s'éteint! les ténèbres ajoutent à l'horreur... Alberti! Lorédan!.. Au secours... Il n'est plus d'espérance... plus d'es... pé... rance... embrassons-nous, mon fils, serre-moi dans tes bras, et mourons ensemble. N'entends-je pas des coups?.. la voûte qui retentit... Oh! oui, oui...

ENSEMBLE.

Ciel, protecteur des malheureux,
Ah! sois touché de ma prière;
Sur cet enfant jette les yeux,
Exauce les vœux d'une mère.

CHŒUR.

Camille!

CAMILLE.

Est-ce une erreur? mon fils, écoutons bien.

CHŒUR.

Camille!

CAMILLE.

L'entends-tu cette voix qui m'appelle?
Si c'était?... le bruit cesse... et je n'entends plus rien.

CHŒUR.

Camille!

CAMILLE.

Me voici, me voici.

CHŒUR.

C'est bien elle.
Camille, nous venons vous sauver tous les deux.

CAMILLE.

Sauvez, sauvez mon fils, c'est tout ce que je veux.

ADOLPHE.

Pauvre mère, quel sort affreux!
Ciel, protecteur des malheureux,
Ah! sois touché de ma prière,
Exauce en ce moment les vœux,
Les vœux que je fais pour ma mère.

(Alors des pierres tombent, le soupirail s'écroule.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ciel, protecteur des malheureux,
Tu viens d'exaucer ma prière:
Ce moment comble tous nos vœux,
Nous sauvons le fils et la mère.

LORÉDAN.

Camille!.. vous, l'épouse d'Alberti!.. Ah! je vois à présent...

CAMILLE.

Lorédan!.. mon libérateur!.. la cause de tous mes maux!

LORÉDAN.

Je viens les faire cesser.

CAMILLE.

Ah! jamais... Et mon époux!..

LORÉDAN.

Un ordre du Roi le conduit à Naples : on l'accuse de votre mort.

CAMILLE.

Courons.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE.

LAURETTE.

Il revient, ils reviennent tous.

CAMILLE.

Alberti?

LORÉDAN.

Comment?

LAURETTE.

Quand il a vu qu'il fallait vous abandonner dans le souterrain; quand il a réfléchi que Monsieur, à qui il n'avait pu dire que quelques mots, n'en trouverait peut-être pas l'entrée; que son fils; que sa femme... la pitié l'a emporté. Qu'elle vive, s'est-il écrié, qu'ils vivent tous deux! je

veux les délivrer, les voir heureux et mourir... Alors il a tout avoué, et v'là qu'on le ramène à l'instant.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, L'EXEMPT, LES GARDES, LES DOMESTIQUES, FABIO.

ALBERTI.

Ma femme! mon fils! les voici, je ne veux plus les quitter.

L'EXEMPT.

Votre mari vous accuse ; il y a plus, il vous a punie : si vous êtes innocente, rien ne peut le justifier, et je deviens moi-même son accusateur.

CAMILLE.

Si je suis innocente!.. Alberti...

L'EXEMPT.

Mérite toute la rigueur des lois.

CAMILLE.

Oh! je suis coupable.

ALBERTI.

Non, celle qui dans l'instant a pu consentir à laisser soupçonner son honneur pour me sauver, celle qui a pu s'immoler pour être fidèle à son serment, mérite d'être crue quand elle assure n'être pas coupable.

LORÉDAN.

Apprenez...

ALBERTI.

Mais toi, me pardonneras-tu?.. Ah! tu dois me haïr.

CAMILLE.

Jamais. N'es-tu pas son père ?

ALBERTI.

Chère Camille !

LORÉDAN.

C'est sur moi seul que doit tomber toute la sévérité de la justice ; c'est moi qui ai causé tous leurs malheurs.

ALBERTI.

Quoi ! c'est toi ?..

LORÉDAN.

J'ignorais vos liens.

ADOLPHE.

Papa, il lui a sauvé la vie.

ALBERTI.

Ce service efface tous tes torts. Mes amis, aidez-moi à réparer les miens.

LORÉDAN.

Partons pour Naples, courons justifier Alberti.

CAMILLE.

Oui, mais avant de quitter ce lieu où j'ai versé tant de larmes, permets, ô mon dieu ! que je te remercie de m'avoir rendu à la fois, l'honneur, mon époux et mon fils...

CHOEUR.

Ciel, protecteur des malheureux, etc.

ADÈLE ET DORSAN,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 27 AVRIL 1795.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

DORSAN PÈRE.

DORSAN FILS.

HORTENSE.

ADÈLE.

CHARLES, } jardiniers.
HENRI, }

UNE VIEILLE PAYSANNE.

PARENS ET AMIS.

HABITANS ET HABITANTES DU VILLAGE.

La scène se passe dans la maison de campagne de M. Dorsan.

ADÈLE ET DORSAN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les dehors d'une maison de campagne. Sur un des côtés, un bosquet, un siège de gazon, des guirlandes, des fleurs sans ordres. Vis-à-vis, on aperçoit une grille qui mène dans les jardins et qui tient au pavillon de la maison qui a deux étages et des fenêtres donnant, en dehors, sur la campagne. Du côté opposé à la maison, on voit un château qui vient aboutir en avant du jardin, et un petit pont qui mène au village.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORSAN PÈRE.

BON! tout se prépare pour la fête!... Enfin, mon fils, épouse Hortense; elle a des attraits, des vertus: on ne peut réunir à-la-fois plus de sensibilité avec plus de délicatesse. Je touche donc à ce moment si désiré qui va terminer toutes mes craintes.

AIR.

Espoir qui régnais dans mon âme,
Non, tu n'étais point une erreur!
De mon fils la nouvelle flamme
Assure à jamais mon bonheur.
O jour prospère!
Trop heureux père!
Par cet hymen, par ces doux nœuds,
Le ciel va combler tous mes vœux.
Je redoutais, pour son jeune âge,
L'amour et ses cruels tourmens.

Et les tempêtes et l'orage
Qu'il excite dans tous les sens.
Plus de craintes, plus de nuage:
L'hymen et la raison, d'accord,
Le sauvent enfin du naufrage,
Et nous allons entrer au port.

SCÈNE II.

DORSAN PÈRE, CHARLES.

CHARLES.

Je n'ons pas tardé, comme vous voyez... Je sommes toujours si content, si empressé, quand je pouvons vous être bon à quelque chose!...

DORSAN PÈRE.

Je le sais... Eh bien, Charles, l'instant approche ; as-tu fait part de mes intentions aux habitans de ce lieu?

CHARLES.

Ma fine! jusqu'à présent, je ne leur ons recommandé, de vot' part, que de s'bian divertir, et il n'y a pas d'apparence qu'ils y manquent.

DORSAN PÈRE.

Charles, voici le moment de redoubler de zèle. Veille à ce que tout se passe avec décence; que les étrangers soient traités avec politesse ; les habitans du lieu, avec amitié ; qu'on ne refuse point les riches, mais qu'on prévienne les pauvres ; enfin, fais en sorte que chacun puisse aujourd'hui, ainsi que moi, compter un beau jour de plus dans sa vie.

CHARLES.

Tout ira bien, et j'espère qu'avant une heure...

DORSAN PÈRE.

J'attends ce moment avec impatience; je puis te l'avouer à présent, je n'étais pas sans inquiétude.

CHARLES.

A cause de c'te jeune fille?... Adèle, n'est-ce pas?

DORSAN PÈRE.

Oui.

CHARLES.

Bah! elle ne pouvait pas convenir à vot' fils. Oh! non... non... des parens pauvres... honnêtes pourtant!

DORSAN PÈRE.

On me l'a dit.

CHARLES.

Il faut bien que cela soit; il n'y avait qu'une voix sur leur compte. La mère, l'exemple du pays; le père, trente ans de service et l'estime de tous ses chefs... La fille... je me rappelle encore ce que disaient, sur elle, tous ceux qui revenaient de ce pays-là.

DORSAN PÈRE.

Je m'en souviens aussi; on en faisait l'éloge... mon fils, de son côté, jurait de l'aimer toujours... Tu vois pourtant ce qui est arrivé!

CHARLES.

Oui... mais stapendant... pardonnez!... C'est qu'il y a des gens qui ont voulu me soutenir...

(je ne les ai pas crus au moins!) Mais n'ont-ils pas été jusqu'à me dire que vous aviez été obligé de tromper un tantet vot' fils?... et ça pour l'y faire épouser celle qui est riche, et rénoncer à s'telle-là qui était pauvre.

DORSAN PÈRE.

Je ne dois compte de ma conduite à personne; mais comme l'estime des habitans de ce lieu et la tienne, Charles, me sont précieuses, écoute, et tu verras si j'ai quelque chose à me reprocher. Mon fils, à son âge, peut disposer de sa main, sans avoir besoin de mon consentement. Juge si j'ai dû frémir, lorsque je l'ai su épris d'une fille inconnue, qui, sans doute, n'avait d'autre but que d'abuser de sa tendresse, pour le forcer ensuite à l'épouser. Voyant que mes conseils, mes remontrances, ne pouvaient rien sur lui, j'ai fait naître la nécessité d'un voyage indispensable qui les a séparés. Le sort aussi a secondé mes vues; un rival jaloux de sa félicité, s'est permis de lui inspirer des soupçons. Dorsan, furieux, n'a pas voulu revoir sa maîtresse. Bientôt, les charmes d'Hortense, son âme noble et délicate, mes caresses, ma tendre amitié, l'ont fixée en ces lieux; et grâce au ciel, mon fils fait aujourd'hui un mariage qui assure son bonheur et le mien.

CHARLES.

Et cette jeune fille, qu'est-elle devenue?

DORSAN PÈRE.

Nous n'avons plus entendu parler d'elle. Son

silence a paru confirmer les bruits injurieux répandus sur son compte. Cependant, ne voulant pas qu'elle eût à se plaindre de mon fils, à l'instant même où le contrat a été signé, je lui ai fait remettre une somme assez forte.

CHARLES.

Qu'elle a acceptée ?

DORSAN PÈRE.

Je dois le croire ; car voilà plusieurs jours...

CHARLES.

Dès-lors, c'est une affaire finie... Excusez-nous si...

DORSAN PÈRE.

Je n'ai vu dans ta curiosité que l'attachement que tu as pour mon fils. Partage donc ma joie. Je vais rejoindre les futurs époux ; dans peu de momens, quelle qu'ait été la conduite d'Adèle, je n'aurai plus rien à redouter !

CHARLES.

Moi, je vais voir si tout est préparé.

DORSAN PÈRE.

Et si, par hasard, quelque message... tu sens bien ?

CHARLES.

Soyez tranquille, votre fils ne verra personne qu'après la fête.

SCÈNE III.

CHARLES, HENRI, HABITANS.

CHARLES.

Vous v'là déjà revenus, mes enfans ?

HENRI.

V'là les violons, nous allons danser!

CHARLES.

Le bon âge!... ça ne se repose qu'en recommençant... Je songe à c't'Adèle... je suis bien aise pourtant d'être rassuré sur son compte... Et puis, fiez-vous aux louanges!... une fille, bonne, fidèle, désintéressée!.... oui, comme tant d'autres.... (Il va pour entrer dans le jardin.) Mais, ciel! que vois-je?... une femme accourt!... elle paraît jeune... son trouble... ses yeux égarés... ses cheveux en désordre... que veut-elle?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ADÈLE.

(Adèle paraît sur la colline; elle descend et s'arrête devant la grille.)

ADÈLE.

C'est ici... c'est bien ici... m'y voilà donc!... ah! mon Dieu! je vous rends grâce!... je ne croyais jamais arriver.

CHARLES, à part.

Oh! morgué! serait-ce!... ce ne peut être qu'elle. (haut.) Mamzelle, ma chère enfant! qu'est-ce que vous avez?...

ADÈDE.

Brave homme!... Dites-moi!... savez-vous?... est-il marié?

CHARLES.

Qui donc? qui voulez-vous dire?

ADÈLE.

Lui, lui, Dorsan.

CHARLES, à part.

C'est bien elle !

ADÈLE.

De grâce, de grâce, ne me trompez-pas! Est-il marié ?

CHARLES.

Non... il n'est pas marié.

ADÈLE.

Le ciel soit loué!... si vous eussiez dit : oui, c'était l'arrêt de ma mort.

CHARLES, à part.

Que vais-je faire?... (haut.) Mais, mon enfant, quel est votre dessein ?

ADÈLE.

De le voir, de lui parler.

CHARLES.

Cela ne se peut pas.

ADÈLE.

Et pourquoi? qui pourrait, qui oserait m'en empêcher?... je veux le voir, je reste ici... je vais... je vais... partout, jusqu'à ce que je l'aie rencontré.

CHARLES.

Vous n'irez pas de ce côté.

ADÈLE.

C'est donc là? laissez-moi passer... lassez-moi... tenez... il seront plus humains que vous. (aux habitans et habitantes.) Mes amis! conduisez-moi vers lui, vers Dorsan ; il le faut, ma vie en dépend. Si vous saviez combien je suis malheureuse! et cet homme n'a pas de pitié!

CHARLES, aux habitans.

Ne l'écoutez pas... J'ai des raisons; on peut venir.

ADÈLE.

Qu'on vienne! qu'on vienne!... c'est à l'univers entier que je veux dire tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore.

(Charles pousse les habitans pour les faire rentrer.)

ADÈLE.

Écoutez, écoutez donc; ne vous en allez pas; de grâce, écoutez-moi! Ce Dorsan, je l'ai aimé... ah! Dieu! comme je l'ai aimé! il m'a trompé! j'étais honnête... comme vos filles; tendre;... elles le seront un jour!... j'ai tout quitté pour lui, j'ai fui mes parens, mes vertueux parens, que je n'ai plus osé revoir! il m'avait dit qu'il me tiendrait lieu de tout; je l'ai cru, je l'aimais! Eh bien! il m'a laissée sans secours, sans consolations... il ne s'est pas même informé si je vivais!... si je pouvais vivre!

CHARLES.

De grâce, éloignez-vous un instant!

ADÈLE.

Un instant!... et il va se marier!... Un instant! dit-il! Ah! que m'importera de vivre dans un instant?

CHARLES.

Nos ordres sont précis. Votre présence ici ne peut plus qu'affliger tout le monde. Croyez que sans cela...

(Une fanfare et une boîte.)

ADÈLE.

Ciel! qu'entends-je?... serait-ce?... Dieu!

CHARLES.

Je vous l'avais bien dit; il n'est plus temps, partez... Mes amis! par pitié, emmenez-la, qu'elle ne soit pas témoin...

ADÈLE.

Je veux l'être; je veux être sûre... Ils m'entraînent!... ils m'entraînent!... et je n'ai pas la force de résister! (Elle s'évanouit.)

CHARLES.

La pauvre enfant!... ayez bien soin d'elle, bien des égards... (fanfare, boîte.) Morgué! les v'là, les v'là qui s'approchent.

ADÈLE.

Les voilà! je me meurs! Dorsan!

CHARLES.

Elle perd connaissance!... portez-la vite dans quelque maison... Il n'est plus temps... Dans ce bosquet?... On la verra... Je ne sais où j'en suis... Cachez-la bien... Les fleurs, les guirlandes; mettez-vous devant elle; dépêchais donc, morgué! dépêchais donc! tout serait perdu si on venait à l'apercevoir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN PÈRE, DORSAN FILS, HORTENSE, PARENS ET AMIS.

CHŒUR.

C'est en ce jour qu'on va serrer {nos / leurs} nœuds.
Amis, parens, {vos / nos} cœurs sont dans l'ivresse :
Dans leurs yeux le bonheur s'unit à la tendresse :
Amour, hymen, veillez sur eux !

CHARLES, aux femmes qui cachent Adèle.

Elle est toujours sans connaissance ?
(On fait signe qu'oui.)
La pauvre enfant... Silence !

HENRI, à Charles.

Elle est toujours sans connaissance ?

CHARLES.

Oui.

HENRI.

La pauvre enfant !... Silence !

CHARLES.

Morgué ! morgué ! ça m'fait trembler !
Faut-il se taire ? faut-il parler ?
Si, par hasard, ell' va l'entendre !...
D'effroi je ne puis me défendre.

LE CHŒUR.

C'est en ce jour, etc.

DORSAN FILS, à Hortense.

Je sens d'un époux
Toute la tendresse ;
Je suis digne de vous.

HORTENSE, DORSAN PÈRE, LE CHŒUR.

Il ressent d'un époux
Toute la tendresse !

Quelle heureuse ivresse !
Que ces momens sont doux !

CHARLES, HENRI, se parlant.

Quelle crainte !
Quelle contrainte.

LE CHŒUR.

Quelle heureuse ivresse !
Que ces momens sont doux !

DORSAN FILS, à Hortense.

Je serai votre époux.

ADÈLE.

Dorsan !

DORSAN FILS.

Quelle voix ?...

Je serai votre...

ADÈLE.

Dorsan, arrête !

DORSAN FILS.

Qu'entends-je ?

O ciel !...

DORSAN PÈRE.

Mon fils, venez prononcer le serment...

ADÈLE.

Me voilà ! Me voilà ! C'est moi qui dois aller prononcer le serment ; c'est moi qui suis la femme que son cœur a choisie !

DORSAN FILS.

Adèle ! c'est vous !

ADÈLE.

Oui, Adèle ! autrefois, ton Adèle ! à présent un

être avili, insulté, rebuté, mourant de regrets, de douleur et de fatigue... Depuis deux jours, sans savoir où j'allais, n'ayant pour guide que mon cœur!... et le ciel! J'ai couru les chemins, les bois... Je me suis perdue... Je suis tombée... Mes pieds en sang!... Pas une minute pour me reposer, pas de sommeil!... Toujours, toujours marcher!... Des larmes!... Et plus de forces que pour venir ici mourir à tes yeux!

DORSAN FILS.

Infortunée!... Cruelle Adèle!... Pourquoi chercher à troubler mon repos?

ADÈLE.

As-tu respecté le mien?

DORSAN FILS.

Jamais je n'aurais changé!

ADÈLE.

Qui t'y force donc?

DORSAN PÈRE.

Votre conduite.

ADÈLE.

Est-ce à lui de me la reprocher?

HORTENSE.

Vous-même avez contribué à dissiper son erreur.

ADÈLE.

Moi!... J'ai!... (à Dorsan fils.) C'est à toi que je parle; ils ne peuvent m'entendre!... Qu'ai-je fait pour perdre ta tendresse?... Je t'ai aimé, je t'ai résisté, j'ai combattu tes désirs et les miens; après

la vertu, tu as été ce que j'ai eu de plus cher... Voilà, voilà celle qui a fait tous mes torts, conviens-en... Avoue du moins que tu as été faux, inconstant, parjure, que tu as abusé de ma crédulité... Dis-moi qu'une autre te rendra plus heureux... Dis-le, et puis je te laisse, je ne t'importune plus. Tu n'entendras jamais parler de moi; et si quelque jour tu t'informais de mon sort, tu sauras qu'il m'a été plus aisé de mourir que de t'oublier.

DORSAN FILS.

Que dit-elle? Elle m'accuse, quand c'est moi... Je veux éclaircir... Et si...

DORSAN PÈRE, à son fils.

Qu'osez-vous proposer?... A l'instant où tout est prêt pour votre hymen, vous voulez faire cette injure à une famille respectable!... (à Adèle.) Voyez le mal que produit ici votre présence; fille imprudente! retirez-vous et laissez terminer une union sainte que rien ne peut rompre.

ADÈLE.

Je la romprai!... Il n'ira pas, il n'ira pas faire ce parjure; je m'attache à lui; qu'il me repousse, qu'il m'assassine! Mais qu'il me dise au moins de quoi je suis coupable?

DORSAN FILS.

Je ne sais où j'en suis!... Hortense, pardonnez. Adèle, c'est mon père...

DORSAN PÈRE.

Oui, je lui ai défendu...

ADÈLE.

Il fallait donc lui défendre aussi de venir me trouver chez mes honnêtes parens, d'employer l'art de la séduction pour m'en arracher; il fallait lui défendre d'abuser à jamais d'un sexe faible et sensible. C'est une fille de rien, avez-vous dit... De rien! parce qu'elle était pauvre?... Elle avait beaucoup, cette fille; elle avait la vertu, l'honneur, la tendresse de ses parens; et vous ne lui laissez que la honte et le désespoir.

HORTENSE.

Sa douleur est déchirante. Sachons s'il est vrai...

DORSAN PÈRE.

Non, non, cette fille n'a aucun droit. Elle se plaint, quand mes bienfaits...

ADÉLE.

Ah Dieu! J'oubliais!... Tiens!... (Elle jette par terre une bourse.) Tiens, tiens, voilà l'or que ton père... Il a cru me payer, il a cru acheter mon silence et mon déshonneur.

DORSAN FILS.

Mon père, vous voyez!...

ADÈLE.

Tu ne m'as pas fait cet outrage, toi! Non, ils n'ont pu jusque-là dénaturer ton cœur... Rends à ton père ses présens, et dis-lui que celle qui a perdu sa réputation et son amant, n'a plus besoin de rien.

HORTENSE, à Dorsan père.

Elle est bien à plaindre! et si l'on pouvait adoucir son sort,

ADÈLE.

Je ne veux rien de vous!

ENSEMBLE.

DORSAN PÈRE.

C'est montrer aussi trop d'audace;
Craignez de vous en repentir!

ADÈLE.

A l'injure il joint la menace,
O ciel! que vais-je devenir?

HORTENSE, à Adèle.

Daignez vous modérer, de grâce!
Mais il faut d'abord obéir.

LES PARENS.

D'où peut lui venir tant d'audace?
On peut la forcer d'obéir.

LES PAYSANS, aux parens.

Daignez vous modérer, de grâce!
Faut la plaindre et non la haïr.

DORSAN FILS, à son père.

Daignez vous modérer, de grâce!
Elle saura vous obéir.

ADÈLE.

Non, je ne dois plus me contraindre;
Non, non, je n'ai plus rien à craindre;
Il est temps de finir mes maux!
Frappez, soyez tous mes bourreaux!
C'en est fait, je ne veux plus vivre;
Je hais, je déteste le jour.
Ah! par pitié qu'on me délivre
De la vie et de mon amour!

CHŒUR.

C'est une fièvre brûlante
Qui l'agite et la tourmente,
Et renverse tous ses sens.
A chaque instant, elle augmente.
Elle est pâle... elle est tremblante!...
J'ai pitié de ses tourmens.

ENSEMBLE.

ADÈLE.

C'en est fait, je ne peux plus vivre, etc.

CHŒUR.

C'est une fièvre brûlante, etc.

HORTENSE, à Dorsan père.

Différons, je vous en supplie;
L'honneur nous dicte ce devoir:
Sans flatter son coupable espoir,
Conservons-lui du moins la vie!

LES PARENS, à Dorsan père.

Différons, je vous en supplie;
L'honneur nous dicte ce devoir.

D'AUTRES avec DORSAN FILS.

Puissions-nous emporter l'espoir
Qu'Adèle enfin se justifie!

DORSAN PÈRE, à Hortense.

Différons, j'y consens. Vous serez obéie.

HABITANS, à Adèle.

On diffère, on lui rend la vie.

ADÈLE.

Ah! je respire!... ah! je suis mieux!
Mes amis, vous formez des vœux
Pour que ma peine soit finie.

CHARLES, HENRI, aux habitans.

Vous l'voyais, all' se trouve mieux...
(A Adèle.)
Oui, nous formons tretous des vœux
Pour que vot' peine soit finie.

DORSAN PÈRE.

Emmenez-la loin de ces lieux;
Je vous dirai ce qu'il faut faire.
Vous rendrez un fils à son père :
Il faut les sauver tous deux.

ADÈLE.

La sensible Adèle
N'espère qu'en vous;
Son cœur si fidèle
Vous attendrit tous!
J'ai de l'espérance...
Je vais avec vous.

CHŒUR.

Venez bonne Adèle,
Venez avec nous!
Cœur tendre et fidèle,
Vous s'rez comme chez vous.
J'ons de l'espérance....
Du ciel en courroux
Souvent, la constance
Adoucit les coups.

DORSAN FILS, à Hortense.

Loin d'une infidèle,
Pour des nœuds plus doux,
Je dois fuir Adèle;
Je vais avec vous...
(Aux paysans.)
Par de l'espérance,
Sachez l'adoucir!
Si son innocence!...
Mais je dois la fuir.

DORSAN PÈRE, à son fils.

Loin d'une infidèle,
Pour des nœuds plus doux,
L'honneur vous appelle.
Venez avec nous!
Par de l'espérance,
On peut l'adoucir,
A la seule Hortense,
Il faut vous unir.

ADÈLE, aux habitans.

Je vais avec vous,
Oui, j'ai l'espérance
Que mon innocence...
Je vais avec vous...
Ah! Dorsan! nous reverrons-nous?

DORSAN FILS.

Adèle, nous reverrons-nous?

DORSAN PÈRE.

Que dites-vous? Que faites-vous?
(A son fils.)
Retirez-vous! retirez-vous!

CHŒUR.

Retirez-vous! retirez-vous!
Craignez d'augmenter son courroux!

ENSEMBLE.

PREMIER GROUPPE.

Loin d'une infidèle, etc.
Retirez-vous!
Retirez-vous! retirez-vous!
Craignez d'augmenter son courroux!

DEUXIÈME GROUPPE.

Venez, bonne Adèle, etc.
Retirons-nous!
Retirons-nous! retirons-nous!
Craignons d'augmenter son courroux.

SCÈNE VI.

DORSAN PÈRE, HORTENSE.

DORSAN PÈRE, à Hortense.

Ne quittez pas mon fils, je vous en conjure, et rapportez-vous-en à mes soins pour éloigner cette femme...

HORTENSE.

Bien malheureuse et bien intéressante! sa douleur si vraie, si légitime a déchiré mon cœur. De grâce, ne fermez pas le vôtre à la compassion... qu'elle mérite : elle nous a offensés... punissons-la par des bienfaits. Il nous est bien permis, du moins, de choisir la manière de nous venger, et celle-là est la seule qui convienne à mon cœur.

SCÈNE VII.

DORSAN PÈRE, CHARLES, qui entre.

DORSAN PÈRE.

Excellente femme!... (A Charles.) Eh bien! cette Adèle?...

CHARLES.

Elle veut absolument vous parler. Elle vous prie de l'entendre; je n'ai pas cru devoir résister à ses instances. Henri va la conduire ici.

DORSAN PÈRE.

Je la verrai, j'y consens, essayons si, par la douceur... le raisonnement... Et comment l'as-tu laissée?

CHARLES.

Dans une tristesse profonde... Les yeux baissés. Elle répond à peine et pleure souvent en prononçant le nom de votre fils.

DORSAN PÈRE.

Cette persévérance! cette douleur!...

CHARLES.

Ah! c'est beau!

DORSAN PÈRE.

C'est une obstination condamnable... qu'espère-t-elle?

CHARLES.

Elle n'espère pas; elle s'afflige... Dame! c'est permis aux malheureux; faut bien leur laisser ça.

DORSAN PÈRE.

A-t-elle l'orgueil de croire que mon fils la préférera ?

CHARLES.

C'est pas de l'orgueil qu'elle a, c'est de l'amour tout bonnement, et vous le savais ben, l'un ne raisonne pas mieux que l'autre.

DORSAN PÈRE.

Que demande-t-elle, enfin?

CHARLES.

Justice, à ce qu'elle dit; et la mort après, si l'on veut.

DORSAN PÈRE.

Bon! ce sont des phrases qui ne prouvent rien!

CHARLES.

Ah! si... ça me prouve, à moi.

DORSAN PÈRE.

Tu es si bon!...

CHARLES.

Si bête, même! Vous avez raison, et je n'ai jamais pu m'en corriger... Mais la voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ADÈLE, conduite par HENRI.

CHARLES, bas, à Adèle.

Allons, un peu de courage! Je vais parler à mademoiselle Hortense; je vais lui parler.

(Il entre dans la maison. Adèle a les yeux baissés, les bras croisés, dans un grand abattement. Dorsan père fait signe à Henri de sortir.)

SCÈNE IX.

DORSAN PÈRE, ADÈLE.

DORSAN PÈRE.

Adèle! soit légèreté, soit obéissance de la part de mon fils, je vous le répète, il ne peut être à vous. Vous ne pouvez donc demeurer en ces lieux plus long-temps. Des guides sûrs vous remettront chez vos parens, ou dans quelque retraite inconnue... partout où vous voudrez! Une pension; (elle tressaille.) celle qu'on exigera... j'y souscris d'avance, vous sera payée exactement dans le lieu que vous aurez choisi... Vous ne répondez rien?

ADÈLE.

Vous ne vous plaindrez pas de mon respect et de ma résignation.

DORSAN PÈRE.

Il me semble que mes offres...

ADÈLE.

Me sont inutiles... tout-à-fait inutiles; je n'ai besoin de rien.

DORSAN PÈRE.

Où irez-vous?

ADÈLE.

Je le sais bien, où j'irai.

DORSAN PÈRE.

On va vous conduire...

ADÈLE.

Il ne faut personne pour me conduire où je veux aller.

DORSAN PÈRE.

Adèle, c'est avec douleur que je me vois contraint d'user de tant de sévérité ; n'en accusez que les circonstances. . . Mais je compte beaucoup sur votre courage et. . . Adèle !. . . m'entendez-vous ?... Dans un instant vous allez partir.

ADÈLE.

Sans le revoir ?

DORSAN PÈRE.

Il le faut.

ADÈLE.

Sans le revoir, concevez-vous bien toute la cruauté de cet ordre-là ?

DORSAN PÈRE.

Il le faut ; la fête, interrompue par votre arrivée, va recommencer ; on n'attend que votre départ, et j'espère. . .

ADÈLE.

Je ne vous promets rien.

DORSAN PÈRE.

Fille audacieuse ! je vois quelle est votre espérance ! elle sera déchue : vous ne le verrez plus. (Il appelle.) Charles ! Henri ! (Henri, Charles paraissent.) Qu'on ferme tout, que personne n'entre dans le jardin que par mon ordre ; que tous les habitans soient prévenus que cette fille n'a voulu écouter aucune de mes offres, et qu'elle ne mérite plus l'intérêt qu'elle avait pu leur inspirer. Allez ! (A Adèle.) Et vous, songez que je suis père, offensé !... et qu'on peut encore vous forcer d'obéir.

SCÈNE X.

ADÈLE.

Chassée, chassée honteusement... et pas un mouvement de compassion!... Ah! que tu abuses bien de ton pouvoir et de mes malheurs! Il ne me sera donc plus permis... même de l'apercevoir!... Je n'en puis plus... un voile sur mes yeux... où suis-je?... le froid de la mort... mes jambes fléchissent. Si quelqu'un du moins!... Charles! Henri! Dorsan!... Ah! ah! ils sont tous sourds à mes cris! Mourons, puisqu'ici tous les cœurs se ferment à la pitié!

SCÈNE XI.

ADÈLE, HORTENSE.

(Henri ouvre la grille à Hortense, et la referme aussitôt.)

HORTENSE.

Où est-elle? je ne puis résister au désir de juger par moi-même... La voici... Adèle?... elle ne répond pas!... Adèle, intéressante Adèle? me permettez-vous d'approcher?

ADÈLE.

Quel est donc ici l'être sensible qui daigne me parler avec tant de bonté?

HORTENSE.

Hélas! c'est moi, c'est Hortense! la cause de tous vos maux.

ADÈLE.

Et vous êtes la seule qui paraissiez vouloir les adoucir!

HORTENSE.

Si vous saviez comme j'ai été touchée du désespoir où l'on vous a réduite!

ADÈLE.

Vous! vous!... Oui, oui, je le crois... Mais, pardon! je ne puis me lever.

HORTENSE.

Me laisserez-vous asseoir près de vous?

ADÈLE.

Oui, oui... venez! vous me consolez!... vous m'aimiez donc? quelqu'un m'aime donc dans le monde?... mes larmes coulent!... quel bien!

HORTENSE.

Pleure, pleure dans mon sein.

ADÈLE.

Je suis mieux... bien mieux!... Belle!... bonne?... Ah! j'excuse Dorsan; en vous connaissant il devait m'oublier.

HORTENSE.

Non, non! il ne t'a point oubliée!...

ADÈLE.

Vous me trompez, à présent... Par pitié!...

HORTENSE.

Je te dis vrai.

ADÈLE.

Vous voulez donc que je l'aime encore?

HORTENSE.

Oui, oui, si cela te rend heureuse.

ADÈLE.

Mais il m'abandonne!

HORTENSE.

Il t'est fidèle.

ADÈLE.

Lui! Pourquoi donc a-t-il pu?... Il est fidèle, dites-vous?

HORTENSE.

Un rival jaloux... Son père... Je viens de l'apprendre... ils l'ont tous trompé.

ADÈLE.

Trompé!... les cruels!... Ce pauvre ami!

HORTENSE.

Nous sommes toutes deux les victimes... Il t'aime, tu peux me croire, moi, dont le cœur trop sensible!...

ADÈLE.

Ah! oui, vous aussi... vous l'aimez!... je ne puis donc plus être heureuse, sans vous rendre bien à plaindre.

HORTENSE.

Je ne le serai pas si je puis te consoler.

ADÈLE.

Bonne Hortense!... Mais il ne saura jamais que le cœur d'Adèle...

HORTENSE.

Il le sait déjà...

ADÈLE.

Qui donc m'a justifiée?

HORTENSE.

Moi.

ADÈLE.

Vous!... ma rivale!

HORTENSE.

Je l'ai dû... Tu étais innocente.

ADÈLE.

Qui a pu vous inspirer tant de générosité?

HORTENSE.

Tes malheurs.

ADÈLE.

Ah! si son père, comme vous...

HORTENSE.

On pourra le fléchir.

ADÈLE.

Et qui? grand Dieu!

HORTENSE.

Moi, Adèle!

ADÈLE.

Vous encore!... Mais tu es donc une Divinité, toi?... et je te nommais mon ennemie!

HORTENSE.

Me voilà vengée...

ADÈLE.

Comment pourai-je jamais m'acquitter envers vous?

HORTENSE.

En ne me haïssant plus.

ADÈLE.

Moi, vous haïr! moi, ingrate! ah! que plutôt la mort!

HORTENSE.

Embrasse-moi, Adèle!

ADÈLE.

Non, c'est à vos genoux....

DUO.

ENSEMBLE.

ADÈLE.

O doux espoir consolateur!
Vos accens suspendent mes larmes.
Ah! que votre voix a de charmes!
Elle a passé jusqu'à mon cœur.

HORTENSE.

Victimes d'une injuste erreur,
Confondons ensemble nos larmes.
Que ma voix calme tes alarmes,
Et que l'espoir rentre en ton cœur!

ADÈLE.

Si c'est lui que votre cœur aime,
Je ferai donc votre malheur?

HORTENSE.

Ah! serais-je heureuse moi-même,
Si je nuisais à ton bonheur.

ADÈLE.

Vos accens suspendent mes larmes,
Je vous dois la vie et l'honneur.

HORTENSE.

Contre moi, tu m'offres des armes;
L'amour doit céder à l'honneur.

ENSEMBLE.

Ciel! ô ciel! termine sa peine :
Exauce les vœux que je fais!
Brise ma chaîne,
Serre la sienne;
Ramène dans son cœur la paix!
Dieu puissant! à mes pleurs accorde ces bienfaits!

HORTENSE.

Adèle, embrasse-moi... Tous tes désirs seront exaucés, je l'espère... Mais Dorsan... si sa famille, si l'univers entier t'abandonnaient, Hortense te servira de sœur, d'amie, de mère. Ce serment est gravé là, (Montrant son cœur.) et il ne peut pas s'oublier.

SCÈNE XII.

ADÈLE.

Quelle âme!... Elle est déjà heureuse du bien qu'elle veut me faire?... mais puis-je me flatter?... Il me semble qu'elle a emporté avec elle toute mon espérance et toute ma consolation.

SCÈNE XIII.

ADÈLE, CHARLES, HENRI.

(Ils ouvrent la grille et la referment sans faire de bruit.)

ADÈLE.

Les voilà!

CHARLES.

Oui; c'est nous qui sommes chargés...

ADÈLE.

Déjà!... Son père est donc inflexible?

CHARLES.

Il nous a menacés de nous chasser!...

ADÈLE.

Oh! je vous suivrai; je ne voudrais pas vous

nuire... Et son fils?... M'en aller sans lui avoir parlé!... Faites-moi le plaisir de me dire si la fenêtre de sa chambre est de ce côté.

CHARLES.

Qu'ça peut-il vous importer?

ADÈLE.

Dites-le moi, je vous en prie.

CHARLES.

Eh ben! oui; all' est là.

ADÈLE.

Celle qui est ouverte?

CHARLES.

Qu'est ouverte.

ADÈLE.

Où l'on aperçoit une lumière?

CHARLES.

Oui, une lumière.

ADÈLE.

S'il y était!... s'il savait que je suis devant sa fenêtre, à gémir!... S'il regardait!... (Mouvement des jardiniers.) Ah! n'ayez pas peur; je ne l'appellerai pas... Mais s'il regardait?...

HENRI, à Charles.

Il faut pourtant l'emmener.

CHARLES.

Oui, parguié!... (à Adèle.) Mam'zelle!...

HENRI.

All' n'entend rien... Mam'zelle! nous en sommes ben fâchés; mais il est temps de...

CHARLES, à Henri.

Tu ne sais pas lui parler; j'vais lui dire ça, moi. Ah! ça, la belle affligée, il se fait tard, et il faut que nous...

ADÈLE.

Mon ami!

HENRI, bas.

Eh ben?

CHARLES, bas.

Eh ben! all' a dit : Mon ami!... et je sommes resté muet!

HENRI, bas.

J'aurai plus de fermeté; tu vas voir. (haut.) Allons, allons, j'ons ben assez attendu, et j'voulons...

ADÈLE.

Oui, mon bon ami; mais je vous conjure au nom de celle que vous aimez...

HENRI.

De celle que...

CHARLES.

Eh ben!

HENRI.

Me v'là aussi avancé que toi.

CHARLES.

Je te l'ai dit : il n'y a pas moyen! c'te femme a une physionomie... une voix... une âme!

HENRI.

Oui, oui, tout ça.

ADÈLE.

Vous êtes bons tous les deux. (A Charles.) Oui, vous!... Oh! je l'ai bien vu, malgré la manière

dont vous m'avez parlé ce matin ; vous êtes bon, et vous vous laissez fléchir.

CHARLES.

Oh ! moi, je n'suis pas... C'est Henri...

ADÈLE, à Henri.

Et vous ! vous ne gronderez pas votre camarade, parce qu'il est compatissant ?

HENRI.

Oh ! non... dès que Charles...

ADÈLE.

Le ciel vous bénira. Il aime qu'on protège les faibles et les infortunés.

HENRI, bas.

Comm' all' dit ça ! j'pleurerais si j'osais.

CHARLES, bas.

Et moi donc ? Mais, diable ! n't'en avise pas ! tout serait perdu.

ADÈLE.

Je suis si fatiguée !... Je ne vous demande que la grâce de me reposer un instant, près de cette porte où je n'entrerai jamais !

CHARLES.

Mais c'est que si... (A Henri.) Tiens ! la v'là assise !

HENRI, bas.

Je l'vois ben !

CHARLES, bas.

On nous renverra.

HENRI, bas.

On nous... Ma fine ! j' m'en moque.

CHARLES, bas.

Et moi d'même... Tiens! (Il lui donne une prise de tabac.) asseyons-nous; il en arrivera tout ce qu'il pourra.

ADÈLE.

ROMANCE.

Il faut donc partir de ces lieux,
Sans revoir celui qu'aime Adèle!
Sans pouvoir lire dans ses yeux,
Qu'il est toujours tendre et fidèle!
Victime de l'amour... hélas!
Adèle au tombeau va descendre!
(Aux jardiniers.)
Mais je le dis si bas, si bas,
Qu'il ne peut pas l'entendre.

Père injuste, je suis tes lois :
Que peux-tu demander encore?
Laisse-moi, du moins une fois,
Dire à ton fils que je l'adore!
C'est toi qui causes le trépas
D'une fille innocente et tendre!
(Aux jardiniers.)
Mais je le dis si bas, si bas,
Qu'il ne peut pas l'entendre.

CHARLES.

Oh! pour cette fois!...

HENRI.

Oui, plus de pitié!... Attends : j'crois qu'all' veut nous dire queuqu'chose.

(Adèle s'avance vers eux.)

CHARLES.

A nous? oui, ma foi!

ADÈLE, aux Jardiniers.

Et vous, dont le cœur généreux
Prend pitié de ma peine amère ;
Que vos jours soient long-temps heureux !
D'Adèle en pleurs c'est la prière.
Un tel bienfait, jusqu'au trépas,
Sera gravé dans ce cœur tendre.
Mais je le dis si bas, si bas,
Qu'on ne peut pas m'entendre.

CHARLES.

En vérité, nous sommes!... (à Henri.) c'est vraiment ben honnête à elle, au moins!

HENRI.

Ma foi, oui!... malgré ça, il faut...

CHARLES.

Oh! oui, il faut...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN FILS, paraissant à la fenêtre.

CHARLES, bas à Henri.

Tiens! vois-tu? n'ot' jeune homme l'a entendue.

HENRI.

Y devait être cheux son père.

CHARLES.

Les amoureux sont partout.

DORSAN FILS.

Adèle!

ADÈLE.

J'ai cru l'entendre ; quelle douce... quelle cruelle illusion!

DORSAN FILS.

Adèle !

ADÈLE.

C'est lui !

DORSAN FILS.

Attends-moi !

ADÈLE.

Dieu !

HENRI, bas.

Profitons du moment où il n'y est pas. (Haut.) Venez !

ADÈLE.

Non, non ; il m'a dit de l'attendre ; je resterai, je resterai ; vous me tuerez plutôt !

(Dorsan fils paraît à la fenêtre avec une corde qui a des nœuds et l'attache au balcon.)

CHARLES.

Que voulez-vous faire ?

DORSAN FILS.

Charles, Henri ! vous m'aimez !... Cette bourse, si vous êtes discrets ; ma haine à jamais, si vous dites un mot.

CHARLES.

Eh ben ! passez par la grille ; v'là que j'louvrons.

DORSAN FILS, attachant la corde.

Paix !... Silence !... Mon père est dans la maison, je ne pourrais sortir sans risque de le rencontrer, et voilà le seul moyen qui me reste. Ne craignez rien.

(Il descend.)

CHARLES.

Mais vous allez vous tuer !

ADÈLE.

Il va se tuer!

CHARLES, HENRI.

L'y v'là, morgué! L'y v'là! Ah! not' jeune maître!

ADÈLE.

Je respire!...

DORSAN FILS.

O mon Adèle!... Apprends.... Hortense t'a dit que, trompé.... Mais, j'oubliais. Tenez, mes amis. (Il présente sa bourse aux jardiniers.)

CHARLES.

Non, non, permettais que j'ne recevions pas d'argent pour désobéir à vot' père: si je l'faisons, faut du moins qu'il sache que c'est par amiquié pour vous.

DORSAN FILS.

J'ai promis.

CHARLES.

Y s'trouvera d'autres occasions. Mais pour s'tel'ci, il n'y a que le cœur qui puisse nous excuser. (A Henri.) Éloignons-nous, de peur qu'on nous aperçoive. (A Dorsan.) Et vous, craignez....

DORSAN FILS.

Je n'appréhende rien. Mon père fait tout préparer pour la fête qu'il donne aux habitans: il me croit enfermé dans ma chambre, et ce n'est pas ici qu'il viendra me chercher.

SCÈNE XV.

ADÈLE, DORSAN FILS.

DORSAN FILS.

O ma chère Adèle! c'est donc toi que je serre contre mon cœur!... quel désordre!... que de larmes!... j'en vois encore les traces.

ADÈLE.

Ah! je ne voudrais pas, à présent, en avoir versé une seule de moins.... Mais qu'allons-nous devenir!

DORSAN FILS.

Époux.... et heureux, puisque nous serons toujours ensemble.

ADÈLE.

Ah!

DORSAN FILS.

Sois tranquille, Adèle, je ne te quitte plus.... j'en fais le serment.... Partons.

ADÈLE.

Tu abandonnerais ton père!

DORSAN FILS.

Il me force de le fuir.

ADÈLE.

Sa tendresse!...

DORSAN FILS.

Il l'immolait à l'orgueil.

ADÈLE.

La reconnaissance!

DORSAN FILS.

Ne sortira jamais de mon cœur. Je l'aimerai, je le respecterai; je le servirais même, s'il se trouvait isolé sur la terre; et c'est alors que je lui dirais: Étais-je un bon fils? et qui de nous deux a mieux rempli ses devoirs?

ADÈLE.

Hortense, enfin, dont les bontés pour moi....

DORSAN FILS.

Hortense a fait tout ce que l'amitié, la délicatesse ont pu lui suggérer.... Elle a rendu à mon père sa parole, lui a peint ton innocence, tes droits, mon amour; rien n'a pu le fléchir.... Allons chez tes bons parens; leur avouer mes torts, obtenir d'eux mon pardon et ta main. Viens....

FINALE.

ADÈLE.

Tu le veux donc?... Hélas! hélas!

DORSAN FILS.

Oui, je suis à toi, pour la vie.
Viens avec moi, ma bonne amie!
Comme autrefois, reprend mon bras.

ENSEMBLE.

Allons, partons, fuyons sans bruit...,
Ombres propices de la nuit!...

LES PAYSANS, dans l'intérieur du château.

Célébrons la fête,
La fête qui s'apprête.

ADÈLE ET DORSAN FILS.

Ombres propices de la nuit,
Favorisez notre retraite!

(Les paysans se rendent à la fête; ils ont des lanternes.)

Quel nouveau danger nous poursuit?

HENRI, CHARLES.

Des voisins viennent à la fête.

LES VOISINS.

Avançons, la fête commence.

ADÈLE, DORSAN, HENRI, CHARLES.

Mes amis, silence, silence!

LES VOISINS.

Vous allez épouser Hortense,
Et vous voulez quitter ces lieux!

DORSAN FILS.

Mes amis, de grâce, silence!

LES DOMESTIQUES ET PAYSANS.

Chantons Dorsan, chantons Hortense!
Qu'ils soient, tous deux,
Long-temps heureux!

LES VOISINS.

Vous allez épouser Hortense, etc.

ADÈLE ET DORSAN.

Laissez-nous: nous quittons ces lieux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN PÈRE, suivi des domestiques.

RÉCITATIF.

UN DOMESTIQUE.

Il est parti: Dorsan s'enfuit avec Adèle.

DORSAN PÈRE.

Il est parti? mon fils!

Et c'est avec Adèle !

(Aux paysans et domestiques.)

Rentrez tous, je veux lui parler.

(A Dorsan fils.)

Je ne dirai qu'un mot, il te fera trembler.
Si tu me fuis pour ton Adèle,
Je n'arrêterai plus tes coupables projets :
Va l'épouser, va t'unir avec elle.
Enfant ingrat ! enfant rebelle !
Mais ici ne rentre jamais.

DORSAN FILS.

Qu'avez-vous dit ?

DORSAN PÈRE.

Ici ne rentre plus jamais !

TOUS, à part.

(Adèle est désolée ; Dorsan fils ému. Le père examine son fils, et reprend de l'espérance.)

ADÈLE.

Que faire ? Je frémis !

DORSAN FILS.

Je frissonne !

DORSAN PÈRE.

J'espère !...

ADÈLE ET DORSAN FILS.

Quel moment pour mon cœur !
Sa menace
Me glace,
Me glace de frayeur.

DORSAN PÈRE.

Quel moment pour mon cœur !
Ma menace
Le glace,
Le glace de frayeur...

(Avec force.)

Eh bien, Dorsan ! choisis,
Ou de ton père, ou d'elle.

ADÈLE.

Moi ! j'attirerais sur un fils
La malédiction paternelle!
Non, non, fuyons!

DORSAN FILS, lui saisissant la main.

Adèle !

DORSAN PÈRE, saisissant l'autre main de Dorsan.

Mon fils !

ADÈLE.

Que faire ? Je frémis !

DORSAN FILS.

Je frissonne !

DORSAN PÈRE.

J'espère !

TOUS.

Quel moment pour mon cœur !

ADÈLE ET DORSAN.	DORSAN PÈRE.
Sa menace	Ma menace
Me glace,	Le glace,
Me glace de frayeur !	Le glace de frayeur !

DORSAN PÈRE.

Eh bien, mon fils ! choisis de ton père ou d'Adèle !

ADÈLE, à Dorsan fils.

Plus d'espoir pour la pauvre Adèle !
Adieu !

DORSAN FILS, échappant à son père et courant après elle.

Dorsan sera toujours fidèle.

DORSAN PÈRE.

Ingrat! tu me quittes pour elle!

DORSAN FILS.

Vous voyez ma douleur, vous voyez mes regrets.
Non, je ne puis vivre sans elle.

DORSAN PÈRE.

Eh bien, fuis donc, fuis avec elle !

DORSAN FILS, prenant Adèle dans ses bras, et à genoux.

Pardon, pardon, mon père ! Mais...
Mais je ne puis vivre sans elle.

DORSAN PÈRE.

Eh bien, fuis donc, fuis pour jamais!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE, ET LES PAYSANS, sortant du château.

DORSAN PÈRE.

O mes amis! Douleur amère!
Mon fils me fuit; il me fuit pour jamais!

HORTENSE, LES HABITANS.

Malheureux père!

CHŒUR.

Nous allons arrêter leurs pas,
Le remettre en votre puissance.

DORSAN PÈRE, les arrêtant.

Non, mes amis; non, je n'y consens pas.
Arrêtez! point de violence!
D'Adèle les parens sont fiers et vertueux.
Ils m'entendront : oui, j'obtiendrai tout d'eux,
Ils n'approuveront point sa désobéissance.
Laissez-moi, j'irai seul... et je romprai ces nœuds.

ENSEMBLE.

HORTENSE ET LE CHŒUR.

O ciel! exauce sa prière!
Vois sa douleur, vois ses regrets;
Seconde ses projets!
Rends un fils à son père!
O ciel! entends notre prière!
Daigne exaucer nos vœux!

DORSAN PÈRE.

O ciel! exauce ma prière!
Vois ma douleur, vois mes regrets!
Seconde mes projets!
Rends un fils à son père!
O ciel! exauce ma prière!
Je dois rompre leurs nœuds.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière pauvre, mais propre. Sur un des côtés, on voit un lit ; de l'autre, des chaises en bois, une lampe, un rouet, une table. Les rideaux du lit sont fermés.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, DORSAN FILS, UNE VIEILLE PAYSANNE, près du lit.

DORSAN FILS.

VOILA donc où mon amour et ma fuite ont réduit mon père, mon malheureux père !

ADÈLE.

Où pouvait-il porter ses pas ?... seul ! à cheval ! à l'entrée de la nuit ?

DORSAN FILS.

Je l'ignore ;... mais tout doit nous faire croire que nous sommes la cause... (A la vieille.) Eh bien !

TRIO.

LA VIEILLE, près du lit.

Toujours la même chose ;
On dirait qu'il repose ;
Cela dure long-temps,
Sans reprendre ses sens !
C'est une léthargie :
En vain on parle, on crie ;

Il n'entend ni répond,
Et je craindrais...
(Adèle et Dorsan paraissent désolés.)
Non, non,
Nul danger pour sa vie ;
C'est une léthargie.

ADÈLE ET DORSAN FILS.

Nul danger pour sa vie!
Répétez, je vous prie ;
Il a l'air de souffrir!
J'ai vu son front pâlir.

LA VIEILLE.

J'ai de l'expérience.
Croyez-moi, mes enfans ;
Il reprendra ses sens ;
Oui, j'ai bonne espérance.

Ce que c'est que le hasard, pourtant!... Vous arrivez ici à l'entrée de la nuit... seuls... de je ne sais où... car vous n'avez jamais voulu dire, ni qui vous êtes, ni d'où vous venez... Puis une heure après, on crie : V'là un homme âgé que son cheval à renversé!... Vous courez!... vous vous exposez pour lui sauver la vie!... vous le portez ici, et le soignez comme si c'était votre meilleur ami!...

ADÈLE.

Il peut le devenir.

LA VIEILLE.

Certainement, quand il saura que c'est vous qui l'avez...

ADÈLE.

C'est précisément ce que nous ne voulons pas qu'il sache.

DORSAN FILS.

Il est essentiel qu'il ignore toujours que c'est à nous qu'il doit ce service... et j'exige votre parole, de ne jamais rien laisser échapper qui puisse nous faire connaître.

LA VIEILLE.

Je vous la donne ; mais j'espère bien que vous ne partirez pas sans avoir pris un instant de repos.

DORSAN FILS.

Nous ne quitterons ce lieu que lorsqu'il sera tout-à-fait hors de danger, et qu'on sera venu de chez lui.

LA VIEILLE.

Ça ne sera pas long... deux lieues, pas plus; et l'on aura été vite, grâce à votre argent.

ADÈLE.

Jusqu'à ce moment, pensant qu'il ne peut tarder à revenir à lui... et craignant qu'il ne vienne à nous apercevoir, nous allons nous retirer.

LA VIEILLE.

Dans la chambre de Marie... Voyons si elle est revenue... Oui, j'aperçois de la lumière... Tâchez de reposer un peu... Et s'il reprend sa connaissance, je lui donnerai ce qu'il lui faut.

DORSAN FILS.

J'y compte.

LA VIEILLE.

Et s'il me questionne, je lui dirai que ceux qui lui ont sauvé la vie sont partis.

ADÈLE.

Précisément.

LA VIEILLE.

Et pendant ce temps-là, vous autres, vous continuerez votre route... Allons, c'est entendu. (Elle appelle.) Marie! éclairez! (A Marie.) C'est bien, c'est bien, mon enfant!... (Aux jeunes gens.) Un peu plus loin, descendez deux marches... là... là... baissez la tête... c'est-là... Excusez-nous... mais voilà ce que je pouvons vous offrir.

SCÈNE II.

LA VIEILLE, DORSAN PÈRE, évanoui.

LA VIEILLE, s'approchant du lit.

Il ne bouge pas!... Ces jeunes gens sont tout-à-fait intéressans! Mais pourquoi donc ne veulent-ils pas qu'il sache que c'est à eux... Oh! ma fine! je n'ai pas besoin de me tourmenter de ça, moi! Je vais prendre mon rouet, ça vaudra mieux... Bah! il n'y a rien sur ma quenouille... Dame! c'est que je l'ai finie hier... Mais qu'est-ce que je vais donc faire?... Ah! il y a là une certaine bouteille... où il doit rester une petite goutte... Ah! j'oubliais! nous l'avons donnée tantôt à ce pauvre malheureux, quand on l'a apporté ici; et certès, ce n'est pas ce vin-là que je regretterons! Asseyons-nous!... Eh bien! eh bien! je n'y tiens plus, je tombe de sommeil... Il faut cependant... une petite prise de tabac, ça avise. Et

si je disais ma petite chanson?... oui, disons ma petite chanson; et quand bien même je ferais un peu de bruit, il n'y aurait pas grand mal, si ça pouvait le réveiller.

CHANSON.

Lorsque j'étions dans mon printemps,
J'avions c'qui faut pour plaire;
Mais j'l'avouerai, j'étions un peu trop fière,
Et j'éloignais tous les amans.
V'là qu'un d'ceux-là qui m'aimait depuis long-temps,
Un jour, me dit : Écoutez donc, ma chère...
« Avec le temps, vous deviendrez
» Moins jeune et moins jolie :
» Alors vous vous repentirez,
» Et c's'ra trop tard, je le parie! »
Il a, ma fine, eu bien raison!
D' l'hymen j'ons passé la saison; } (bis.)
Me v'là fille... et c'est pour la vie.

De ma chanson faut profiter :
La jeuness' doit s'instruire.
Belles! pour vous si quelqu'amant soupire,
N'allez pas trop le rebuter;
Car vous pourriez fort bien le regretter.
Quand, à son tour, i's'permettra de vous dire :

« Mam'zelle! Mam'zelle!...

« Avec le temps, vous deviendrez
» Moins jeune et moins jolie. »
Alors vous vous repentirez,
Et c's'ra trop tard, je le parie!...

Craignez, craignez qu'il n'ait raison!
Quand d'l'hymen on pass' la saison,
On reste fille, et pour la vie!

La bonne vieille vous dit ça :
Oui, jeunes filles, croyez-la;
Mariez-vous dès qu'ça se pourra!
Ta la la la, ta la la la :
Ça fait l'bonheur de tout' la vie.
Un mari qui vous aimera,
Vous le dira, vous l'prouvera :
Ta la la la, ta la la la :
Ça fait l'bonheur de tout' la vie.

SCÈNE III.

LA VIEILLE, DORSAN PÈRE, sur le lit.

DORSAN PÈRE.

Quel bruit!... qui peut?...

LA VIEILLE.

J'l'entends, je crois qu'i' remue!... revient-il à lui?... Voyons.

DORSAN PÈRE.

Où suis-je?... en quel endroit?... que m'est-il arrivé?...

LA VIEILLE.

Eh! bon jour, mon bon Monsieur! vous voilà donc de ce monde?

DORSAN PÈRE.

Je ne conçois pas!...

LA VIEILLE.

Vous courez comme ça, la nuit, les routes détournées, et puis un fossé!... et puis la culbute!... Dame! ça n'est pas sain, au moins.

DORSAN PÈRE.

Vous êtes sans doute la maîtresse de cette maison ?

LA VIEILLE.

De c'te chaumière, dites donc. Ah! j'aurions voulu qu'elle fût plus digne de vous... Mais c'est la seule dans le bois; il n'y a pas à choisir.

DORSAN PÈRE.

Je me rappelle très confusément ma chute... Qui m'a donc secouru?

LA VIEILLE.

Moi, peut-être bien!

DORSAN PÈRE.

Mais vous seule, n'avez pu...

LA VIEILLE.

Moi, et quelques braves gens.

DORSAN PÈRE.

Oui, il y avait plusieurs personnes; et malgré le trouble où j'étais, et l'état cruel où m'avait réduit mon accident, il m'a semblé distinguer une femme.

LA VIEILLE.

C'est moi; sans doute.

DORSAN PÈRE.

Non, une femme d'une tournure, d'une grâce!..

LA VIEILLE.

Eh! dame! écoutez donc; il y en a bien à mon âge...

DORSAN PÈRE.

Eh! non. Je vous dis que c'était une femme

jeune ; je ne distinguais pas précisément ses traits... mes yeux affaiblis! .. mais quelques sons de sa voix... je me rappelle ses soins actifs, bienfaisans... elle pansait elle-même ma blessure... des larmes, les siennes, sans doute!... sont tombées plusieurs fois sur mon visage et sur mes mains... elles me brûlaient.

LA VIEILLE.

J'aurais bien vu ça, moi... Enfin vous avez cru sentir?

DORSAN PÈRE.

J'en suis sûr... On ne trompe pas mon cœur. Il y avait aussi (car c'est comme un songe qui se retrace à ma pensée), il y avait un jeune homme dont le chapeau rabattu cachait le visage, et qui s'est jeté sur mon cheval.

LA VIEILLE.

Oh! ça, par exemple, oui : il y avait un jeune homme; à telles enseignes qu'il a même reçu un coup...

DORSAN PÈRE.

Il a été blessé?

LA VIEILLE.

Bah! il a dit que ça lui faisait plaisir, de souffrir quelque chose pour vous.

DORSAN PÈRE.

Il a dit cela! mais qui sont-ils donc? où les trouverai-je pour les remercier?

LA VIEILLE.

Il faudrait courir bien vite à présent pour les rattraper.

DORSAN PÈRE.

Où sont-ils allés?

LA VIEILLE.

J'ons oublié de leur demander.

DORSAN PÈRE.

Vous les connaissez, du moins.

LA VIEILLE.

C'est la première fois que je les avons vus.

DORSAN PÈRE.

Vous ne savez pas leur nom?

LA VIEILLE.

Ils n'ont jamais voulu me le dire.

DORSAN PÈRE.

Et je ne les verrai plus!...

LA VIEILLE.

Ma fine! cela se pourrait bien.

DORSAN PÈRE.

Il faut convenir que je suis bien malheureux! Lorsque, trahi par les objets les plus chers à mon cœur; lorsque, mourant, je rencontre par hasard deux êtres sensibles, compatissans, qui me sauvent la vie, qui me prodiguent les secours les plus tendres, le sort me refuse la consolation de les connaître! Eh! que ne me laissaient-ils mourir, puisqu'ils voulaient m'abandonner et m'enlever la douceur d'embrasser mes bienfaiteurs! Ils me font détester l'existence qu'ils m'ont conservée, les soins qu'ils m'ont rendus... Et je...

(Il veut arracher son bandeau.)

LA VIEILLE.

Eh bien! eh bien! peut-on faire l'enfant! Allez-vous vous retrouver mal?... Qu'est-ce que c'est donc que ça, Monsieur? qu'est-ce que c'est donc que ça?... Ah! ah! je me fâcherai aussi, moi.

DORSAN PÈRE.

Pardonne, brave femme! daigne partager ma peine! tâche de découvrir... Tiens, prends!

(Il veut lui donner de l'argent.)

LA VIEILLE.

Mais puisque...

DORSAN PÈRE.

Prends, prends donc!

LA VIEILLE.

Je prends, je prends; mais je ne puis pas vous instruire.

DORSAN PÈRE.

Si... si... tu me diras qui ils sont... Si je pouvais leur rendre quelque service, ah! quelle serait ma joie?... Dis donc!

LA VIEILLE.

Mais puisque je ne sais pas.

DORSAN PÈRE.

Cette bague encore...

LA VIEILLE.

Mais, mon dieu!... Je ne fais pas payer si cher les secrets que je savons; je les disons pour rien... Mais tenez-vous donc tranquille, là, la tête sur l'oreiller!... Voyez comme il est agité!. (Elle va lui chercher à boire.) Avalez une petite gorgée.

DORSAN PÈRE.

Non, non, je suis guéri.

LA VIEILLE.

Ta! ta! ta!... Faites ce que je vous dis... ou bien... (Il boit.) A la bonne heure! et puis, si vous êtes sage, je vous dirai quelque chose, non pas pour votre argent, car le v'là, mais pour votre bonne reconnaissance. Eh! comment que je vais vous conter ça? car enfin, j'ai promis...

DORSAN PÈRE.

Parle, parle... ou bien...

LA VIEILLE.

Eh! mon dieu! mon dieu! je ne demande pas mieux; écoutez-moi tranquillement. D'abord, une heure avant que votre cheval vous eût jeté par terre, un jeune homme et sa femme sont arrivés ici.

DORSAN PÈRE.

Un jeune homme et sa femme?

LA VIEILLE.

Oui, bien tristes, bien las.

DORSAN PÈRE.

D'où venaient-ils?

LA VIEILLE.

Du même côté que vous.

DORSAN PÈRE.

Et ce sont eux qui m'ont secouru?

LA VIEILLE.

Attendez donc!

DORSAN PÈRE.

Non, je veux savoir si ce sont eux qui m'ont secouru.

LA VIEILLE.

Eh bien! oui, ce sont eux qui vous ont secouru... et tout de suite encore!... Quand on eut dit que c'était un homme âgé qui venait du côté de la montagne, lui, a tout renversé pour courir plus vite; elle, a déchiré son mouchoir... et puis votre tête sur ses genoux! lui, a pris votre main; non, c'est le cheval qu'il a pris, et c'est alors, comme je vous l'ai dit, que le cheval, en se relevant... elle a fait un cri; mais le jeune homme a dit: « Ce n'est rien, ne pensons qu'à lui! » et alors ils vous ont porté...

DORSAN PÈRE.

C'est étonnant! c'est très étonnant!

LA VIEILLE.

Pas vrai?... Il n'y avait ici qu'un lit, et je l'avions préparé pour la jeune femme.

DORSAN PÈRE.

Ils me l'on donné!... après?

LA VIEILLE.

Un instant, donc!... Eh bien! ils sont restés là toute la nuit, pour vous veiller; ils n'ont pas seulement voulu s'asseoir. Il vous échappait des phrases! je n'y concevais rien, moi: mais cela paraissait leur faire bien du chagrin; et puis, comme vous dites, ils vous baisaient les mains.

DORSAN PÈRE.

La jeune femme?

LA VIEILLE.

Oui, oui, plus que le jeune homme; c'est vrai. Et elle lui disait: « Ah! mon ami, s'il savait cela!... »

DORSAN PÈRE.

Il le saura...

LA VIEILLE.

Non, non, faut pas, faut pas.

DORSAN PÈRE.

Elle t'a donc bien recommandé de ne pas le dire?

LA VIEILLE.

Sur ma vie.

DORSAN PÈRE.

Mais le jeune homme, que faisait-il?

LA VIEILLE.

Il vous regardait d'un air si touché!... Il disait que, s'il vous arrivait malheur, il ne s'en consolerait pas.

DORSAN PÈRE.

Et ils sont partis!

LA VIEILLE.

Oui.

DORSAN PÈRE.

Ils ont pu partir sans me voir?

LA VIEILLE.

Oui.

DORSAN PÈRE.

C'est impossible.

LA VIEILLE.

Vous avez raison.

DORSAN PÈRE.

Ils sont ici ?

LA VIEILLE.

Non, non, je n'ons pas dit ça, je n'ons pas dit ça.

DORSAN PÈRE.

Oh ! tu ne peux me le cacher : ils sont ici.

LA VIEILLE.

Doucement donc !

DORSAN PÈRE.

Ma bonne amie ! va les chercher, je veux être sûr que ce sont eux.

LA VIEILLE.

Oui, oui, ce sont eux : je ne sais pas qui vous voulez dire ; mais je suis sûre que ce sont eux. . . Écoutez donc, je leur ai promis, foi de brave femme, que je ne les ferais rentrer que si vous étiez toujours endormi.

DORSAN PÈRE.

Eh bien ! je dors ; tu vois bien que je dors.

LA VIEILLE.

Eh ! non, ce n'est pas sur ce fauteuil, c'est. . . O ciel !. . . Je les entends !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN FILS, ADÈLE.

DORSAN PÈRE.

Les voici ; je ne pourrai donc pas. . .

LA VIEILLE.

Si, si... je vais arranger cela de mon mieux... Faites semblant... Bon!

DORSAN FILS.

Je le vois... Comment! serait-il?...

LA VIEILLE.

Approchez, approchez... il est revenu à lui comme tantôt, je l'ai même conduit jusqu'à ce fauteuil... mais il est retombé, et j'allais vous en avertir.

DORSAN FILS.

Ainsi, nous allons reprendre votre place; et vous, voyez, ma bonne, si l'on arrive de chez lui.

LA VIEILLE.

Je vais... mais j'ai dans l'idée qu'avant qu'on soit venu... que tout à l'heure enfin... (A part.) Je m'en vais vite, car je sens que je leur dirais tout.

SCÈNE V.

DORSAN PÈRE, DORSAN FILS, ADÈLE.

ADÈLE, approchant du fauteuil où Dorsan père est assis.

Voyons si ses traits... Ah! il est bien mieux!... Son visage a repris de la couleur; tiens... Regarde donc.

DORSAN FILS.

Je n'ose... Il me semble que ces yeux fermés, ces cheveux en désordre... ce bandeau!... tout me reproche ma fuite et l'accident cruel...

ADÈLE.

Regarde-le du moins, pendant que cela t'est encore permis; s'il se réveillait, tu fuirais ses regards.

DORSAN FILS.

Oh! oui; eh bien!... profitons des instans; je veux jouir, malgré lui, du plaisir de le contempler.

ADÈLE.

Comme s'il était notre bon père.

DORSAN FILS.

Mais il l'est : ce n'est qu'une erreur.

ADÈLE.

Bien cruelle!

DORSAN FILS.

Oublions-la, à présent.

ADÈLE.

Que n'oublie-t-il de même!... il n'a pas craint de me chasser. Voilà comme Adèle veut se... (Elle lui baise la main.) Sa respiration paraît gênée; sa tête est peut-être trop basse; soulevons-la.

DORSAN FILS.

Attends, attends; que j'ai de plaisir à le servir! et de peine, quand je pense que c'est la dernière fois?... la dernière fois!... ô mon père! (Il se met à genoux. Dorsan père fait un mouvement.) Il a repris le sentiment! (Il met la main sur le cœur de son père.) Son cœur bat! (Soupirant.) Et ce n'est pas pour nous. (Dorsan père est attendri.)

ADÈLE.

Tiens!... vois donc!... des larmes coulent à travers ses paupières.

DORSAN FILS.

Est-il possible? il rêve peut-être qu'il nous pardonne!

ADÈLE.

Ah! si cela était! (Dorsan père fait un soupir et le réprime; il lève même sa main, malgré lui, dans son premier mouvement. Adèle s'éloigne.) J'ai eu une peur!...

DORSAN FILS.

Non, tu t'es trompée.

ADÈLE.

Nous ne pouvons donc plus lui être utiles!

DORSAN FILS.

Hélas! non.

ADÈLE.

Eh bien, mon ami!

DORSAN FILS.

Je te devine.

ADÈLE.

Puisque nous sommes privés du plaisir de lui consacrer nos soins, dédommageons-nous-en, en offrant au ciel nos vœux pour lui.

DORSAN FILS.

Oui, nos vœux, nos prières, nos ardentes prières!... jamais je ne lui aurai rien demandé avec autant d'ardeur... pas même notre hymen et ta justification!

ADÈLE.

Et moi, je le prierai... comme si c'était encore pour conserver Dorsan à son Adèle.

DORSAN FILS.

Ah! nous serons écoutés!

DORSAN PÈRE.

Oh! vous l'êtes!... vous l'êtes!

INVOCATION.

DORSAN FILS, ADÈLE.

Être Suprême! exauce-nous!
A ses enfans conserve un père!
Pardonne-lui son injuste courroux;
Exauce ici notre prière!
De la mort détourne les coups,
Rends-le, en ce jour, à la lumière....
Dût-il ne plus vivre pour nous!

Tu pourras ignorer toujours
Que tes enfans, sans espérance
De fléchir jamais ta clémence,
Ont prié pour sauver tes jours.

(Dorsan père se lève; il est derrière eux et les bénit.)

ENSEMBLE.

DORSAN FILS, ADÈLE, à genoux.

Être Suprême! exauce-nous!
Exauce ici notre prière!
De la mort détourne les coups;
Rends-le, en ce jour, à la lumière,
Dût-il ne plus vivre pour nous!

DORSAN PÈRE, derrière eux.

O ciel! exauce aussi mes vœux!
Que ces chers enfans soient heureux!

DORSAN PÈRE.

Eh! pour qui voudriez-vous donc que je vécusse à présent?

DORSAN FILS.

Dieu! mon père!

ADÈLE.

Fuyons!

DORSAN PÈRE.

Me fuir! cruels enfans! Non. Venez dans mes bras, contre mon cœur!... Adèle! je noublierai jamais vos soins bienfaisans, votre générosité; vingt fois, malgré moi, mes larmes ont pensé me trahir.

DORSAN FILS.

Vous avez entendu?...

DORSAN PÈRE.

Tout, tout! et j'en suis pénétré!... Embrassez-moi; encore, encore!

DORSAN FILS, ADÈLE.

Votre blessure?

DORSAN PÈRE.

Je ne sens plus que la joie d'être au milieu de mes enfans.

DORSAN FILS.

Hortense?

DORSAN PÈRE.

M'a juré qu'elle ne pouvait plus être heureuse qu'en vous voyant unis.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HENRI, CHARLES, LES HABITANS, LA VIEILLE.

DORSAN PÈRE.

Charles, Henri, mes amis! venez tous! Vous avez été témoins de l'offense, soyez-le de la réparation : Adèle est ma fille, la respectable épouse de mon fils.

LA VIEILLE.

Mais comment?... mais v'là donc?... Ah! c'est elle... c'est c't'Adèle... Ah! je ne m'étonne plus... Si vraiment, je m'étonne que vous ayez attendu si long-temps à la lui donner.

ADÈLE.

Ma bonne, tu sauras.... (A Dorsan père.) Et mes parens si tendres, si offensés!...

DORSAN PÈRE.

Je veux te conduire dans leurs bras; je veux, moi-même, obtenir leur aveu.

ADÈLE.

Surtout mon pardon!

DORSAN PÈRE.

Ils pardonneront les fautes d'Adèle à la femme de Dorsan. Retournons à la maison, remercions cette excellente femme de l'hospitalité qu'elle nous a accordée; et vous, mes enfans.... vous me promettez bien de ne jamais me quitter.

DORSAN FILS, ADÈLE.

O le meilleur des pères! pourrions-nous être heureux loin de vous.

CHŒUR.

Plus de chagrins, plus de tristesse ;
Oui, ce jour nous rend tous heureux.
L'amour s'unit à la sagesse,
Pour resserrer les plus doux nœuds...
Cet hymen comble tous nos vœux.



MARIANNE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 7 JUILLET 1796.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

MME SAINVILLE, veuve, portant le nom de DERVAL, et connue dans le quartier sous ce nom et sous celui de MARIANNE.

SOPHIE, sa fille, âgée de 15 ans, aimant Isidore.

ISIDORE, fils de M. Sainville, et cru chez Mme Derval un jeune commissionnaire, amant de Sophie, âgé de 18 ans.

M. SAINVILLE, oncle du mari de madame Derval et son voisin, père d'Isidore, maître de madame Bernard.

MME BERNARD, cuisinière de Sainville père, bavarde et curieuse.

BERNARD, son mari, porte-faix, bon homme, et riant de tout.

UN EXEMPT et sa suite.

La scène se passe à Paris, dans un quartier retiré, en 1784.

Le théâtre représente une espèce d'antichambre qui sert de cuisine. On y voit une table longue, une cheminée, un fourneau, un buffet, une armoire, une fenêtre, trois portes, une petite table pour peindre en miniature, un verre d'eau, des pinceaux, etc.

MARIANNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, MADAME DERVAL.

SOPHIE, *arrangeant sur une table tout ce qu'il faut pour peindre en miniature.*

MA mère va revenir, et je dois tout préparer. (*Madame Derval entre; Sophie continue.*) Te voilà de retour, maman? comme notre chambre est sombre, j'avais apporté ici tes couleurs, tes pinceaux.

MADAME DERVAL.

Profitons des instans; huit heures sonnent; on pourrait venir et nous surprendre; après avoir achevé cette miniature, je m'occuperai des détails de notre petit ménage.

SOPHIE.

Maman! quand tu peux cultiver encore les arts que tu aimes, et dans lesquels tu réussis si bien, j'oublie que nous avons perdu toute notre fortune. Mais quand il faut te voir quitter ce costume qui fut toujours le tien pour te revêtir d'un habillement grossier; troquer ta palette contre un lourd panier; courir ainsi au marché voisin acheter nos provisions, et, de retour, toi-même les apprêter!...

MADAME DERVAL.

La nécessité, ma fille, la nécessité!...

SOPHIE.

Ah! ce mot me désole... et c'est alors que je gémis de mon peu de forces, de ma jeunesse, qui me privent du plaisir si doux de servir ma mère, et m'obligent au contraire de recevoir d'elle des soins...

MADAME DERVAL.

Je suis la plus heureuse, j'en conviens. Tu auras ton tour, ma Sophie, et tu me rendras au centuple, j'en suis sûre, le peu que je fais pour toi.

SOPHIE.

Le peu!

MADAME DERVAL.

Ma maîtresse est donc bien contente de Marianne?

SOPHIE.

Marianne!... Ce nom!

MADAME DERVAL.

Me flatte beaucoup... Je suis ta Marianne, la bonne de Sophie: c'est ainsi qu'ils m'appellent dans le quartier. Ce titre m'est cher; je ne veux jamais le quitter, et j'ai dans l'idée que nous lui devrons notre repos, et peut-être un jour notre bonheur.

COUPLETS.

Tous les jours, au fond de mon cœur,
Je sens naître un nouveau courage;
Malgré le sort et sa rigueur,
Je bénis encor mon partage!
Si de chagrins, si de soucis,
Ma carrière paraît remplie,

Pour me consoler, je me dis :
Je les évite à ma Sophie.

Jusqu'ici mon travail constant
A fait aller notre ménage ;
J'ai plus de forces, mon enfant,
Et je dois faire plus d'ouvrage.
S'il faut consacrer quelques nuits
Pour que ma tâche soit finie,
Pour les accourcir, je me dis :
Je laisse dormir ma Sophie.

Nos maux cesseront, je le crois,
Mon cœur m'en donne l'assurance.
Déjà le ciel, plus d'une fois,
A pris pitié de ma souffrance.
Mais si mes vœux sont impuissans,
Si l'espérance m'est ravie,
Qu'il m'enlève tout, j'y consens ;
Mais qu'il me laisse ma Sophie.

SOPHIE.

Qu'il me laisse ma mère, ma bonne mère !

MADAME DERVAL.

Sans doute, il te la laissera ; il faut bien qu'elle te voie mariée, heureuse...

SOPHIE.

Heureuse !... Mais, maman, depuis quelque temps, je te trouve plus triste, plus inquiète qu'à l'ordinaire... Jamais tu n'as voulu me dire... Sophie n'est plus un enfant ; elle est digne de ta confiance.

MADAME DERVAL.

Et Sophie l'obtiendra tout entière. Oui, ma fille, tu vas savoir les véritables raisons qui m'obli-

geront, peut-être long-temps encore, de passer pour Marianne, sans laisser connaître qu'elle et madame Derval ne sont que la même personne... Un oncle de ton père, et son bienfaiteur, sans me connaître, sans avoir voulu me voir, irrité du mariage de son neveu, contracté, il est vrai, sans son consentement, me jura dès ce moment une haine éternelle, et obtint un ordre pour me faire arrêter. Toi-même, ma chère Sophie, quoiqu'encore au berceau, tu n'étais point épargnée dans cet arrêt inhumain.

SOPHIE.

Et c'était un parent!

MADAME DERVAL.

On le disait bon et sensible, mais violent, impétueux. On m'avait peinte à lui, comme une femme adroite, artificieuse; je contrariais ses vues; il ne put me le pardonner. Heureusement, nous sûmes échapper à sa vengeance; et, à l'aide d'un nom supposé, de celui de Derval, nous goûtions quelque repos, lorque Sainville, ton père, mon époux, il y a à peu près six ans (c'était en 78), (*Elle tire de son sein un médaillon où est le portrait de son mari.*) partit pour l'Amérique septentrionale, où la guerre, qui venait de se déclarer, lui offrait des moyens rapides de fortune et d'avancement; victime de son courage, il succomba bientôt sous les coups de l'ennemi. Ce malheur affreux me rendit long-temps insensible aux soins de notre sûreté: d'ailleurs, notre persécuteur paraissait nous avoir

tout-à-fait oubliées. Cependant, pour plus grande précaution, nous avons changé de quartier, nous sommes venues nous établir dans celui-ci: encore plus retiré. Là, j'ai mis en usage mon talent pour la peinture; il n'a pas suffi pour nous faire conserver la femme qui nous avait servies jusqu'alors, la pauvre Marianne! elle nous a quittées; mais bientôt ses fonctions ont été gaiement remplies, et j'espère que ma Sophie ne s'est pas aperçu de son absence.

SOPHIE.

Oh! maman, avec quelle tendresse!...

MADAME DERVAL.

C'est si naturel et si doux!... Laisse-moi finir. Les voisins, qui ne me connaissaient pas, n'ayant jamais vu ma figure toujours cachée, quand je sors, par ce grand chapeau et ce voile épais; lorsqu'ensuite, sous un autre habit plus convenable à mes nouvelles occupations, ils m'ont rencontrée de grand matin achetant nos petites provisions, marchandant, me disputant même s'il le fallait; ils se sont imaginés que j'avais succédé à Marianne, plusieurs m'ont appelée de ce nom. Je n'ai vu aucun inconvénient à les laisser dans leur erreur; et je m'en suis bien félicitée, lorsque j'ai appris que le parent qui nous avait persécutées recommençait ses recherches. Alors je me suis décidée à ne plus reparaître en public comme madame Derval, j'ai été seulement toucher quelques sommes qui m'étaient encore dues. Aujour-

d'hui mes courses sont terminées; madame Derval, malade, solitaire, ne sortira plus de son appartement; et Marianne seule ira, viendra, répondra à tout le monde, observera, guettera les malveillans tout le jour. Et le soir, le soir, ma Sophie! portes fermées, nous embrassant en cachette, et peut-être avec plus de plaisir encore; nous appelant... là... bien à notre aise, maman! ma fille! m'occupant sans crainte de ton éducation, redevenant ton institutrice : j'aurai eu le bonheur de remplir auprès de toi deux fonctions qui satisferont également mon cœur. Après avoir servi ma jeune et tendre fille, je viendrai l'instruire et recevoir d'elle à mon tour des soins touchans, un doux échange de services, de caresses, d'amour, de reconnaissance... Ah! le ciel, témoin de ce spectacle, le bénira, et les vœux qu'à la fin de chaque journée nos cœurs éleveront vers lui, seront tôt ou tard exaucés!

SOPHIE.

Je l'espère! je le prie de si bon cœur... pour toi!... Et, décidément, te voilà donc Marianne pour tout le quartier?

MADAME DERVAL.

Oui, la robe de soie, le chapeau noir, le voile de gaze, vont être serrés précieusement dans l'armoire, et attendront là des temps plus heureux.

SOPHIE.

Je conçois ton projet. Voilà pourquoi, depuis quelque temps, tu sors plus souvent sous le nom

de Marianne ? Tu causes plus familièrement avec Bernard, ce porte-faix qui rit toujours?

MADAME DERVAL.

Un bien honnête homme!

SOPHIE.

Oui, il nous a fait connaître Isidore, ce jeune commissionnaire... Mais sa femme, si babillarde, si indiscrète! Pourquoi?...

MADAME DERVAL.

Elle sert dans le voisinage, et quelquefois nous nous trouvons ensemble... « Bon jour, ma voisine. — Bon soir, ma voisine... » Voilà jusqu'ici toute notre liaison.

SOPHIE.

Mais, es-tu bien sûre de soutenir ton rôle avec tous ces gens-là?

MADAME DERVAL.

Ah! je l'étudie, et il me semble que déjà j'ai pris assez bien le ton, le langage, l'esprit de corps... (Sophie soupire.) Ne me plains pas, je t'en prie; cette étude et mon succès m'amusent, me délassent. J'avais besoin de cette distraction; je me surprends souvent riant de moi-même et de la vérité avec laquelle je me suis mise au niveau de mon nouvel état!... Tout ira bien, ma fille; c'est déjà beaucoup que d'avoir trouvé un moyen d'échapper au danger qui nous menaçait. Le temps, le hasard, la providence feront le reste. Et quand je te vois jolie, douce, bonne, je me dis: « Le ciel n'a pas fait cette aimable enfant pour

la rendre malheureuse, ni sa pauvre mère pour en être le témoin. » (Sophie l'embrasse.) Adieu, ma fille... Je vais vous envoyer Marianne, et je vous prie de la traiter avec bonté.

SCÈNE II.

SOPHIE.

Comme elle prend sur elle ! quelle mère !... Elle affecte une gaieté qui n'est pas dans son cœur... Quand, tout-à-l'heure, elle me disait tous ses secrets, j'ai cru qu'elle allait aussi me dire le mien : elle m'aurait rendu un grand service ! car je n'ai jamais osé lui parler d'Isidore. Elle ne m'a pas questionnée sur son compte... Est-ce pour m'éprouver ? Elle est si clairvoyante ! elle aura vu tout de suite, ce que je n'ai fait qu'entrevoir... Ah ! ce commissionnaire-là n'est pas le commissionnaire de tout le monde !... Quand je me mettais à la fenêtre, je le trouvais toujours les yeux fixés sur notre maison ; toutes les fois que Marianne sortait, il lui demandait de mes nouvelles ; dans notre déménagement, quand il nous aidait, c'était avec un zèle, une vivacité, un plaisir !... Oh ! j'ai dans l'idée qu'il ne peut servir ainsi que celle qu'il aime, et que celle qu'il aime, c'est... Il ne m'en a rien dit pourtant ; mais, malgré cela, je crois l'avoir bien entendu... et peut-être aussi que je lui aurai répondu sans parler.

COUPLETS.

Quand il est auprès de Sophie,
Le plaisir brille dans ses yeux!
C'est un amant, je le parie;
C'est de moi qu'il est amoureux.
Je devrais le dire à ma mère,
Et pourtant, je ne sais pourquoi,
Là... quelque chose, malgré moi,
Me force encore de me taire.

Qui sait? je me trompe peut-être;
Isidore ne m'aime pas;
Il ne me l'a pas fait connaître...
Mais moi, si je l'aimais, hélas!
Je devrais le dire à ma mère,
Et pourtant, je ne sais pourquoi,
Là... quelque chose, malgré moi,
Me force encore de me taire.

Faut-il me tourmenter d'avance!
Tous deux nous n'avons point d'amour;
Ce n'est que de l'indifférence...
De l'amitié peut-être un jour!
Je m'en vais le dire à ma mère...
Non, non, et je ne sais pourquoi,
Là... quelque chose, malgré moi,
Me force encore de me taire.

SCÈNE III.

SOPHIE, MADAME DERVAL.

MARIANNE.

Mam'zelle n'a rien à m'ordonner? v'là que j'vons à la halle.

SOPHIE.

Oh ! ma pauvre maman !

MARIANNE.

Elle est là-dedans, votre maman, à faire ses peintures... Allons, allons, Sophie, il faut prendre avec Marianne le ton...

SOPHIE, lui baisant la main.

Voilà celui que je prendrai toujours avec toi.

MARIANNE.

Incorrigible, c't'nfant-là! incorrigible! Je le dirai à Madame... Le panier... Ah! j'oubliais ; il faut que j'attende Bernard qui nous apporte du bois. Et vous, Mam'zelle...

SOPHIE.

C'est assez de m'appeler ainsi quand il y a quelqu'un.

MARIANNE.

Et la voix donc! l'accent! les yeux!... Va, j'ai beau faire, je suis toujours mère, et ton cœur ne peut pas s'y méprendre. (On entend monter.) Voilà Bernard; il faut le recevoir, car c'est ici que Marianne donne ses audiences... Toi, va étudier ton clavecin ; et moi! moi!... Il faut qu'il me trouve en fonctions ; le ton, le geste, les manières, enfin... tout-à-fait Marianne.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERNARD,

MARIANNE.

COUPLETS.

Suzon sortait de son village,
On lui trouvait quelques appas;
All' n'avait pas d'bien en partage,
Mais un bon cœur et de bons bras.
Travaillez donc,
Mam'zelle Suzon,
Travaillez donc, jeune et pauvre fillette!
Croyez-moi donc,
Songez-y donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon!
Écoutez c'te voix qui répète,
Que l'argent ne donn' pas l'bonheur,
Et qu'lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

(A part.) Il ne vient pas encore, continuons.

Bientôt un amant se présente;
Il était riche, et jeune encor;
Le fripon d'un'voix séduisante,
Offre son cœur et beaucoup d'or...
Méfiez-vous donc,
D'un pareil don;
(Bernard paraît; Sophie se retire.)
Méfiez-vous donc, jeune et pauvre fillette!
Croyez-moi donc,
Travaillez donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon!

Écoutez c'te voix qui répète,
Que l'argent ne donn' pas l'bonheur,
Et qu'lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

BERNARD, jetant ses fagots.

Sarpédié! comme elle vous dégoise ça!

MARIANNE.

Ah! c'est vous, père Bernard!

BERNARD.

Ma foi! oui, c'est moi, et les fagots aussi. Je me reposions un petit brin... Mais ne prenais pas garde; faites votre ouvrage et moi le mien.

MARIANNE.

A la bonne heure. (Bernard range ses fagots. Marianne épluche une salade, la met dans le panier, la secoue.)

Il n'parlait point de mariage,
Il fallut le laisser partir.
S'il est pénibl' de rester sage,
Il l'est bien plus de se r'pentir!
Continuez donc,
Profitez donc,
Continuez donc, jeune et pauvre fillette!
Croyez-moi donc,
Travaillez donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon!
Écoutez c'te vérité qui répète,
Que l'argent ne donn' pas l'bonheur,
Et qu'lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

BERNARD.

Ma foi! oui; je sis ben de cet avis-là. Bon jour, mam'zelle Marianne.

MARIANNE.

Bon jour, bon jour; mais vous boîtez, je crois?

BERNARD.

Ma foi! oui, que je boîte. C'est rien que ça; j'ai pensé me casser le cou.

MARIANNE.

Et vous riez!

BERNARD.

Ma foi! oui; que je ris. C'est que vraiment je suis tombé si drôlement!... Tous les fagots d'un côté, moi de l'autre; un diable de chien qui m'a passé entre les jambes!... Ils riaient tous, et moi aussi, mais on m'a relevé, et me voilà.

MARIANNE.

Vous êtes blessé, peut-être?

BERNARD, riant.

Ma foi! oui, que je pourrais bien... Je sens là quelque chose... (Tâtant sa jambe.) Ah! ah!

MARIANNE.

Vous prenez ça!...

BERNARD, riant et se tâtant la jambe.

Ah! pardine, je ne l'ai pas pris; on me l'a bien donné.

MARIANNE.

Asseyez-vous donc.

BERNARD.

Ma foi! oui, je veux bien m'asseoir... (Il veut s'asseoir, et sa jambe est roide.) Voyez donc c'te diable de jambe! quelle figure elle fait. (Il frappe sa cuisse, comme pour la faire marcher.) Va donc! va donc!

MARIANNE.

Vous pouviez vous tuer.

BERNARD.

Ma foi! oui, que je pouvais me tuer... Je n'aurais pas ri, alors. Mais, puisque me voilà, il faut bien... (A part.) Mais, voyons donc si je n'aurais pas perdu... (Il cherche dans sa poche, et en tire à moitié une petite lettre.) Non, la v'là, la v'là!

MARIANNE.

Vous paraissez vouloir me dire quelque chose?...

BERNARD.

Ma foi! oui, que j'ai à vous dire; j'ai... (A part.) Je n'ose pas, et je suis comme un imbécille!.. (Haut.) Avez-vous vu ce matin?... (A part.) Je n'ose pas... (Haut.) Avez-vous vu ma femme?

MARIANNE.

Pas encore... Mais votre accident ne vous a pas ôté l'appétit, père Bernard... J'ai là sur le fourneau...

BERNARD.

Ah! quelque petit rogaton, que vous avez mis de côté sans que la dame le sache.

MARIANNE.

Et quand elle le saurait?

BERNARD.

Oh! diable! faut pas... Elle est donc bonne, votre dame?

MARIANNE.

Elle aime beaucoup les braves gens.

BERNARD.

Pourquoi donc, quand je viens ici, qu'elle n'est jamais sortie de sa chambre pour me dire : « Bon jour, Bernard ?... »

MARIANNE.

Elle a des chagrins; elle n'est pas heureuse. Et...

BERNARD.

Pas heureuse! c'te pauvre chère femme!... Je vous en prie, mam'zelle Marianne, n'allais pas lui dire que je me suis permis...

MARIANNE.

Elle ne vous en voudrait pas.

BERNARD.

Vous n'en savais rien... (A part.) Mais la lettre! la lettre d'Isidore! dès que je regarde Marianne, adieu, je ne puis plus lui en parler.

MARIANNE.

Voilà toujours du vin; cela vous remettra un peu.

BERNARD.

Est-ce que vous ne boirez pas un coup avec moi?

MARIANNE.

Non; j'ai déjà pris ce matin...

BERNARD, riant.

Le café au lait, le café au lait... (Marianne veut goûter avec une cuiller si le ragoût est chaud.) Eh bien ! que faites-vous? vous ne savais donc pas votre métier? On goûte ça, tenez... (Il goûte avec le doigt; Marianne rit, et fait comme lui.) Eh bien?

MARIANNE.

C'est chaud. Déjeûnez, mon bon ami.

BERNARD.

Comme elle est obligeante!... serviable!... (Il mange.) Très bon! très bon! Un fier talent, en vérité! J'ai l'honneur d'être admis dans bien des cuisines... mais nulle part je n'ai rencontré une personne qui, comme vous... ma foi! oui, c'est un cœur... un air... qui n'est pas l'air de tout le monde; et on chercherait bien long-temps, qu'on ne trouverait pas votre pareille dans tout le quartier.

MARIANNE.

Bernard, vous êtes galant!

BERNARD.

Ma foi! oui, quelquefois... Ah ça! écoutais donc: ce petit Isidore, que je vous ai amené, fait-il bian vos commissions? en êtes-vous toujours contente?

MARIANNE.

Mais, assez.

BERNARD.

J'en sis ben aise, parce que c'est un gentil enfant, et que... (Il rit.) Mam'zelle Marianne, v'là que j'ons porté le bois; mais ce n'est pas là le plus lourd.

MARIANNE.

Comment?

BERNARD.

Ma foi! oui... j'ons là... (Montrant son cœur.) un quelque chose qui me pèse... Écoutais, mam'zelle Marianne, vous êtes une brave fille; vous

n'êtes pas ridicule, pas vrai? vous ne voudriez pas faire de la peine à un quequ'zun d'honnête? et, au contraire, si vous pouviez... (Il rit et tire un peu la lettre.) V'là une petite lettre... que je voudrions qui fût remise à son adresse; mais il faut pour cela votre aveu...

MARIANNE.

Une lettre! de qui?

BERNARD.

C'est de... (On entend madame Bernard crier.) mam'-zelle Marianne! mam'zelle Marianne!

BERNARD.

O ciel! ma femme!

MARIANNE.

Dites-moi donc...

BERNARD.

Non; il ne faut pas qu'elle sache... C'est entre nous!... Adieu, je m'enfuis.

MARIANNE.

Votre jambe!

BERNARD.

Ma femme vient! ça m'a guéri tout de suite. C'est un secret. — Mes crochets, donc? les v'là. —Rien de malhonnête, au moins. Par le petit escalier, n'est-ce pas, qui donne dans l'autre rue? — Je vous dirai ce que c'est, et vous verrez. Adieu, mam'zelle Marianne. (A part.) Ce pauvre Isidore; il ne sera pas trop content de son ami Bernard.

MARIANNE.

Une lettre!... L'embarras qu'il éprouvait... Son honnêteté doit me rassurer... Mais enfin quel est ce secret?

SCÈNE V.

MADAME BERNARD, MARIANNE.

MADAME BERNARD.

Eh! bon jour, ma chère voisine, que je suis aise de vous voir! Êtes-vous sortie ce matin? Moi, j'ai couru que je n'en puis plus : au marché d'abord; ensuite porter une lettre; passer chez la laitière; de là chez le boucher. On va, on vient, on se tue, et encore les maîtres ne sont pas contens! — C'est trop cher; vous n'avez pas mar-» chandé; vous n'êtes pas assez économe. » — En vérité, si on n'avait pas des amies comme vous, avec qui on peut... Mais je vous prions de m'excuser, ma voisine, je ne vous ai pas demandé de vos nouvelles. Comment vous portez-vous?

MARIANNE.

Fort bien, ma voisine... Vous avez donc eu quelque petit chagrin.

MADAME BERNARD.

Grâce au ciel! ça ne nous manque pas. Mais ce n'est pas plus aujourd'hui qu'un autre jour. Il faut répondre à celui-ci, parler à celui-là : on ne sait auquel entendre. Vous ne pouvez cependant

faire tout par vous-même ; la journée passe, et on n'a pas seulement le loisir de causer un instant avec ses voisins !... Vous savez bien que j'ai changé de maître ?

MARIANNE.

Je n'en savais pas un mot.

MADAME BERNARD.

Eh ! mon dieu, oui ; depuis huit jours, pas plus. Je servais une femme qui voulait me faire parler toute la journée ! Je n'y pouvais pas tenir, je l'ai quittée. Celui-ci ne parle pas du tout, et ça me convient mieux... C'est un bon homme, à ce qu'il paraît... Quand je dis bon homme, il y a bien des gens qui vous soutiendront qu'il ne l'a pas toujours été, et qu'il en a autrefois très mal agi avec la femme d'un neveu qui lui avait désobéi.

MARIANNE.

La femme d'un neveu !

MADAME BERNARD.

Il en a eu, dit-on, du repentir depuis : parce que ce neveu est mort... Mais qui peut savoir ça ? Il recommencerait peut-être demain, s'il pouvait la découvrir... Il y avait ben aussi une fille... Demandez-moi ce que tout cela est devenu ? Je n'en sais rien, ni lui non plus. Il n'en parle jamais ; je l'ons bien questionné là-dessus. Ce n'est pas que je sois curieuse... Ah ! mon dieu, moi, qu'est-ce que cela me fait ? Mais l'intérêt qu'on prend aux gens... Et vous-même, ma voisine, vous êtes bien aise de savoir...

MARIANNE.

Oui, oui, continuez... (*A part.*) Serait-ce?

MADAME BERNARD.

Je ne demande pas mieux... Tant y a que, quoiqu'il n'y ait que peu de temps que j'habite dans la maison, je suis parvenue à apprendre bien des petites particularités... Et pour commencer... Qu'est-ce que je disais donc?... M'y v'là : nous parlions de ce neveu de M. Sainville...

MARIANNE.

De M. Sainville! c'est bien le nom?...

MADAME BERNARD.

Oui, c'est le nom de mon nouveau maître; est-ce que je ne vous l'avais pas dit?

MARIANNE, *soupirant.*

Pas encore; mais je le sais à présent.

MADAME BERNARD.

M. Sainville donc... mon dieu! je ne sais plus... c'est égal, j'y reviendrai... M. Sainville me donne d'assez bons gages... mais ce n'est pas sur ça... Son caractère? il est doux, facile à vivre; mais c'est que je fais mon devoir : ah! ah! de l'exactitude, de la probité! Oh! sur l'article de la probité, il n'y a personne... Ce que je dis là n'est pas pour vous offenser, ma voisine; mais on sent ce qu'on vaut. Aussi serait-il bien fâché si je le quittais, et je n'ai garde : la maison est bonne, il y a des profits et des espérances. Il n'est pas vieux, à la bonne heure, mais on ne sait pas qui vit et qui meurt. Vous me direz à ça qu'il a un fils; cela

est vrai, et un joli garçon même, quoique nous nous querellions quelquefois. Il s'en moque, je me fâche ; il m'embrasse, je lui pardonne, et nous n'en sommes pas moins bons amis jusqu'à ce que ça recommence... A votre tour, ma voisine ; parlez-moi de votre maîtresse. Comment se conduit-elle avec vous? Est-elle bonne, douce, méchante, généreuse, défiante, avare? Qui est-elle? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Que fait-elle? Que veut-elle faire? Contez-moi tout ça, ma voisine ; et soyez bien sûre que madame Bernard, ne disant jamais que ce qu'elle veut, ne lâchant pas un mot de plus qu'il ne faut, n'aimant ni à questionner, ni à bavarder, ni à dire, ni à redire, ni à médire, on ne peut pas craindre avec elle la plus petite indiscrétion.

MARIANNE.

En vérité, je n'ai rien d'intéressant à vous apprendre sur le compte de madame Derval. (A part.) Sainville, notre voisin!

MADAME BERNARD.

Pas possible... on a toujours... Est-ce qu'elle écoute, par hasard?

MARIANNE.

Elle n'est pas dans cette chambre.

MADAME BERNARD.

Eh bien! à votre aise, donc. Est-ce que vous n'avez jamais jasé sur le compte de vos maîtres? Mais c'est notre petit passe-temps ça, notre consolation.

MARIANNE.

Je n'ai pas encore eu l'occasion.

MADAME BERNARD.

En v'là une, ma voisine, en v'là une; profitez-en. Je ne connais pas votre maîtresse; mais quand il n'y aurait que cette robe de soie feuille-morte avec laquelle je l'ons vue passer quelquefois, je ne pourrais pas la souffrir... Mais vous avez quelque chose, ma voisine?

MARIANNE.

Non, ma voisine; je pensais encore à ce que vous m'avez appris. Mais à présent je suis toute à vous.

MADAME BERNARD.

A la bonne heure, ma voisine. Approchez donc, et disons-nous tout ce que nous avons sur le cœur... là... de ces petites choses sur nos maîtres... vous entendez?

MARIANNE.

Du mal, pas vrai?

MADAME BERNARD.

Écoutez donc, ma voisine; pourvu qu'on n'invente pas... Tenez, moi, je suis franche, il faut l'être aussi.

MARIANNE, à part.

Quelle épreuve!... Courage, prenons sur nous.

DUO.

MADAME BERNARD.

Mon maître est quelquefois avare,
Mais c'est un honnête homme, au fond.

MARIANNE.

Ma maîtresse est un peu bizarre,
Mais on dit qu'elle a le cœur bon.

MADAME BERNARD.

Il n'voit personn' de sa famille,
Et l'on trouv' que ça n'est pas bien.

MARIANNE.

Elle aime tendrement sa fille;
Tout l'reste pour elle n'est rien.

MADAME BERNARD.

C'n'est pas là du mal, ma voisine,
Aimer sa fille!

MARIANNE.

Eh quoi! vraiment?

MADAME BERNARD.

Nous somm' trop bonn', ça me chagrine;
Allons il faut parler plus franc:
Quand il en veut à quequ'personne,
Partout, sans r'lâche, il les poursuit.

MARIANNE.

Il les poursuit!

MADAME BERNARD.

Mais quand on pleur', quand on gémit,
Comme il est faible, il leur pardonne.

MARIANNE.

Il leur pardonne!...
C'n'est pas là du mal, ma voisine,
Et j'suis charmée!

MADAME BERNARD.

Eh quoi! vraiment?
Nous somm' trop bonn', ça me chagrine.
Allons, il faut parler plus franc.

(Elle parle.) Votre maîtresse?

MARIANNE.

Elle est fière.

MADAME BERNARD.

Oui, j'entends bien;
C'est-à-dire qu'elle est orgueilleuse.

MARIANNE.

Elle n'est pas très curieuse.

MADAME BERNARD.

Une indolente! une paresseuse!
Qui n'aime à se mêler de rien.

MARIANNE.

Elle déteste une bavarde.

MADAME BERNARD.

All' a raison, faut en conv'nir,
Et je n'pouvons pas les souffrir.
Ah! ma voisine, Dieu nous garde
Des femmes qui, soir et matin,
Comme le cliquet du moulin,
Parlent, parlent... Dieu nous en garde!
C'est le fléau du genre humain.

MARIANNE.

Elle a raison... Dieu nous en garde!
D'ces femmes qui, soir et matin,
Comme le cliquet du moulin,
Parlent, parlent... Dieu nous en garde!
C'est le fléau du genre humain!

MADAME BERNARD.

Mais ça n'm'empêche pas de rire.

MARIANNE, l'imitant et s'en moquant.

Mais ça n'm'empêche pas de rire.

MADAME BERNARD.

Mais ça n'm'empêche pas de dire

MARIANNE.

Mais ça n'm'empêche pas de dire

MADAME BERNARD.

Que mon maître est parfois avare...

MARIANNE.

Que ma maîtresse est fort bizarre.

MADAME BERNARD.

Qu'elle est un tantet orgueilleuse.

MARIANNE.

Une indolente! une paresseuse!...

MADAME BERNARD.

Qu'il est sans cesse sur ses gardes.

MARIANNE.

Qu'elle déteste les bavardes.

ENSEMBLE.

Ah! ma voisine, Dieu nous garde
Des femmes qui, soir et matin,
Comme le cliquet du moulin,
Parlent, parlent... Dieu nous en garde,
C'est le fléau du genre humain.

MARIANNE.

Je suis enchantée de savoir que M. Sainville!...

MADAME BERNARD.

Oui, ça fait toujours plaisir... Mais cette Sophie, nous n'en avons pas parlé.

MARIANNE.

Je crois... qu'il n'y a rien à en dire.

MADAME BERNARD, la regardant fixement.

Voisine!... vous n'êtes pas de bonne foi.

MARIANNE.

Je vous assure... Sa mère se donne tant de soin pour la bien élever!

MADAME BERNARD.

La bien élever!... Oh! oui; elle l'élève joliment, encore!

MARIANNE.

Comment?

MADAME BERNARD.

Comment!... ma voisine, en vérité, si je voulais parler... Mais sur ce qui concerne l'honneur d'une famille, on me tuerait plutôt que de me faire lâcher une seule parole qui pourrait... Oh! mon dieu! je ne me le pardonnerais pas.

MARIANNE.

Vous me surprenez fort! Je vous en prie, expliquez-vous.

MADAME BERNARD.

Eh bien! eh bien! vous v'là toute effarée! comme si c'était de votre fille qu'il fût question.

MARIANNE, vivement.

Madame Bernard, j'exige... (Revenant à elle, et la caressant.) Allons, madame Bernard, contez-moi ce que vous savez, pour nous faire rire encore un petit brin.

MADAME BERNARD.

Vous le voulez?... C'est que sur ce qui peut faire tort à une jeunesse, tenez, j'ai une répugnance!... et si c'était à toute autre qu'à vous... mais avec Marianne il n'y a pas de risques, et je sais...

MARIANNE, impatientée.

Au fait, au fait, ma voisine.

MADAME BERNARD.

J'ai découvert, par le plus grand hasard du monde... mais vous l'avez peut-être deviné tout comme moi...

MARIANNE.

Eh! quoi?... quoi, donc?

MADAME BERNARD.

Comment! vous qui avez de la pénétration, vous ne vous êtes pas aperçue tout de suite?...

MARIANNE.

Eh! non, non, je ne me suis aperçue de rien.

MADAME BERNARD.

Qu'un certain petit commissionnaire qu'on voit venir tous les jours chez vous, n'est autre qu'un amoureux déguisé!

MARIANNE, confondue.

Un amoureux déguisé!

MADAME BERNARD.

Oh! c'est bien sûr... Je n'ai pas pu découvrir encore qui c'est; mais je vais si bien le guetter aujourd'hui, si bien le guetter!... que je le saurai, et je vous le dirai sur-le-champ, ma voisine.

MARIANNE.

Et croyez-vous que Sophie soit d'intelligence?

MADAME BERNARD.

Oh! non pas. C'te Sophie! bath! elle est si timide, si gauche, si novice!

MARIANNE.

Ah! je suis bien aise que Sophie...

MADAME BERNARD.

Eh! quoi que ça vous fait, voyons? ce sont les affaires de la mère, c'est à elle à garder sa fille, et elle ne peut pas vous en faire de reproches...

Ah! ça, sans adieu... Amusez-vous de tout ça, et faites-en votre profit.

MARIANNE.

Oh! je vous le promets... et dès aujourd'hui le jeune amoureux sera renvoyé.

MADAME BERNARD.

Bien! bien!... vous le direz donc à la mère?... il n'y a pas de mal à ça; mais ne me nommez pas; c'est inutile. Vous pourrez lui conter seulement que M. Sainville, à qui j'aurai parlé d'elle, comme ça, sans intention... viendra peut-être la voir, et lui donner quelque ouvrage.

MARIANNE.

Il viendra!...

MADAME BERNARD.

C'est possible, c'est possible... Adieu, ma voisine; j'ai beaucoup à courir ce matin; je vous reverrai pourtant; si j'ai une minute à moi; car j'ai encore bien des choses à vous dire; et il me semble que je ne fais que d'entrer. Mais vous n'y perdrez rien, ma voisine, et j'espère que nous pourrons enfin causer un petit moment. (Revenant.) Ne m'appelez-vous pas.

MARIANNE.

Eh! mon dieu, non.

MADAME BERNARD.

C'est que je croyais... J'ai tant de plaisir à causer avec vous. Adieu, ma chère voisine. (En s'en allant.) Cette Marianne, en vérité, est une excel-

lente personne, et j'en veux faire ma société, parce qu'il est fort agréable quand on loge aussi près...

SCÈNE VI.

MARIANNE.

Que viens-je d'apprendre? Sainville, cet oncle redoutable, loge à côté de nous!... Il peut à chaque instant!... Je frémis d'y penser.... Et ce jeune commissionnaire!... J'y ai été bien trompée! Je vois à présent ce que voulait dire Bernard; le but des assiduités d'Isidore, des services qu'il voulait nous rendre... Il est bien aisé d'éloigner cet enfant... (*Elle écrit deux lignes.*) Et si ce billet ne suffisait pas, je saurais... Mais si cette bonne Sophie, si sensible, si naïve!... Je ne pourrais supporter ce nouveau malheur... Questionnons-la avec prudence; et qu'elle ignore, s'il se peut, que Sainville est si près de nous!... Ce serait l'effrayer, sans que cela pût nous être utile. Appelons-la... Sophie!

SCÈNE VII.

MARIANNE, SOPHIE.

MARIANNE.

Ma fille, as-tu observé ce jeune Isidore... dont tu me parlais ce matin?

SOPHIE.

Il m'a paru toujours bien honnête, bien doux.

MARIANNE.

Te serais-tu doutée, par hasard, que ce n'était pas un véritable commissionnaire?

SOPHIE.

Mon dieu! oui, maman.

MARIANNE.

Et as-tu deviné le motif?...

SOPHIE.

Mon dieu! oui, maman.

MARIANNE.

Et tu ne m'en as rien dit, ma fille! serait-ce dissimulation?

SOPHIE.

Oh! non, non; ne va pas le croire. C'est timidité d'abord; et puis la crainte de faire gronder Isidore.

MARIANNE.

Tu serais donc fâchée, si on le grondait?

SOPHIE.

Oui, je l'avoue.

MARIANNE.

Et peut-être encore plus fâchée s'il ne revenait plus.

SOPHIE.

Oh! oui; encore plus fâchée.

MARIANNE, à part.

Voilà ce que j'ai craint! (Haut.) Si cependant l'honneur, la raison, le défendaient.

SOPHIE.

Si ma mère seulement me disait que je ne dois

plus le voir, sans me permettre la moindre question, je me déciderais à ce sacrifice.

MARIANNE.

Ma chère fille!

SOPHIE.

Je te dois tant, maman! et je suis si convaincue que tu ne veux que mon bonheur!...

MARIANNE.

Écoute : il est possible que tu revoies Isidore ; que sa famille, que je ne connais pas, et dont nous nous informerons, que le temps, les événemens enfin, te laissent le droit de l'écouter un jour ; mais, jusqu'à ce moment, il est essentiel qu'il ne paraisse plus ici.

SOPHIE, les larmes aux yeux.

Eh bien! il faut le renvoyer sur-le-champ.

MARIANNE.

Et tu pleures!

SOPHIE.

Devant toi ; mais n'appréhende pas que devant lui...

MARIANNE.

Fierté!

SOPHIE.

Confiance en ma mère, à qui je ne rougis point de laisser voir mes faiblesses.

MARIANNE.

Ah! tu me récompenses aujourd'hui de tout ce que j'ai fait pour toi... J'entends du bruit... C'est un homme richement mis que je ne connais pas. (A part.) Serait-ce?...

SOPHIE.

Qu'as-tu donc, maman?

MARIANNE.

Rien, rien. N'oublie pas surtout que je suis Marianne.

SCÈNE VIII.

M. SAINVILLE, MARIANNE, SOPHIE.

SAINVILLE, à part.

C'est bien ici... Ce que madame Bernard m'a dit sur ces femmes a fait naître ma curiosité. (Haut.) Madame Derval ne loge-t-elle pas dans cette maison?

MARIANNE.

Oui, Monsieur.

SAINVILLE, à Sophie.

On m'a dit qu'elle s'adonnait à la peinture.

SOPHIE.

Quand sa santé le lui permet.

SAINVILLE.

Je désirerais qu'elle pût s'occuper d'un portrait.

MARIANNE.

Elle ne voit personne, et si vous vouliez la laisser...

SAINVILLE.

Permettez, ma bonne, que je m'explique avec Mademoiselle.

MARIANNE, embarrassée.

Monsieur...

SAINVILLE, l'éloignant de la main.

Je vous en prie... (A Sophie.) Je voulais donc vous demander si je ne pourrais pas parler à madame votre mère? Madame Bernard, qui me sert, m'avait dit...

SOPHIE.

Monsieur est le maître de madame Bernard?

MARIANNE, à part.

C'est bien lui!

SAINVILLE.

Oui, Mademoiselle; et voici le portrait... (Il observe attentivement Sophie.)

SOPHIE, y jetant les yeux.

O ciel! (A part.) Mon père! (Marianne, au mouvement de Sophie, est très inquiète.)

SAINVILLE.

D'où vient cette surprise?

SOPHIE.

C'est la ressemblance!...

SAINVILLE.

Avec qui donc?

SOPHIE.

Mais avec... avec vous.

SAINVILLE.

Avec moi?... (A part.) Ce trouble est singulier!

SOPHIE.

Marianne, c'est un portrait... un portrait qui ressemble... Tu seras bien étonnée. Regarde, regar... (A part et bas.) C'est...

MARIANNE.

Ah! c'est le portrait de Monsieur.

SOPHIE.

Vous voyez... le même effet qu'à moi.

SAINVILLE.

C'est celui d'un neveu, qui effectivement avait quelques uns de mes traits. Enfin, je voulais avoir de ce portrait une copie... bien ressemblante....

SOPHIE.

Bien ressemblante!

SAINVILLE.

Et comme je pensais que personne ne pouvait mieux y réussir que madame votre mère, je venais la prier d'y travailler au plus tôt.

SOPHIE.

Vous pouvez y compter, Monsieur... Elle y mettra un zèle! Elle aura tant de plaisir à faire quelque chose pour vous... pour le maître de madame Bernard.

SAINVILLE.

Il est impossible d'être plus honnête, plus obligeante!.. Et si on pouvait juger de la mère par la fille...

SOPHIE.

Ma mère! Ah! Monsieur... ma mère vaut bien mieux que moi. Si vous saviez... On trouve en elle :

AIR EN RONDEAU.

Douce raison, cœur excellent,
Vertus, talens, bon caractère,
Qui la connaît, au même instant
Et la chérit et la révère.

« Ma fille, dit-elle souvent,
» Que ton cœur soit compatissant;
» Lorsque l'on est sensible et bonne,
» On ne doit pas, ma chère enfant,
» On ne doit pas en vouloir à personne... »
Elle me dit cela souvent.

SAINVILLE.

Elle a raison.

SOPHIE, à part.

Il est content.

ENSEMBLE.

SAINVILLE, à part.

Quelle candeur! aimable enfant!
Je sens déjà qu'elle m'est chère.
Oh c'est ma nièce, je l'espére.

MARIANNE, à part.

Quelle candeur! aimable enfant!
Chaque jour me la rend plus chère.

SOPHIE.

Douce raison, cœur excellent,
Vertus, talens, bon caractère,
Elle m'ajoute avec douceur :
« Si l'on t'offense, par malheur,
» Crois l'avis qu'ici je te donne :
» Le plus beau jour pour notre cœur,
» Va, c'est le jour où l'on pardonne... »
N'a-t-elle pas raison, Monsieur?

SAINVILLE.

Assurément.

SOPHIE, à part.

J'émeus son cœur.

(A Sainville.) Je vous l'ai dit :

Douce raison, cœur excellent,
Vertus, talens, bon caractère,

Qui la connaît, au même instant
Et la chérit et la révère.

SAINVILLE, à part.

Quelle candeur, l'aimable enfant!
Je sens déjà qu'elle m'est chère.

MARIANNE, à part.

O ciel! protége cet enfant:
Chaque jour me la rend plus chère.

SAINVILLE.

Tout ce que vous me dites de votre mère ne peut qu'ajouter au désir que j'avais de la connaître... Il paraît qu'elle a éprouvé des malheurs.

SOPHIE.

Oh! de grands malheurs.

SAINVILLE.

Durent-ils encore?

SOPHIE.

Je crois qu'en ce moment elle est bien à plaindre.

SAINVILLE.

Alors, j'insiste pour la voir; je le dois. J'ai des amis, du crédit; et si son infortune n'est pas méritée, je puis...

SOPHIE.

Monsieur...

SAINVILLE.

De grâce, allez lui dire que c'est Sainville.

SOPHIE, faisant deux pas.

Monsieur... elle n'est pas chez elle.

SAINVILLE.

Les voisins m'ont dit qu'ils l'avaient vue rentrer, et depuis qu'elle n'était pas ressortie.

SOPHIE.

Monsieur... Marianne...

SAINVILLE.

Cette défiance!... ce mystère!... que signifie?...

MARIANNE.

Mais, Monsieur, il me semble que madame Derval a le droit...

SAINVILLE.

J'en conviens; mais, de mon côté, j'ai des soupçons que je dois éclaircir.

SOPHIE.

Des soupçons!

SAINVILLE.

Rassurez-vous, Mademoiselle, et permettez seulement que je dise deux mots en particulier à cette femme.

SOPHIE.

A Marianne?

SAINVILLE.

A Marianne.

SOPHIE, voulant rester.

Pourquoi faut-il?...

SAINVILLE.

Je vous la renverrai dans l'instant... (A part.) Ce mouvement échappé à Sophie à la vue du portrait... son âge, ses efforts pour m'intéresser... tout doit me faire croire qu'elle est la fille de mon neveu.

SOPHIE.

Marianne, ne soyez pas long-temps, je vous le recommande, ne soyez pas long-temps.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

SAINVILLE, MARIANNE.

MARIANNE, à part.

N'allons pas nous trahir.

SAINVILLE.

Je vous crois digne de ma confiance.

MARIANNE.

Je désirerions de tout mon cœur la mériter.

SAINVILLE.

Vous aimez Sophie ?

MARIANNE.

Le ciel en est témoin.

SAINVILLE.

Je l'ai bien vu... Vous désirez son bonheur?

MARIANNE.

Plus que vous ne pouvez le penser.

SAINVILLE.

Eh bien ! il ne tient qu'à vous d'y contribuer. Ma franchise doit exciter la vôtre... (A mi-voix.) Sachez que j'ai les raisons les plus fortes de découvrir si la mère de cette enfant n'est pas une parente que je cherche partout.

MARIANNE.

C'est donc une parente... que vous aimez bien ?

SAINVILLE.

C'est une femme qui a fait le malheur de ma vie.

MARIANNE.

Peut-être, malgré elle ?

SAINVILLE.

Ah!...

MARIANNE.

Vous l'avez vue souvent?

SAINVILLE.

Une seule fois; mais si je la retrouvais...

MARIANNE.

Vous la reconnaîtriez bien vite?...

SAINVILLE.

Je le crois.

MARIANNE.

Et alors quelle serait votre intention?

SAINVILLE.

De l'engager à remettre sa fille en mon pouvoir, de s'en rapporter à moi pour les soins, les dépenses de son éducation.

MARIANNE.

Eh! croyez-vous qu'une mère consente...

SAINVILLE.

Il le faudra bien, dans la position où elle est. Au reste, c'est mon affaire; que je la voie seulement, et je suis bien sûr... Tout ce que j'exige de vous, ma chère Marianne, c'est que vous me disiez franchement si cette madame Derval, qui, sans doute, n'a pas toujours porté ce nom, n'est pas cette femme imprudente, inconsidérée, qui, sans mon aveu, est devenue la femme de Sainville. Dites-moi si la jeune personne, dont l'âge paraît se rapporter à l'époque de ce mariage funeste... Ne me déguisez rien, c'est un service

essentiel ; il sera bien payé ; et pour preuve, prenez... (Il lui offre une bourse.)

MARIANNE, dans son premier mouvement d'indignation.

Monsieur !... (Revenant à elle, et prenant l'air bien naturel.) Monsieur... je me ferions scrupule de prendre votre argent... pour une pareille misère... Ça ne vaut pas la peine, en vérité, d'être demandé avec tant d'instances, et je vous dirons sur ça... tout ce que je pouvons vous dire. Vous parlez d'une femme imprudente, inconsidérée, d'un mariage funeste, d'une mère qui a changé de nom... Eh bien ! Monsieur, ma maîtrese, depuis que je la connaissons, n'a pas fait, que je sache, une seule démarche dont elle ait à rougir. Son mariage a été très heureux, et son nom... son nom est Derval... comme le mien est Marianne. D'après cela, il est clair que ce n'est point du tout ce que vous cherchez.

SAINVILLE.

Marianne, vous affectez en vain de l'assurance ; il est aisé de voir que vous ne dites point la vérité. Ceci est une fable dont vous êtes convenue avec cette femme pour qu'elle échappe à mes recherches. La ruse est inutile. J'ai cru devoir d'abord employer tous les moyens les plus capables de vous déterminer... Rien n'a pu réussir !... Vous vous obstinez à nier que Sophie soit la personne que je cherche... Si vous aimiez véritablement cette enfant, vous auriez été la première à

désirer qu'elle rentrât dans le sein d'une famille... qui veut bien la réclamer. Sa mère elle-même devrait se trouver heureuse de voir à sa fille un état assuré... Mais, en dépit d'elle, de vous, je suivrai mon projet; et malheur à qui prétendrait s'y opposer!... Vous-même, Marianne, vous conviendrez peut-être un jour qu'il était plus décent, plus avantageux pour Sophie d'habiter chez un oncle connu, estimé, que de rester avec une mère cachée, blâmée... abandonnée... et qui n'a que le sort qu'elle mérite. (Il sort.)

SCÈNE X.

MARIANNE.

(Elle n'a pas d'abord la force de parler; elle élève ses mains vers le ciel.)

L'ai-je bien entendu!... Eh! que veut-il faire? Disposer de ma fille! me l'enlever!... Après tant de soins, de peines, de larmes!... un autre que moi... un autre qui me déteste, me méprise... Ah!... Mais, quelle prévention! Parce qu'une fois j'ai osé braver son autorité!... Je la braverai encore. Ma fille!.. ma fille!... ma Sophie!... Je n'y résisterai jamais. Que devenir?... ma raison s'égare; un peu de force, mon dieu!... un peu de force : j'en ai besoin; je crains de succomber... Non, non, je reviens... Je reviens... Je pourrai, je pourrai la voir, lui parler... Mais il faut d'abord la dérober aux entreprises de ce

cruel parent ; il faut lui cacher tout, jusqu'à ce que j'aie trouvé un asile,... s'il en est sur la terre!... (Sophie, de sa chambre appelle : Marianne! Marianne!) Je l'entends... Prenons sur moi, dissimulons... dissimulons bien ; sa vie en dépend, et la mienne... la mienne n'est rien, pourvu que je lui évite un chagrin, un seul chagrin!... Courage! courage!... On n'est pas mère seulement pour jouir du bonheur d'avoir un aimable enfant... On l'est pour la défendre, la sauver, et mourir, s'il le faut, en la serrant contre son cœur... Je suis sûre de moi...

SCÈNE XI.

SOPHIE, MADAME DERVAL.

SOPHIE.

Mari... Ah! maman, tu es seule?

MADAME DERVAL.

Seule?... Non... j'étais... je m'occupais de toi.

SOPHIE.

Eh bien! M. Sainville?...

MADAME DERVAL.

Tout s'est bien passé, très bien, très bien. Il a... il a dit... il s'en est allé...

SOPHIE.

Je le vois; mais es-tu tranquille?

MADAME DERVAL.

Tranquille?... Oh! sûrement très tranquille, très tranquille... Il est... il est... bon; il est...

juste. Et le ciel aussi! et il veut... Tu sauras tout cela, ma Sophie.

SOPHIE.

J'ai cru distinguer qu'il élevait la voix.

MADAME DERVAL.

Oui... c'était... c'était l'intérêt que lui inspirait... une mère... que je... Je te dirai tout, quand il en sera temps.

SOPHIE.

Voici l'heure où Isidore doit venir.

MADAME DERVAL.

Isidore?

SOPHIE.

Je lui dirai de s'en aller.

MADAME DERVAL, à part.

Ah! je n'ai pas la force de l'affliger autant. (Haut.) Non, non, tu le laisseras monter, tu le recevras comme à l'ordinaire... sans affectation... et quand vous aurez causé un instant... Tu m'entends, Sophie? un instant... tu lui donneras cette lettre... et tu lui diras de la porter de la part de madame Derval.

SOPHIE.

Tes ordres seront suivis exactement; je te le promets.

MADAME DERVAL.

J'en suis bien sûre... De ton côté, crois que si je t'afflige...

SOPHIE.

J'en suis bien sûre aussi.

MADAME DERVAL.

Adieu, je pars... je reviendrai bientôt

SOPHIE, courant après elle.

Tu oublies le panier?

MADAME DERVAL.

Ah! tu as raison; je te remercie... Pauvre enfant! Adieu... (A part.) Passons par la petite rue, et ne perdons pas un moment.

SCÈNE XII.

SOPHIE.

Jamais elle ne m'a embrassée de si bon cœur! Elle est contente de moi!... Comme sa confiance me flatte! Oh! j'en serai digne, et je... (On entend Isidore qui est au bas de la fenêtre.)

ISIDORE.

A-t-on besoin de moi là-haut?

SOPHIE.

Le voilà, ce pauvre Isidore?

ISIDORE, appelant.

Mam'zelle Marianne!

SOPHIE, à la fenêtre, qu'elle ouvre.

Elle n'y est pas.

ISIDORE, en bas.

Est-ce qu'il n'y a pas de commissions à faire aujourd'hui?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, vous pouvez monter.

ISIDORE.

C'est bon; j'y vais.

SOPHIE.

Hélas! il ne sait pas que c'est la dernière fois!... Je le sais bien, moi.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, SAINVILLE FILS, sous le nom d'ISIDORE.

ISIDORE.

Ah! que je suis aise de vous voir, mam'zelle Sophie! ça me console.

SOPHIE.

Vous avez donc quelque peine?

ISIDORE.

Une bien grande!... Il faut que je vous la confie tout de suite; cela me soulagera un peu... Mais, dites-moi, Bernard a-t-il vu Marianne ce matin?

SOPHIE.

Oui.

ISIDORE.

Et elle ne vous a rien remis de ma part?

SOPHIE.

Rien.

ISIDORE.

Rien! Elle n'aura pas voulu se charger de ma lettre. Aussi bien, à quoi cela servirait-il à présent?... Ah! mam'zelle Sophie, je crains d'être quelque temps sans pouvoir revenir chez vous.

SOPHIE.

J'en ai bien peur aussi!

ISIDORE.

Bien peur, mam'zelle Sophie!

SOPHIE.

Pour vous, monsieur Isidore, à qui cela paraît faire du chagrin.

ISIDORE.

Oh! beaucoup! Mon père, je ne sais pourquoi, ne veut plus que je sorte sans lui. Il ne sait pas le motif...

SOPHIE.

Mais il devrait le savoir... Voilà votre tort, peut-être?

ISIDORE.

Eh! oui... mais je n'ai pas osé l'avouer à personne, pas même à vous, mam'zelle Sophie? Mais puisqu'enfin il est possible que je sois longtemps éloigné, je ne veux pas qu'un autre vous apprenne qu'Isidore n'est pas mon nom.

SOPHIE.

Il est pourtant bien joli, ce nom-là!... Et je crains qu'un autre!...

ISIDORE.

Je serai toujours Isidore pour vous.

SOPHIE.

Ah! tant mieux!...

ISIDORE.

Je dois vous apprendre aussi que, plusieurs fois avant que vous me connussiez, je vous ai vue, et cela me faisait un plaisir!...

SOPHIE.

Je me sais bien mauvais gré de ne pas m'en être doutée plus tôt.

ISIDORE.

Je n'étais pas mis comme je le suis là, au moins.

SOPHIE.

Je vous assure que cet habit ne vous va point mal du tout.

ISIDORE.

Et puis ils disent comme cela que je serai bien riche un jour.

SOPHIE.

Ah! vous n'en avez pas besoin pour être...

ISIDORE.

Pour être?...

SOPHIE.

Pour être bien reçu par tous ceux qui vous connaîtront.

ISIDORE, lui prenant les mains.

C'est charmant, ça!... C'est... c'est bien honnête à vous, mam'zelle Sophie. J'ose donc vous prier de n'en pas vouloir à ce pauvre Bernard, s'il m'a conduit ici... (J'ai tant pleuré pour cela!...) Et de ne pas m'en vouloir à moi du stratagême que j'ai employé pour venir chez vous: je ne l'aurais pas fait, en vérité, sans l'amour extrême...

SOPHIE.

Ah! c'est bien malheureux!... Car, sans cet amour-là, vous auriez pu revenir ici tous les jours.

ISIDORE.

Oh! mon dieu, oui; mais que voulez vous? je

vous ai vue; je ne pouvais pas m'empêcher de vous aimer.

SOPHIE.

Ah! dès que ça ne vous a pas été possible!...

ISIDORE.

Que vous êtes bonne! vous daignez prendre part à ma douleur.

SOPHIE.

C'est bien juste, puisque c'est moi qui la cause.

DUO.

ISIDORE.

Il faut nous affliger ensemble.

SOPHIE.

Il faut nous affliger ensemble.

ISIDORE.

On peut même verser des pleurs.

SOPHIE.

On peut même verser des pleurs.

ISIDORE, ET SOPHIE, après lui.

En pleurant ainsi, ce me semble,
On doit adoucir ses malheurs.
Pleurons.

SOPHIE.

Pleurons.

TOUS DEUX.

Pleurons ensemble.
En pleurant ainsi, ce me semble,
On doit adoucir ses malheurs.

ISIDORE.

Donnez-m'en ici l'assurance,
Pensez à moi.

SOPHIE.

Je le promets.

Et vous, en dépit de l'absence,
Vous ne m'oublierez pas ?

ISIDORE.

Jamais.
Si quelque jour, le sort prospère
Me ramenait auprès de vous...

SOPHIE.

Si, d'après l'aveu de ma mère,
Vous pouviez revenir chez nous...

TOUS DEUX, gaiement.

Alors plus de pleurs, de tristesse;
Nous pourrons encor être heureux!
Ce doux espoir à tous les deux
Donne déjà de l'allégresse.
Oui, nous nous reverrons;
Nous nous redirons
Ce que nous souffrons.

SOPHIE.

Cher Isidore!

ISIDORE.

Chère Sophie!

ENSEMBLE.

Ensemble ainsi nous passerons
Le reste de la vie.
Alors nous nous réjouirons,
Nous chanterons, nous danserons.

ISIDORE.

Et peut-être que l'hyménée
Unira notre destinée.

SOPHIE.

Quoi! vraiment, vous croyez cela ?

ISIDORE.

Oui, j'en suis sûr, oui, l'hyménée
Unira notre destinée;

Il me semble déjà
Être à ce moment-là.

ENSEMBLE.

Oui, peut-être que l'hyménée
Unira notre destinée.

SOPHIE.

Y a-t-il un instant que nous causons?

ISIDORE.

Oh! tout au plus.

SOPHIE.

Dès-lors, il faut que je vous donne une lettre à porter de la part de ma mère.

ISIDORE.

Bien volontiers. Je ferai donc encore une commission pour elle.

SOPHIE.

Il n'y a pas loin.

ISIDORE.

Oh! loin ou près, j'irai avec un plaisir!...

SOPHIE.

Je ne le crois pas.

ISIDORE.

Pourquoi?... (Pendant qu'il lit, Sophie s'éloigne très lentement; il la regarde aussi de son côté tout en lisant.) Voyons où il faut porter... (Il lit l'adresse.) « Pour Isidore. » Ah! ah! c'est de mauvaise augure... (Il lit le billet.) « Isidore, qui a trompé madame Derval, ne re- « viendra plus chez elle sans l'aveu de ses parens. »

SOPHIE.

Adieu, Isidore... je vous quitte : je dois vous

quitter... Adieu... (A part.) Ah! j'ai bien obéi à maman! (Elle va pour rentrer.)

ISIDORE.

Sophie! je vais aux pieds de mon père...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BERNARD.

BERNARD.

Mes enfans, où est Marianne?

ISIDORE.

Elle est sortie.

BERNARD.

Tant pis!

SOPHIE.

Qu'est-ce que vous avez donc, père Bernard? vous qui êtes si gai d'ordinaire, vous avez l'air tout effrayé!

BERNARD.

Ma foi! oui; c'est qu'effectivement... Voyons si personne ne vient... (Il va à la fenêtre.) Non... Écoutez, mes amis... C'est une chose!... Mais rassurez-vous; rassurez-vous, vous dis-je! ce ne sera peut-être rien...

SOPHIE.

Mais, mon dieu! vous nous dites cela d'une manière!...

ISIDORE.

Oui, vous nous faites une peur!...

BERNARD.

Faut pas, faut pas... N'entends-je rien! At-

tendez. (*Il écoute.*) Non, non, ils ne viennent pas encore.

ISIDORE.

Mais, quoi donc?

BERNARD.

D'abord, votre père qui sait tout... ma diable de femme! Sa langue... C'est égal, je lui revaudrai ça. Il sait que vous êtes amoureux, déguisé!... C'est égal; j'arrangerons cela avec lui... Mais, ce qui me désole, ce qui me rend comme un furieux!... C'est égal, je vous dis, rassurez-vous. Il ne faut pas perdre la tête; c'est qu'il a obtenu... (*Il va à la fenêtre.*) Non, je ne vois rien... Un maudit ordre!... Ils vont venir ici. Est-ce pour vous prendre, pour vous arrêter, pour Sophie, pour madame Derval? Je n'y entends rien... Ce M. Sainville, qui passe pour un homme si juste! On ne sait plus à qui se fier... Il faut fuir. Je vous emmenerai, je vous cacherai.

SOPHIE.

Je n'ai pas la force.

ISIDORE.

Je n'en puis plus.

BERNARD.

C'est égal, je vous porterai tous les deux; et si vous avez quelque chose de précieux, donnais, donnais vite; je porte cinq cents pour gagner ma journée; jugez de ce que je puis faire pour secourir l'innocence et l'amitié.

TOUS DEUX.

Mon cher Bernard.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MARIANNE.

MARIANNE, hors d'haleine, accourt et saisit sa fille.

Les voilà! les voilà!...

BERNARD, s'armant de ses crochets.

Mettez-vous derrière moi. (D'une voix terrible.) Mettez-vous derrière moi. (Il va à la porte.) Et vous, n'avancez pas! Le premier qui touche à cette femme ou à ces enfans... je l'assomme; j'en assomme deux, j'en assomme dix; jusqu'à ce que, tombant... là... je ne puisse plus les défendre. (Ils n'osent entrer.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, SAINVILLE, MADAME BERNARD, qui le suit, GARDES.

BERNARD.

Est-ce par votre ordre, Monsieur, qu'on veut faire violence?...

SAINVILLE.

Non, point de violence, mais respect aux lois.

BERNARD, jetant ses crochets.

C'est juste... et je n'ons plus rien à dire.

MADAME BERNARD, à Sainville.

Monsieur, n'allais pas faire du chagrin à ce jeune homme, ni à mon mari, ni à personne!

Moi, je vous ai conté ça, parce que vous étiez mon maître.

SAINVILLE.

Soyez tranquille.

ISIDORE.

Mon père!

SAINVILLE.

Taisez-vous.

MARIANNE, à part.

Isidore, le fils de Sainville! Tout est contre nous.

SAINVILLE.

Sophie, Marianne, ne craignez rien. Je suis chargé de la part du ministre d'inviter madame Derval à se rendre sur-le-champ chez lui... N'allez pas encore me dire qu'elle n'est pas ici; la maison, depuis ce matin, a été entourée, et l'on sait très bien les personnes qui y sont entrées, et celles qui en sont sorties... Madame Derval, à huit heures, est revenue chez elle; elle y est à présent, et il faut que je la voie.

ENSEMBLE.

MARIANNE.

Entrez, Monsieur, cherchez vous-même,
Puisque vous ne nous croyez pas.

SAINVILLE.

Je vais entrer, chercher moi-même;
Messieurs, ne suivez point mes pas.

(Il entre.)

MARIANNE ET SOPHIE.

Dans mon cœur en vain l'espérance
Voudrait dissiper mon effroi.

ISIDORE ET BERNARD.

Pour { votre mère / c'te pauv' femme } quel effroi !

SOPHIE, bas, à sa mère.

Ils ne trouveront pas...

MARIANNE.

Silence !

Paix, mes enfans, de la prudence.
Dans mon cœur un peu d'espérance
Dissipe et calme mon effroi.

MADAME BERNARD, près de la porte.

C'te bégueule enfin sortira !
Enfin, enfin, on la verra ;
De sa chambre elle sortira !

ISIDORE.

Sophie, hélas ! quelle souffrance !

SOPHIE.

Ayons encor de l'espérance.

MARIANNE.

Paix, mes enfans, de la prudence.

SAINVILLE revient furieux.

Elle échappe encore !... ô fureur !

ENSEMBLE.

BERNARD, ISIDORE.

Elle est partie ! ah ! quel bonheur !

MADAME BERNARD.

Je n'la verrai pas, quel malheur !

MARIANNE, SOPHIE.

S'ils pouvaient partir, quel bonheur !

SAINVILLE.

Mais, malgré sa coupable adresse,
Mon projet s'exécutera.

TOUS, à part.

Que dit-il là ?... Que dit-il là ?

SAINVILLE.

L'ordre est précis, et le temps presse.
Puisqu'une mère vous délaisse,
A l'instant même il faut quitter ces lieux.

MARIANNE, avec force.

L'emmener!... Non.

SAINVILLE.

Je le veux.

MARIANNE, avec force, et saisissant Sophie.

Me l'enlever! perdez cette espérance;
Cette enfant ne me quitte pas.
Je brave à tous votre vengeance...
Osez l'arracher de mes bras!

SAINVILLE.

Quelle audace! quelle arrogance!
Mais laissons-la... Suivez mes pas.

MARIANNE, avec encore plus d'énergie.

Me l'enlever! Perdez cette espérance...
Cette enfant ne me quitte pas.

TOUS, à Sainville.

Tant d'amitié, tant de courage,
Sont bien faits pour vous attendrir.

SAINVILLE.

Cessez, de grâce, ce langage;
Votre devoir est d'obéir.

LES GARDES.

Ne nous laissons point attendrir.
A cet ordre il faut obéir.

BERNARD, SA FEMME, ISIDORE, SOPHIE.

Tant d'amitié, tant de courage,
Sont bien faits pour vous attendrir.

SAINVILLE, aux gardes.

Non, non, il faut partir.
Ne vous laissez point attendrir.

LES GARDES.

Ne nous laissons point attendrir.

MARIANNE, tenant Sophie et l'entraînant.

Je braverai votre puissance...
Venez l'arracher de mes bras.

ENSEMBLE.

LES GARDES.

Obéissez...

MARIANNE.

Je braverai votre puissance.

LES GARDES ET SAINVILLE.

Il faut, il faut suivre nos pas.

BERNARD, ISIDORE, aux gardes.

Par pitié! ne l'affligez pas.

MARIANNE, bas à Sophie pendant que les autres parlent.

Calme ton effroi,
Je reste avec toi.

SOPHIE.

Je te voi
Près de moi,
Plus d'effroi!

LES AUTRES.

Il faut suivre nos pas.
Obéissez sans résistance.

ENSEMBLE.

MARIANNE, couvrant sa fille de son corps.

Je braverai votre puissance.
Venez, si vous l'osez, l'arracher de mes bras.

SOPHIE, serrant sa mère.

Je braverai votre puissance.
Non, non, n'espérez pas m'arracher de ses bras.

SAINVILLE.

Marianne, je veux bien excuser votre zèle... quoique vous l'ayez poussé un peu trop loin;

mais l'ordre porte que, comme oncle de Sophie, (car je suis sûr qu'elle est ma nièce) comme le seul qui puisse représenter son père ; je dois, en son nom, soustraire cette jeune personne à des mains étrangères, dangereuses, je dois l'emmener chez moi, veiller à ses mœurs, à son éducation, à son établissement : venez donc, ma chère Sophie. . .

SOPHIE.

Monsieur, sachez. . .

MARIANNE, bas.

Tu nous perds. (Haut à Sainville.) Monsieur, permettez du moins que je la suive. . . seulement pour la servir !

SAINVILLE.

Il est inutile ; elle trouvera chez moi. . .

MARIANNE.

Et peut-elle trouver quelqu'un qui la serve jamais comme Marianne!. . . Demandez-lui.

SOPHIE.

Non, jamais.

SAINVILLE.

Cette obstination!. . . Laissons cette femme, et partons, qu'on emmène Sophie. . .

SOPHIE, alors repousse Sainville, et s'écrie:

Je ne te quitte pas!... je ne quitte pas ma mère.

SAINVILLE.

Sa mère! Quoi! vous êtes?...

MARIANNE.

Eh! oui, je suis sa mère. Vous en faut-il d'autre

preuve que l'état où je suis? Voyez mes larmes, mon désespoir... mon humiliation. Je suis Marianne, madame Derval, la malheureuse épouse de votre neveu... Je n'ose dire votre nièce ; c'est de vous seul que je veux recevoir ce nom!... Me voilà sous cet habit que vos poursuites m'ont condamnée à porter ; voilà cette Marianne que l'amour maternel payait si doucement à tous les instans de sa vie ; c'est moi qui, depuis quinze ans, persécutée, calomniée, fuyant de lieux en lieux, ai pourtant trouvé le secret, par mon travail, par mon courage, d'élever cette enfant, de lui donner des vertus, des talens ! c'est moi qui ai été sa nourrice, son amie, sa servante, qui la serais encore, et qui me trouverais heureuse de l'être... si vous vouliez me permettre de porter toute ma vie ce nom.

SOPHIE.

Voyez, Monsieur, tout ce qu'elle a fait pour moi, ce qu'elle veut faire encore ! Nous séparer, c'est nous tuer toutes deux ; il nous est impossible de vivre l'une sans l'autre. Vous parlez de bienfaits ! Eh ! que pouvez-vous m'offrir qui remplace jamais ses conseils, ses exemples, un seul des baisers qu'elle me donne tous les jours !

MARIANNE, la calmant.

Ma fille ! ma fille ! (A Sainville.) Si je vous ai offensé, n'ai-je pas bien mérité mon pardon ? n'ai-je pas bien acquis aujourd'hui le droit de

porter le nom de votre nièce, de la mère de Sophie? J'en appelle à votre équité, à votre cœur; prononcez; j'attends à vos pieds ma récompense ou mon arrêt.

SOPHIE.

Et le mien.

SAINVILLE.

Levez-vous! levez-vous!

BERNARD.

V'là une femme, ça!

SAINVILLE.

Marianne, écoutez, et répondez avec toute la franchise dont vous êtes capable; croyez-vous qu'il y ait un cœur assez généreux pour pardonner entièrement les torts qu'on a eus envers lui?

MARIANNE.

C'est à moi de vous le demander.

SAINVILLE.

Les pardonneriez-vous, Marianne?

MARIANNE.

Oui, oui, je le proteste.

SAINVILLE.

Eh bien! moi, je ne me sens pas autant de force... car je jure que je ne me pardonnerai jamais les chagrins que je vous ai causés.

MARIANNE.

Qu'entends-je?

SAINVILLE.

Venez dans mes bras, ma nièce, mes enfans...

venez, aimons-nous, pardonnons-nous... J'en avais besoin... C'est un grand tourment de haïr!

MARIANNE ET SOPHIE.

Mon oncle!... mon ami! mon bienfaiteur!

SAINVILLE.

Oui, oui, tout cela. Je vous tiendrai lieu de tout ce que vous avez perdu.

ISIDORE.

Mon père, serai-je le seul?...

SAINVILLE.

Eh! non, mon enfant: viens aussi. Je n'ai plus le droit de gronder personne... Sophie est ta cousine.

ISIDORE.

Et sera ma femme, si vous voulez bien le permettre; c'est le nom que j'aime le mieux lui donner.

SAINVILLE.

Sans doute, ta femme. Elle est déjà ma fille.

ISIDORE.

Mais, Marianne y voudra-t-elle bien consentir?.. C'est qu'elle m'a chassé tantôt!... Ah!...

SAINVILLE.

Comment?

ISIDORE, à son père.

Lisez, lisez.

SAINVILLE, à Marianne.

C'est un nouveau sujet pour moi de me repentir et de vous estimer.

MARIANNE.

Votre suffrage, votre amitié, leur union!... il ne manque plus rien à mon bonheur.

SOPHIE.

Tu vois bien, maman, Dieu m'a exaucée! Il te récompense de tout ce que tu as fait pour moi.

MADAME BERNARD.

Et moi, qui ai été vous conter!... Comme j'ai été votre dupe! Comme vous avez bien joué ça!... Ah! mon dieu, mon dieu! mon dieu!... Mais, ne m'en voulez pas de ce que j'ai pu vous dire... c'était sans malice, en vérité.

MARIANNE.

Madame Sainville oublie tout ce qu'on a dit à Marianne. Restez avec nous, ma voisine, et vous aussi, mon cher Bernard, vous partagerez ma félicité.

BERNARD.

Ma foi! oui, de tout mon cœur... (A sa femme.) Et toi, si tu t'avises jamais...

MADAME BERNARD, lui donnant de petits soufflets.

Mon petit Bernard, je ne dirons plus rien; et s'il se passe quelque chose dans le voisinage, si un mari querelle sa femme, si sa femme le...

BERNARD lui ferme la bouche sans pouvoir la faire taire.

Paix... paix... paix...

SAINVILLE.

Madame Bernard, embrassez votre mari, et allez ensuite conter à tout le quartier ce qui s'est passé ici.

MADAME BERNARD, contente et faisant la révérence.

De tout mon cœur. (Elle embrasse son mari.)

SAINVILLE.

Retournons chez moi. Préparons tout pour le mariage d'Isidore et de Sophie. Effaçons, s'il se peut, jusqu'au plus léger souvenir des maux que nous avons soufferts. Puissé-je, par la conduite de toute ma vie, faire oublier à ma nièce les torts que j'ai eus envers la bonne, la respectable Marianne!

CHOEUR.

Célébrons tous, en ce moment,
Des bonnes mères le modèle!
Et cet exemple si touchant
De la tendresse maternelle!



LA MAISON ISOLÉE, OU LE VIEILLARD DES VOSGES,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 11 MAI 1797.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

ÉVRARD, homme âgé qui a de la fortune, retiré dans une maison de campagne où il fait beaucoup de bien.

CHARLES, soldat hussard.

ZOZO, valet d'Évrard, simple, poltron, mais bon.

CLAIRE, filleule d'Évrard, le servant.

GRIMPE, chef de voleurs.

UNE JEUNE FILLE.

QUATRE VOLEURS.

JEUNES FILLES.

OUVRIERS, PAYSANS.

La scène se passe en France, dans les montagnes des Vosges.

LA MAISON ISOLÉE,

OU

LE VIEILLARD DES VOSGES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un lieu agreste et pourtant agréable, des rochers couverts de mousses forment une espèce de pont qui conduit au village; le dessous de ce pont est obscur et forme une caverne. L'entrée d'une grotte est à côté. A droite, est une fontaine en pierre, au fond un pont détruit, un reste d'aqueduc, et le tout terminé par une montagne riante et pittoresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

QUATRE VOLEURS sur le rocher, deux assis au pied d'un arbre, deux autres sur une pierre.

PREMIER VOLEUR, à ceux qui sont sur le rocher.

EH bien! apercevez-vous quelqu'un? notre camarade Grimpe paraît-il?

DEUXIÈME VOLEUR.

Non, pas encore... veut-il nous laisser là? la nuit s'approche.

PREMIER VOLEUR.

Donnons-lui le temps de revenir, l'affaire en vaut la peine; mes amis, mille écus!

TROISIÈME VOLEUR.

Que ça... Allons, il faudra s'en contenter; des-

tendons toujours. Un seul n'a qu'à rester sur ce rocher d'où l'on voit la route.

PREMIER VOLEUR.

Soit... d'ailleurs c'est ici que nous sommes convenus de nous trouver, pour ne donner aucun soupçon... près de la fontaine, comme des chasseurs, faisant halte.

DEUXIÈME VOLEUR.

A la bonne heure; faisons donc halte. Il faut être exact à tenir sa parole.

TROISIÈME VOLEUR.

Le village n'est pas très éloigné; une lieue, pas plus.

DEUXIÈME VOLEUR.

Nous en serons plus à portée cette nuit... L'essentiel, c'est qu'on ne se doute pas de notre projet... Ah! dame, mes amis, il faut de la patience, vous le savez bien.

QUATUOR.

Dans notre état point de repos,
Peu de profit, beaucoup de peine;
Mais ce jour promet bonne aubaine,
Et nous paiera de nos travaux.

UN VOLEUR.

A Paris que de nos confrères,
Sans forcer grilles ni verroux,
Avec moins de dangers que nous,
Font de meilleures affaires.

UN AUTRE.

Les uns dans de bonnes voitures,
Sous un faux nom, empruntant, flloutant;

D'autres en costume élégant,
Prenant l'empreinte des serrures.

UN AUTRE, à mi-voix.

Et ceux qui travaillent en grand...
Certains faiseurs de fournitures.

TOUS.

A Paris que de nos confrères,
Sans forcer grilles ni verroux, etc.

(Alternativement.)

Les uns dans de bonnes voitures,
D'autres en costume élégant,
Prenant l'empreinte des serrures;
Et ceux qui travaillent en grand,
Qui font d'excellentes affaires;
Heureux confrères!
Heureux confrères!
Oui, pour nous consoler,
C'est à Paris, c'est là qu'il faut aller
Rejoindre nos confrères.

TOUS.

C'est à Paris, c'est là qu'il faut aller
Rejoindre nos confrères.

UN VOLEUR, sur la montagne.

Enfin, voilà Grimpe.

PREMIER VOLEUR.

Messieurs, vous voyez qu'il ne nous a pas trompés.

DEUXIÈME VOLEUR.

Pardié, un honnête garçon comme lui!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, GRIMPE.

PREMIER VOLEUR.

Eh bien! as tu appris...

GRIMPE.

Pas grand chose, je sais seulement que le remboursement de mille écus a été fait hier à un vieillard qui habite ce village.

DEUXIÈME VOLEUR.

Son nom?

GRIMPE.

Je ne le sais pas.

TROISIÈME VOLEUR.

Sa maison?

GRIMPE.

Je n'ai pu la découvrir.

PREMIER VOLEUR.

Mordié! saperdié! tu nous avais promis...

GRIMPE.

Attendez... Il avait avec lui un valet, un nigaud, qui est revenu hier, je le reconnaîtrais bien, si ce soir dans le village je pouvais le rencontrer; nos camarades ne tarderont pas à revenir, les mille écus sont à nous, quatre d'entre nous suffiront pour cette expédition, les autres iront m'attendre à Montziq, cette nuit j'irai les rejoindre, et je les conduirai dans une auberge, il y a à faire une excellente capture. Partez, je vais... mais, me trompé-je?... non... je crois

moi que... oui, ma foi, c'est lui-même... nous saurons alors en le faisant jaser... (Ils sortent.) (Aux autres.) Mes amis, mettons nos manteaux; attention et prudence, je vais le questionner.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ZOZO.

ZOZO.

Ah! voilà du monde!... Ce ne sont pas des gens d'ici.

GRIMPE.

Bonjour, l'ami.

ZOZO.

L'ami!... Monsieur... Serviteur? pourrais-je savoir... ce qui vous amène en ce lieu?

PREMIER VOLEUR, montrant son fusil.

Tu le vois, nous attendons du gibier; nous sommes des chasseurs.

ZOZO.

Ah! vous êtes des chasseurs. (A part.) Des braconniers, peut-être. (Haut.) Et avez-vous déjà trouvé?...

TROISIÈME VOLEUR.

Rien encore, dont bien nous fâche.

ZOZO.

Vous serez, peut-être, plus heureux ce soir... à l'affût... là...

GRIMPE.

Faut l'espérer... Et vous, mon ami, vous venez ici au-devant de... de...

ZOZO.

Oui, je viens au-devant de mon maître.

GRIMPE, bas au deuxième voleur.

Son maître ! c'est bien lui.

LE DEUXIÈME, bas au troisième.

C'est lui.

LE TROISIÈME, bas au quatrième.

C'est lui.

GRIMPE, haut.

Qui revient, n'est-ce pas de cette foire qu'il y a eu près d'ici ?

ZOZO.

Précisément.

GRIMPE.

Il y allait pour affaire.... je le sais.

ZOZO.

Monsieur le sait ?

DEUXIÈME VOLEUR.

Une somme qu'il avait à recevoir de mille écus.

ZOZO.

Ah ! vous savez aussi !...

GRIMPE.

Je les ai vu compter... Il les a emportés même !

ZOZO.

C'est-à-dire qu'il n'a pas pu les emporter... A son âge ! mais il les a envoyés par une occasion bien sûre... parce qu'on lui a dit qu'il n'y avait pas mal de voleurs dans ce canton, et il n'a pas voulu, vous entendez bien...

GRIMPE.

On lui a dit qu'il y avait des voleurs!... Diable! on a eu raison : on ne voit plus que cela aujourd'hui : c'est affreux... c'est un homme prudent que votre maître! oui, très prudent! Il est de ce village, il y loge même?

ZOZO.

Y loge! pas tout-à-fait.

GRIMPE.

Je veux dire dans une maison qui dépend du village... là sur le... près de... un peu loin.

ZOZO.

A la bonne heure.

GRIMPE, bas à son camarade.

Une maison isolée.

LE DEUXIÈME VOLEUR, au troisième.

Maison isolée.

LE TROISIÈME, au quatrième.

Maison isolée.

GRIMPE, regardant Zozo.

Sa femme, ses enfans... il a... il est... ah! ma foi.
(Il soupire voyant Zozo qui s'attriste.)

ZOZO.

Oui, c'est bien malheureux, qu'il les ait tous perdus.

GRIMPE, bas au deuxième.

Il est seul.

LE DEUXIÈME, au troisième.

Il est seul.

LE TROISIÈME, au quatrième.

Il est seul.

GRIMPE.

C'est un si brave homme que ce monsieur!... ce monsieur...

LE DEUXIÈME VOLEUR, à Grimpe.

Ce monsieur! ce monsieur! dis-nous donc son nom.

GRIMPE.

Tu ne le sais pas? Tout le monde le connaît, demande plutôt à cet honnête garçon, si on ne parle pas partout de monsieur...

ZOZO.

De M. Évrard! ah! je vous en réponds.

GRIMPE, au deuxième.

Tu entends; Évrard.

LE DEUXIÈME, au troisième.

Évrard.

LE TROISIÈME, au quatrième.

Évrard.

ZOZO.

Il n'y a pas ici un petit enfant qui ne vous dise son nom; on l'appelle même par respect... *le Vieillard des Vosges*, parce que c'est le plus ancien du pays; mais c'est que c'est bien le meilleur homme! qui donne tout ce qu'il a aux pauvres, qui fait du bien à tout le monde, et qui chaque jour remercie Dieu...

LE PREMIER, au deuxième.

Dieu!

LE DEUXIÈME, au troisième.

Dieu!

ZOZO.

Excusez, Messieurs : mais jusqu'à ce qu'on nous ait donné quelque chose de mieux, vous permettrez... (A part.) Je n'aime pas ces gens-là.

GRIMPE.

Ne vous fâchez pas, mon garçon.

ZOZO.

Moi, Monsieur! chacun pense... (A part.) Voyez donc ce grand maigre qui me répond!... Il ne regarde jamais où qu'il parle... C'est mauvais signe.

GRIMPE.

Adieu, mon cher, quand nous repasserons par ici, nous irons vous voir.

ZOZO.

Oh! faut pas vous déranger pour ça.

GRIMPE.

Ça nous arrangera au contraire, et nous serons fort aises de faire une plus ample connaissance avec monsieur... monsieur Évrard.

ZOZO.

Vous êtes bien bon... Mais monsieur Évrard ne voit personne.

GRIMPE, brusquement.

C'est égal! il ne nous verra pas s'il veut, (S'adoucissant.) cela ne nous empêchera pas de lui faire au plutôt notre visite... et à vous aussi, mon bon ami. Au revoir, mon garçon... (Bas, à ses camarades.) Cachons-nous aux environs, pour le suivre de loin, et savoir au juste où est la maison.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ZOZO.

Ces Messieurs ont une mauvaise physionomie. Je ne leur aurais ma fine pas dit que mon maître avait reçu. (Il fait le signe de toucher de l'argent.) Mais ils le savaient! Si c'étaient de ces gens-là qui ont arrêté Pierre!... Oh! non, non... Et puis tant qu'il fait jour, moi, je n'ai jamais peur, il passe toujours quelqu'un; mais Claire, mam'zelle Claire! pourquoi ne vient-elle pas au-devant de Monsieur. Ah! la v'là, la v'là.

SCÈNE V.

ZOZO, CLAIRE.

ZOZO.

Allons, Mam'zelle, arrivez donc, songez qu'il faut se trouver au rendez-vous avant notre brave maître.

CLAIRE.

Eh bien! m'y v'là au rendez-vous; c'est bien ici, près de la fontaine, au pied de la petite colline où que Monsieur vient tous les jours pour ar... erb...

ZOZO.

Arboriser, Mam'zelle, ça s'appelle comme ça. Et pourquoi le fait-il, Mam'zelle? vous le savez bien, c'est pour pouvoir guérir les uns et les autres, et sans intérêt au moins; il est le médecin

du village, il est aussi le maître d'école, il est l'exemple de tout le pays... Faut ben l'aimer, ben le respecter, ben le servir; et si on l'y manquait...

CLAIRE.

Je savons tout ça, et je le sentons encore mieux; mais il ne faut pas t'échauffer, tu as l'air de vouloir me donner une leçon!

ZOZO.

Non, pas une leçon, Mam'zelle, mais un conseil d'amiquié.

CLAIRE.

Un conseil? et tu grondes!

ZOZO.

Mais peut-on appeler ça gronder! quand c'est le cœur... Oui, Mam'zelle, c'est le cœur... d'abord pour vous, et c'est tout simple: il ne faut que vous connaître pour ça; et puis pour ce bon M. Évrard... et si je vous dis par fois queuque petite drolerie à son sujet, c'est que le zèle... ne vous fâchez pas, Mam'zelle, et écoutez-moi: Vous savez que je suis à M. Évrard depuis dix ans?

CLAIRE.

Oui, et ça fait bien l'éloge... de M. Évrard.

ZOZO.

Il est vrai, Mam'zelle, et je n'en disconviens pas; mais ce que vous devez savoir aussi, c'est qu'il y a une personne dans le monde que je ne puis pas dire si je l'aime plus, ou si je l'aime

moins que Monsieur, parce que s'il fallait donner ma vie pour l'un ou pour l'autre, je la donnerais pour tous les deux; et c'te personne, Mam'zelle, je la nommerais bien si ce n'était...

CLAIRE.

Ah! tu vas encore me parler de ton amour!

ZOZO.

Et de quoi voulez-vous donc que je vous parle, puisque je ne pense jamais à autre chose?

CLAIRE.

Tu sais bien que je t'ai prié...

ZOZO.

Rendez-moi justice, il y a plus de trois heures que je ne vous en ont parlé... mais enfin il faut bien que vous preniez un mari et moi une femme; un garçon honnête et une fille sage, peuvent-ils faire autrement quand l'un aime l'autre, et que l'autre... car vous ne me haïssez pas, mam'zelle Claire.

CLAIRE.

Non.

ZOZO.

Ce *non*-là me fait déjà du bien... mais ça ne suffit pas; c'est un *oui* qu'il me faut; est-ce que vous en aimez un autre, dites?

CLAIRE.

Non.

ZOZO.

Est-ce parce que je ne suis pas assez jeune?

CLAIRE.

Eh! non, t'as trente ans, j'en ai vingt, c'est un âge ben assorti.

ZOZO.

Est-ce parce que je ne suis pas un beau garçon?

CLAIRE.

Mais je te trouve une bonne physionomie.

ZOZO.

Hé! hé! hé!... c'est parler ça.

CLAIRE.

Celle d'un honnête homme.

ZOZO.

Hé! hé hé! encore plus mieux.

CLAIRE.

On dirait même à te voir que tu as plus d'esprit que tu n'en montres.

ZOZO.

Hé! hé! hé! comme c'est doux à entendre!

CLAIRE.

Mais tu te fâches souvent.

ZOZO.

Ah! ah! oui, oui.

CLAIRE.

Tu es contrariant.

ZOZO.

Un petit brin.

CLAIRE.

Il suffit qu'on te propose de faire une chose pour que tu en veuilles faire une autre.

ZOZO.

Hé! ça m'arrive quelquefois.

CLAIRE.

Tu prends d' l'humeur.

ZOZO.

Je suis un peu taquin, faut en convenir.

CLAIRE.

Poltron.

ZOZO.

Non, mais j'sis pas brave : c'est vrai.

CLAIRE.

Jaloux.

ZOZO.

Ah! sur ça, Mam'zelle... j'avoue que si...

CLAIRE.

Tu vois bien qu'il faut encore...

ZOZO.

M'aimer et être ma femme, il ne faut que ça pour me corriger de tous mes défauts.

CLAIRE.

Mon cher Zozo, je ne veux pas te tromper....

ZOZO.

Est-ce que ça vous serait possible donc?

COUPLETS.

CLAIRE.

Je sais qu'une fois dans la vie,
D'amour on doit suivre les lois,
Que lorsqu'elle a fait un bon choix,
Fille sage alors se marie ;
Je prétends bien agir ainsi.

Zozo, mon p'tit Zozo, mon cher Zozo.

Je te le promets... oh! oui... oui,
Mais c'n'est pas encor aujourd'hui.

ZOZO.

Pourquoi ça donc?

CLAIRE.

Pour devenir l'époux de Claire,
Il faut être toujours joyeux;
Ne vouloir que ce que je veux,
Faire tout ce qui peut me plaire.
Zozo, tu s'ras de même aussi.

Zozo, mon cher Zozo, mon p'tit Zozo.

N'est-ce pas?... oh! oui... oui,
Mais c'n'est pas encor aujourd'hui.

ZOZO.

C'est bien injuste ça.

CLAIRE.

Pour voir dérider ton visage,
Je n'aurais qu'à changer de ton,
Te prendre par sous le menton,
Te parler de mon mariage.
Eh bien! tu seras mon mari.

Zozo, mon cher Zozo, mon p'tit Zozo.

Je te l'promets, hé! bien oui, oui,
Tu s'ras mon mari...
Mais c'n'est pas encor aujourd'hui.

ZOZO.

Ce sera donc demain, je ne peux pas aller plus loin, d'abord.

CLAIRE.

Corriges-toi et nous verrons, nous verrons, je te dis que nous verrons... Mais, M. Évrard!...

je commence à être inquiète de ce qu'il ne revient pas.

ZOZO.

Bath! il y a encore du jour pour plus de deux heures, il ne peut pas tarder à présent, je lui ai conseillé de revenir avant la nuit.

CLAIRE.

Tu as bien fait, parce qu'il y a depuis queuque temps dans le bois, près de la grande route, des voleurs...

ZOZO.

Des voleurs!... vraiment? v'là que vous m'inquiétez aussi... d'autant que tout à l'heure j'ai rencontré des gens... Et puis Pierre n'est-il pas venu me raconter que hier dans la nuit, en revenant à sa ferme, il avait été saisi à la gorge par un coquin qui avait un grand bras... Il n'a pu voir que le bras, parce qu'il faisait obscur, et qu'heureusement on est venu; mais il dit que c'était ben le bras le plus...

CLAIRE.

Allons; nos jeunes filles accourent, ne va pas leur faire des contes qui puissent les épouvanter.

ZOZO.

Mais enfin! Pierre l'a bien senti ce bras qui... Et pourquoi donc viennent-elles ici toutes ces jeunes filles?

CLAIRE.

C'est moi qui les y ai engagées pour avancer le plaisir qu'aura M. Evrard, après son absence, de revoir celles qu'il chérit comme ses enfans.

ZOZO.

C'est bien ça, et puis il leur apportera des rubans, des petits cadeaux.

CLAIRE.

Oh! elles ne viennent chercher ici que lui seul, je t'en réponds.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHŒUR de jeunes filles, qui viennent au-devant d'Évrard.

CLAIRE.

Quel plaisir quand nous reverrons
Ce cher Évrard, notre bon père;
Je veux l'embrasser la première...

LE CHŒUR.

Oui, toutes nous l'embrasserons.

LE CHŒUR, répète.

Quel plaisir, etc.

CLAIRE.

Et je lui dirai sans mystère,
Daignez écouter not' prière,
Ne quittez plus jamais ces lieux,
N'abandonnez plus ce village.
Où pourrait-on vous aimer davantage,
Où pourriez-vous vous trouver plus heureux?

LE CHŒUR.

Oui, je l'y dirons, etc.

ZOZO.

Ah! me v'là ben, Claire m'oublie,
A moi seul'ment all'ne pense pas;
Fâchons-nous, mais que c'soit bien bas;
Car elle est si jolie!

CHŒUR.

Quel plaisir, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Il sera tout étonné de nous trouver ici.

CLAIRE.

Il est pourtant tout simple qu'après avoir passé trois jours sans le voir, on soit empressé de venir au-devant de lui.

LA JEUNE FILLE.

En l'attendant, allons, Zozo, allons, chante-nous quelque chose.

ZOZO, à part.

Ce n'est pas elle qui me prie!

LA JEUNE FILLE.

Eh bien! chante donc, au lieu de rester là tout droit.

ZOZO.

Je ne savons rien.

LA JEUNE FILLE.

Et si... la chanson que tu as faite pour ton amoureuse.

ZOZO.

Je l'ons oubliée.

LA JEUNE FILLE, à Claire.

Il est un peu contrariant, ton futur.

CLAIRE.

Il s'essaye à être mari. (Bas.) Mais laissez faire, je vous promets qu'il chantera. (Haut.) Faut pas l'obstiner, la vérité c'est qu'il ne chante plus.

ZOZO.

Je ne chante plus, ah! c'est selon.

CLAIRE.

Il n'a pas de voix.

ZOZO.

Je n'ai pas de voix.

CLAIRE.

Il ne sait pas une seule chanson.

ZOZO.

Moi qui en fais! ah! mon dieu! (*A part.*) Si je voulais pourtant...

LA JEUNE FILLE.

Puisque c'est comme ça, je vais chanter, moi.

ZOZO, *à part.*

Chante, chante, va... je t'attends.

(*La jeune fille chante.*)

Une fillette du village...

AIR.

ZOZO.

Si j'ons jamais une campagne,
Je veux avoir bien des troupeaux;
Et quand j'aurai tous ces troupeaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

Si j'ons jamais une campagne,
Je veux avoir bien des chevaux;
Et quand j'aurai tous ces chevaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

Si j'ons jamais une campagne,
Je veux avoir bien des agneaux;
Et quand j'aurai tous ces agneaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

Je veux avoir bien des bestiaux;
Je veux avoir bien des chevaux;
Je veux avoir bien des oiseaux;
Je veux avoir bien des ruisseaux;

Je veux avoir des arbrisseaux,
Je veux avoir des tourtereaux.

Oui, bien des ruisseaux,
Des arbrisseaux,
De jolis coteaux,
De jolis ormeaux,
Puis de petits veaux,
De petits agneaux,
De petits chevreaux,
De petits taureaux,
De petits troupeaux,
Et puis sur les eaux,
De petits vaisseaux,
De petits bateaux...
De petits marmots,
De petits Zozos,
Bestiaux! chevaux! oiseaux!
Ruisseaux! vaisseaux! bateaux!
Marmots! Zozos!

LES JEUNES FILLES.

Finiras-tu donc?

ZOZO.

M'y v'là, patience, laissez donc dire : c'était le plus beau.

(Finissant l'air.)

Et quand j'aurai de tout cela,
Et surtout gentille compagne;
(Mam'zelle Claire, que voilà),
J'irai vivre dans ma campagne.

Si j'ons jamais une campagne,
Je veux avoir bien des troupeaux;
Et quand j'aurai tous ces troupeaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

TOUTES.

Non, non.

ZOZO.

Eh bien! les autres couplets!

TOUTES.

Non, non.

ZOZO.

Je n'en dirai que dix.

LA JEUNE FILLE.

Pas un seul; tais-toi, et viens danser avec nous.

ZOZO.

Danser!... ah! ben oui, danser.

(Il chante.)

Si j'ons jamais une campagne,
Je veux avoir bien des troupeaux;
Et quand j'aurai tous ces troupeaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

TOUTES.

Encore!

LA JEUNE FILLE, bas, à Claire.

Laissons-le, c'est tout simple, il ne sait pas danser.

ZOZO.

Je ne sais pas danser?

LA JEUNE FILLE.

Il est lourd.

ZOZO, ôtant son habit.

Je suis lourd! ah!... je suis lourd, voyez plutôt. (Il saute.) Tenez, en v'là-t-il un fier celui-là? (Il saute.) Et celui-ci? (Il saute lourdement.) Léger comme une plume... ah! ah!... et pis par ci, et pis par

là ; (*Il tourne.*) et puis plus je vas, mieux je vas, je me passionne ; je m'anime, que je deviens comme une fureur... de la place, de la place, je fais la contredanse à moi tout seul... Ah ! je ne sais pas danser... et tra la, et tra la... musique et paroles... et tra la. Je n'en puis plus, je n'en puis plus...

(*Les jeunes filles apercevant Évrard vont au-devant de lui, et laissent Zozo danser tout seul.*

TOUTES.

Voici M. Évrard !

(*Zozo voyant M. Évrard, s'arrête tout honteux.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. ÉVRARD.

LA JEUNE FILLE.

Nous vous attendions avec impatience.

ÉVRARD.

Quelle agréable surprise !... venir de si loin audevant de moi !... que j'ai de plaisir à vous revoir !

CLAIRE.

Vous ne nous quitterez plus.

LA JEUNE FILLE.

Jamais, n'est-ce pas ?

ÉVRARD.

Non, non, jamais.

ZOZO.

Allons, partons.

TOUTES.

Partons.

ÉVRARD.

Non pas, mes enfans; je me trouve un peu las, je vais m'asseoir ici...

CLAIRE.

Et nous autour de vous.

ÉVRARD, assis.

Oui, oui; vous me rappelez ma famille; que ne l'ai-je encore auprès de moi!

(Il est sur un tronc d'arbre, tous se groupent autour de lui; il donne aux jeunes filles des rubans, des anneaux et des croix.)

COUPLETS.

ÉVRARD.

Pleurant la mort d'une épouse bien chère,
Ayant perdu mon espoir, mes enfans,
Quand je reçois vos soins tendres, touchans,
Mon cœur me dit que je suis encor père.
(Aux jeunes filles.)
Jeunes beautés, votre aimable figure
Peut se parer de ces vains ornemens;
Mais, j'en suis sûr, les vertus, les talens,
Seront pour vous la plus belle parure.
(Aux petits garçons.)
Petits amis, ne rebutez personne,
Avec douceur accueillez l'indigent;
Ah! croyez-moi, le pauvre en recevant
Est moins heureux que celui qui lui donne.

Voilà les seules leçons que vous recevrez de moi aujourd'hui, profitez du reste du jour, amusez-vous : je vais m'arrêter ici quelques instans, j'en ai besoin.

LA JEUNE FILLE, bas, à Claire.

Allons rejoindre ceux qui travaillent dans les

bois, et avec des branches nous ferons... tu sais bien...

CLAIRE.

Chut.

SCÈNE VIII.

ÉVRARD, ZOZO.

ZOZO.

Vous ne resterez pas long-temps ici, voilà le jour qui baisse, on ne sait pas ce qui peut... ah! mon dieu! v'la que j'aperçois là-bas... oui, c'est un soldat, un houzard; ah! allons-nous-en.

ÉVRARD.

Eh! pourquoi, j'estime fort cette profession.

ZOZO.

Et moi aussi... je sais qu'il y a parmi eux de ben braves gens, mais malgré ça, si vous m'en croyez, nous...

ÉVRARD.

Eh! mon ami; tu voudrais que je me défiasse de tout le monde; ce serait un supplice affreux. Que les hommes me trompent, mais qu'au moins on me laisse les aimer.

ZOZO.

Vous avez comme ça de belles idées! c'était bon autrefois; mais depuis quelque temps, tout est bien changé, il n'y a pas jusqu'au clocher de notre village; qu'est-ce qu'aurait dit ça? il n'y est plus, pourtant. Tenez, Monsieur, à présent sur dix personnes comme ça qu'on rencontre,

on pourrait bien parier qu'il y en a au moins neuf...

ÉVRARD.

Honnêtes... c'est toujours ainsi que l'on doit juger ses semblables.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

Eh! l'ami! pourriez-vous me dire...

ÉVRARD.

Serviteur, monsieur le soldat.

CHARLES.

Bon jour, Monsieur, pardon de la liberté que je prends; mais tel que vous me voyez, je n'ai jamais rencontré un vieillard sans m'arrêter devant lui, le saluer avec respect, et lui souhaiter, en le quittant, de la santé, du contentement, enfin tout ce qui peut contribuer à le rendre heureux.

ÉVRARD.

Vous aimez la vieillesse?

CHARLES.

J'aime un vieux père.

ÉVRARD.

Il vit encore?

CHARLES.

Oui, parbleu; Dieu me le conserve, et je l'en remercie tous les jours. Soixante-dix ans, frais, dispos... et bon... vous me le rappelez... ce pauvre

cher homme, voilà sa dernière lettre. (Il tire une lettre de dessus son cœur.) Il compte tous les jours, et moi je ne les compte plus, car demain matin j'espère que je serai le premier qu'il embrassera en se réveillant.

ZOZO.

Vous allez le rejoindre.

CHARLES.

Heureusement!... j'ai cru que la fatigue, les maudits chemins... des lieues éternelles! Sarpedié, ceux qui ont imaginé des routes si longues n'avaient pas à rejoindre un père qu'ils n'avaient pas vu depuis six ans.

ÉVRARD.

Vous avez obtenu un congé?

CHARLES.

Je ne l'ai pas demandé!... l'officier me voyant un jour les larmes aux yeux, en lisant une lettre, me dit: Charles (c'est mon nom), pourquoi pleures-tu? « Mon officier, je lui réponds, » mon père a soixante-dix ans, il m'écrit que si je » tarde encore, il sent qu'il ne me reverra plus, » c'est ce qui me... » J'eus mon congé le lendemain.

ZOZO.

C't'officier-là est donc...

CHARLES.

Un homme, et, par bonheur, nous en avons encore plusieurs comme celui-là.

ÉVRARD.

Votre père est-il à son aise?

CHARLES.

Honnête... et fier..., ce n'est pas avec ça qu'on peut faire fortune aujourd'hui. J'aurais bien voulu lui offrir quelques épargnes, mais au défaut d'argent je lui porte un certificat bien conditionné de ma bonne conduite, et deux ou trois blessures qui n'y gâterons rien, je vous le promets.

ÉVRARD.

Vous aimez votre métier ?

CHARLES.

Après mon père, j'avoue...

ZOZO, bas, à Charles.

Même plus que celle qui...

CHARLES.

Ah! sur ça, mon ami, je ne suis pas obligé de vous dire mon secret.

ZOZO.

Attrape.

CHARLES.

Mais lorsqu'on est chéri de ses camarades, estimé de ses chefs, je ne connais rien... Oui, de bonne foi, je le dis toujours avec un nouveau plaisir.

AIR.

Je suis militaire,
C'est un bel état,
Je vivrai, j'espère,
Et mourrai soldat. } (Bis.)

Jamais le temps ne nous arrête,
Le froid! le chaud! le jour! la nuit!
Sans argent, souvent sans habit;

Et pourtant c'est une fête,
Oui, morbleu! c'est une fête,
Quand c'est l'amour qui nous conduit.
Je suis militaire, etc.

La charge sonne.... on se met à son rang,
L'honneur fait taire la nature,
Le plus timide se rassure,
Il est prêt à verser son sang.
D'abord la cavalerie
Se met en mouvement,
Puis après l'infanterie
S'ébranle au même instant.
En bon ordre on s'avance,
L'officier? le soldat!
On se mêle, on combat,
On veut avoir l'avantage:
Nous redoublons de courage...
On entend ces cris:
En avant, mes amis.
Chacun répète:
La baïonnette,
Un feu roulant,
Les timbales,
Les cimballes;
C'est un tapage charmant.
Je suis militaire, etc.

Après on entend
Un cri de victoire:
Tout couvert de gloire,
On revient au champ;
On rit, on chante, on danse,
Et puis, pour récompense
De nos travaux, de nos succès,
On nous donne l'assurance

D'une heureuse paix,
D'une prompte paix,
D'une longue paix;
La paix, la paix, la paix.

Mais je m'amuse ici, et il faudra que je coure un peu pour ratrapper le temps que j'ai... que j'ai bien employé, en causant avec un brave et respectable vieillard.

ÉVRARD.

Vous ne vous arrêterez pas?

CHARLES.

Non, la journée s'avance, et j'irai d'une traite, à moins que la chaleur... Alors un cabaret se présente, et j'y boirai de bon cœur, et à votre santé... attendez donc... quand je dis que je boirai, il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je n'ai plus... ne croyez pas... Oh! non, ni jeu, ni femmes... mais j'ai payé quelques petites dettes; n'ai-je pas été moi, pauvre diable, jusqu'à donner à de plus pauvres diables que moi!... Écoutez donc, c'est un plaisir dont tout le monde veut tâter; on n'est pas insensible parce qu'on est soldat; et si par état nous sommes obligés de tuer des hommes, il est tout simple que par goût nous aimions à en obliger... quelques écus... ma pipe... ma tabatière d'argent... à l'un, à l'autre, tout y a passé; et je me suis dit: Il y aura bien du malheur si je ne trouve pas d'ici chez mon père un brave homme qui me donne une prise de tabac, et même un bon verre de vin.

ÉVRARD.

Soyez-en sûr, monsieur le soldat; de grâce, accordez-moi la préférence; je suis le premier en date. Tenez, voici déjà le tabac... la tabatière aussi... elle n'est que de bois.

CHARLES.

Elle est d'or... et je la conserverai toute ma vie.

ÉVRARD.

Le vin... Je n'en ai point ici, mais chez moi.

ZOZO.

Je vais courir et vous en apporter.

CHARLES.

Non, mon ami, bien obligé! je ne puis rester, il y a loin d'ici à Framont, et il m'attend!

ZOZO.

Framont, il y a cinq lieues, par la petite colline; vous passerez tout près de notre maison, bien aisée à reconnaître! au-dessus du village, presque seule!

CHARLES.

Adieu.

ÉVRARD.

Oui, oui, allez... allez, honnête garçon; mais permettez du moins que je vous prête la petite somme nécessaire; prenez sans façon.

CHARLES.

Non, non, je vous en prie, vous me feriez croire que j'ai commis une indiscrétion, et puis, vous le savez, un soldat se passe bien de tout ça,

il n'y a que de l'estime des honnêtes gens dont il ne peut pas se passer.

ÉVRARD.

Zozo, me gronderas-tu encore?

ZOZO.

Non, et il me raccommode avec les hommes. Mais pourquoi ne sont-ils pas tous comme vous et lui? il faut que Dieu ait fait les uns et le diable les autres.

CHARLES.

Que dit-il?

ÉVRARD.

C'est un bon enfant, qui, quelquefois...

CHARLES.

Vous l'aimez, c'est faire son éloge; je lui demande son amitié.

ZOZO.

Ah! vous n'avez pas besoin de me la demander, allez; je vous l'avions déjà baillée sans ça.

FINALE.

CHARLES.

Adieu, bon vieillard, je vous quitte;
Vous savez pour quelle raison.

ÉVRARD.

Partez, mon ami, partez vite;
Songez que dans ces lieux l'on trouve ma maison.

CHARLES.

Permettez que je vous embrasse;
Que je touche ces cheveux blancs.

ÉVRARD.

A revenir ne tardez pas, de grâce:
Hélas! j'approche aussi de soixante-dix ans.

CHARLES.

Je vous entends, je vous entends.

TOUS TROIS.

Si le sort un jour nous rassemble,
Nous saurons bien en profiter.
Ah! lorsqu'on est si bien ensemble,
Devrait-on jamais se quitter.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Adieu, bon vieillard, je vous quitte;
Vous savez pour quelle raison.

ÉVRARD.

Adieu, bon Charles, partez vite,
N'oubliez pas Évrard ni sa maison.

(Charles s'en va en courant.)

ZOZO.

Je crains qu'il n'ait du mauvais temps;
Le tonnerre se fait entendre.

ÉVRARD.

Il lui faut du temps pour se rendre
Aux lieux qu'habitent ses parens.

SCÈNE X.

ÉVRARD, ZOZO, LES JEUNES FILLES, accourant.

CLAIRE.

Le tonnerre se fait entendre,
Chez vous il faudrait revenir.

CHŒUR.

Allons, partons sans plus attendre,
Le ciel semble encor s'obscurcir.
Partons, partons avant l'orage.

ÉVRARD.

Mais la fatigue, jointe à l'âge...
Mes enfans, je ne puis courir.

LES JEUNES FILLES.

Nous avons tout prévu, mon père.

(Elles vont chercher un brancard fait de branches d'arbres.)

Sur ce brancard, par nous porté...

ÉVRARD.

Quoi! vous voulez, en vérité!...

LES JEUNES FILLES.

D'un tel fardeau, c'est bien la vérité,
Chacune de nous sera fière.

ZOZO.

C'est par moi qu'il doit être porté.

CLAIRE, ET LES AUTRES.

Nous prions Zozo de se taire.

ÉVRARD.

Quelle douceur! quelle bonté!
Je marcherai, laissez-moi faire...

TOUTES, l'asseyant.

Mon cher Évrard, laisse-nous faire;
Obéis, sojt docile et doux :
Un bon vieillard est sur la terre
L'image respectable et chère
De ce Dieu qui veille sur nous.

DEUX PETITS ENFANS.

Et nous, et nous?

ÉVRARD.

Pourront-ils à leur âge
Aller aussi vite que nous?

LA JEUNE FILLE.

Ils ont leur place auprès de vous.

(On met les deux enfans debout sur le brancard.)

Il va pleuvoir... Ah! quel nuage!

(On donne aux enfans un tablier qu'une jeune fille a défait; les deux enfans en tiennent les quatre coins sur la tête vénérable d'Évrard. Dessus le tablier on étend des branches pour en faire un espèce de parapluie.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LES VOLEURS.

LES VOLEURS.

Sous ce vieux pont, tout près d'ici,
Sans bruit mettons nous à l'abri.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Ciel! exauce nos vœux ; prolonge sa vieillesse,
Donne-lui de longs jours, qu'il soit heureux sans cesse,

ÉVRARD.

Ciel! exauce mes vœux ; prolonge ma vieillesse,
Pour les voir tous heureux, pour les aimer sans cesse.

(Les voleurs sont sur le devant. L'orage redouble. Il fait nuit.)

LES VOLEURS.

Voilà déjà qu'il fait nuit,
Nous nous glisserons sans bruit,
Nous entrerons avec adresse ;
Je crois le voir qui s'endort.
Je menace, je le presse ;
Je lui demande son or,
Et s'il résiste, il est mort.

LES JEUNES FILLES.	LES VOLEURS.
Ciel! exauce nos vœux.	Je crois le voir qui s'endort.
Prolonge sa vieillesse...	Je menace, je le presse ;
Donne-lui de longs jours,	Je lui demande son or,
Pour nous aimer sans cesse,	Et s'il résiste, il est mort.
Donne-lui de longs jours,	Et s'il résiste, il est mort.
Prolonge sa vieillesse.	

(L'orage redouble, la pluie devient plus forte, les voleurs se cachent sous le pont ; les jeunes filles emmènent M. Évrard.)

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle d'une maison des champs. Il y a sur un des côtés, et placé un peu obliquement, une espèce de petite galerie soutenue par des piliers. Sur cette galerie sont rangés des fagots, et on y voit aussi un petit lit, où couche Zozo. Une porte mène dans la chambre à coucher de M. Evrard; une autre conduit dehors. Une fenêtre ouverte est à la première coulisse; elle est assez haute. Il fait quart de nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOZO.

Quel orage il a fait! mais c'est qu'il dure toujours... ce volet! j'avions donc oublié de le fermer... ah! il n'y a pas de risque, il a déjà resté comme ça plusieurs fois; et ce pauvre soldat, il se sera mis à couvert... Pourvu qu'il ne se soit pas égaré; c'est bien facile dans ces montagnes: il aurait mieux fait de revenir, du moins M. Évrard lui aurait donné à souper; ce M. Évrard, il a été un petit brin mouillé aussi lui; mais il s'est réchauffé (Il fait le geste de...) un peu dans sa chambre, vu que mam'zelle Claire lui rend compte des malades, des pauvres... Mam'zelle Claire, je crois qu'elle ne m'aime pas beaucoup... Ça viendra, il ne faut pas se désespérer, elle sait que je suis un honnête garçon; elle l'a dit. Des gens d'esprit, de grands génies, on en trouve beaucoup aujourd'hui, mais des bonnes gens, l'espèce en est de-

venue bien rare. Elle va venir mettre le couvert; elle est si gentille, une grâce dans tout ce qu'elle fait, dans les plus petites choses. Je l'y parlerons net c'te fois-ci; il faudra ben qu'elle me réponde... mais faudra ben aussi par après qu'elle me quitte, qu'elle aille retrouver sa mère qui loge là, au bout du jardin, ça fait qu'elle s'en va une heure plus tôt; c'est terrible ça.

COUPLETS.

Claire est espiègle, et cependant
C'est la plus aimable du village,
Elle va toujours me grondant,
Et je l'en aimons davantage.
En elle tout fait un charme:
Un' seul' chose me désespère...
Ah! qu'on est malheureux d'aimer
Fille qui tous les soirs retourne chez sa mère.

Mais pourquoi se chagriner tant,
Profitons du bien qu'on nous laisse,
Et sachons employer l'instant
Où je vais revoir ma maîtresse:
Hé bien oui, quand j'serons tous deux,
Que j'li dirai qu'al' sait me plaire,
Que je croirai lire dans ses yeux,
Faudra-t-il pas que c'soir all' retourn' chez sa mère.

Non je ne veux m'inquiéter de rien,
Mon maître tiendra sa parole;
Car quoique vieux, il sent fort bien
Pourquoi tous les soirs je m'désole
Si quelque jour not' hymen pourtant,
Si not' hymen pouvait se faire:
Oh! j'en fais bien ici le serment,
Claire, demain au soir, n'irait pas chez sa mère.

SCÈNE II.

CLAIRE, ZOZO.

ZOZO.

La v'là, la v'là, j'vais donc lui dégoiser... (A Claire.) Mam'zelle, je vous attendais pour vous dire.

CLAIRE.

Allons, la table.

ZOZO.

Voici, Mam'zelle, la voilà.

CLAIRE.

Trois couverts... Si le soldat dont Monsieur vient de me parler était resté, il aurait... Monsieur dit qu'il était bien aimable, ce soldat?

ZOZO, jaloux, cessant d'aider Claire.

Ah! j'dis aimable! il y en a qui le valent.

CLAIRE.

Non, Monsieur assure qu'il n'en a jamais vu...

ZOZO.

Il est parti, c'est bien fait. Je n'avons pas besoin ici...

CLAIRE.

Ah! la jalousie!... toujours la même! Crois-tu que je sois contente de toi; Comment s'est-on conduit ce matin, s'est-on corrigé en rien, a-t-on été moins contrariant, n'a-t-on pas été plus maussade que de coutume? Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur, est-ce qu'on peut exiger le cœur d'une fille, quand on ne fait rien pour le mériter.

ZOZO.

Ah! mon dieu! ah! mon dieu! je ne l'avais jamais vue en colère. Tous mes défauts, il n'en faut plus parler, Mam'zelle, une moitié que je me corrige, l'autre que vous me pardonnerez, v'là-t-il pas notre compte.

CLAIRE.

Ah!

ZOZO.

Donnez-moi c'te petite main à baiser.

CLAIRE, retirant sa main.

Non, je ne donne ma main à baiser à personne.

ZOZO, pleurant.

Je sis pas personne, moi, je sis Zozo, votre Zozo : Je ne donne ma main à baiser à personne! me dire ça à moi!

CLAIRE.

Allons, paix, et finissons d'arranger...

ZOZO.

Paix!... pas seulement la permission de pleurer. Je n'ai pas plus de bonheur qu'un honnête homme... Je donne ma main...

CLAIRE, fâchée.

Ah! Zozo!

ZOZO.

Je ne dis plus rien... Mais prenez donc garde, Mam'zelle, si vous ne tenez pas mieux ces assiettes... c'est pas pour gronder, c'te fois-ci; mais si elles tombaient, on dirait que c'est de l'étourd...

(Tout en parlant, celle qu'il tient sous son bras tombe, Claire éclate de

rire.) Ça, c'est un malheur ; c'est différent ! Vous riez... hé bien, je vous regardais, Mam'zelle, ça me trouble toujours... Mais voici M. Évrard.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ÉVRARD.

ÉVRARD.

Allons, mes enfans, soupons vite ; j'ai grand besoin de me coucher... l'orage redouble. (On frappe.) Va voir, Zozo.

ZOZO, à part.

On a frappé bien fort ! (Haut.) J'y vais, Monsieur.

ÉVRARD.

On frappe encore, va donc.

ZOZO.

Oui, Monsieur. (A part.) A c'te heure-ci... (Haut.) J'y vas, Monsieur, j'y vas, j'y vas, je vous dis que j'y vas.

CLAIRE, courant à la porte.

Et moi, j'y suis. (Elle ouvre la porte, et la referme promptement.) Ah! mon dieu, un soldat!

ZOZO.

Un soldat !

ÉVRARD.

Si c'était...

CHARLES, dehors.

Hé bien, ouvrez donc ; je suis percé, traversé...

ÉVRARD.

C'est lui.

ZOZO.

C'est sa voix, du moins.

ÉVRARD.

Claire, ouvre vite. (On ouvre.) Oui, c'est lui-même.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

ÉVRARD.

Comment, c'est vous; mais par quel heureux hasard?

CHARLES.

Un temps du diable! la pluie par torrens, des éclairs qui aveuglent, des chemins remplis d'eau, plus de route frayée... des fondrières... et rien autour de moi que quelques chaumières éparses... enfin, une lumière me frappe, c'était votre maison; je m'y présente, et dans mon malheur, il ne pouvait rien m'arriver de plus consolant que de me retrouver chez vous. Je bénis donc le ciel, et même l'orage, puisqu'ils me procurent le plaisir de vous voir encore un instant.

ÉVRARD.

Je désire bien que cela vous dédommage un peu de la contrariété que vous éprouvez; j'étais triste, je sentais que je ne vous avais pas assez vu.

CLAIRE.

Ah! mon dieu, que j'ai eu peur!

CHARLES, apercevant Claire, la salue avec respect.

Peur! ah! Mademoiselle! connaissez Charles...

son pays, les braves gens (*Prenant Évrard et Zozo par les mains.*), les jolies filles (*Il la salue.*), il veut passer sa vie à les aimer, et la perdre, s'il le faut, pour les défendre.

CLAIRE.

Il s'exprime fort bien, ce Monsieur-là... Voici une chaise, monsieur Charles.

ÉVRARD.

Ah ça, vous allez souper.

CHARLES.

Oh! de grand cœur, et sans façon.

QUATUOR.

ÉVRARD.

Asseyez-vous; je vous en prie.

CHARLES.

Oui, je le veux bien, de tout mon cœur.

ÉVRARD.

Buvez ce vin, que sa chaleur
Vous ranime et vous fortifie.

CLAIRE ET ZOZO.

Buvez ce vin, que sa chaleur
Vous ranime et vous fortifie.

CHARLES.

Que ce bon vin par sa chaleur
Me ranime et me fortifie.

ÉVRARD, *à Claire et à Zozo qui restent debout.*

Mettez-vous là. (*à Charles.*) Voilà leur place;
Ils sont mes enfans tous les deux.

CHARLES.

Trop heureux d'obtenir la grâce,
Chez vous d'être assis près d'eux:
Ah! qu'on est bien à cette table!

ÉVRARD.

Que je me trouve heureux aussi.

Le vin paraît plus agréable
Quand on le boit à son ami.

ZOZO ET CLAIRE.

Ah ! qu'on est bien à cette table !

ZOZO.

Le vin paraît plus agréable
Quand on le boit...

(Se retournant vers Claire et bas.)

J'sais ben à qui.

CLAIRE, touchant par hasard la manche de Charles.

Comme votre habit...

CHARLES, riant.

C'est la pluie,
A ce régal il est accoutumé.

CLAIRE.

Vous pourriez bien être enrhumé.

CHARLES.

Au service de ma belle amie;

ZOZO, se retournant.

Sa belle amie!

CHARLES.

A-t-on le temps d'être enrhumé;

CLAIRE, avec sa serviette.

Permettez que je vous essuie;
Va chercher...

ZOZO, avec humeur.

Sa belle amie!

(Il se lève et va chercher une cravate de M. Evrard.)

CHARLES, à Claire.

Cent fois trop bonne, en vérité;
Ah! comme elle a la main jolie.

ZOZO, jaloux.

La main jolie!

CLAIRE.

Ah! Monsieur, c'est trop de bonté.

ZOZO, revenant avec les pantoufles, et à part.

Il lui trouve la main jolie.
Vraiment il n'est pas dégoûté.

(Charles baise la main à Claire; Zozo voyant cela se retourne, cache la cravate sous sa veste, et la porte où elle était avec humeur.)

Il ne l'aura pas;

(A Claire et la contrefaisant, bas et en colère.)

J'n'donne
Ma main à baiser à personne.

CLAIRE.

Mais quand on m'la prend.

ZOZO, étonné.

C'est vrai, ça?

CLAIRE, se moquant.

Imbécille!

ZOZO.

C'est vrai ça.

(Claire donne à Zozo la main que Charles a baisée, Zozo la refuse et veut l'autre.)

Non, pas cell'-là,
Parce qu'un autre, c'est clair, ça...

CLAIRE.

Tu les baiseras, je l'ordonne,
Tu les baiseras toutes deux.

ZOZO.

Je ne veux pas.

CLAIRE.

Moi, je le veux.

ENSEMBLE.

ÉVRARD.

Ils doivent s'épouser tous deux.

CLAIRE.

Tu les baiseras, je le veux,
Tu les baiseras, je l'ordonne;
Baise, baise, baise, baise-les toutes les deux.

ZOZO, à genoux.

Je les baise et je sis trop heureux;
En vérité, Claire est trop bonne.

ENSEMBLE.

ÉVRARD, pendant ce temps.

Qu'ils sont doux les momens,
Les momens où l'on aime;
Ah! je faisais de même
Aux jours de mon printemps.

CHARLES, gaiement.

Qu'ils sont doux les momens,
Les momens où l'on aime;
Je fais encor de même,
Et c'est là le bon temps.

CHARLES.

Encore un verre de vin, et je pars.

ZOZO.

Vous ne dormirez donc pas?

CHARLES.

J'ai passé bien des nuits pour voir l'ennemi de près, n'est-il pas juste que j'en passe une pour aller embrasser mon père?

ZOZO.

Ah! oui, oui; Mam'zelle, je vais vous reconduire.

CLAIRE.

Non, j'irai bien toute seule, bon soir, mon parrain, bonne nuit; je vous salue, monsieur le soldat, bon voyage.

SCÈNE V.

CHARLES, ÉVRARD.

CHARLES.

Ah ça, mon digne ami... (car vous m'avez traité de manière à m'autoriser à prendre ce nom.)

ÉVRARD.

Je vous en prie.

SCÈNE VI.



LES PRÉCÉDENS, ZOZO.

ZOZO, à côté de M. Évrard.

Elle est retournée chez sa mère.

CHARLES.

La nuit s'avance... couchez-vous; à votre âge... oh! je sais cela. Le père! à neuf heures toujours couché... et il dort! le sommeil du juste... vous devez bien dormir, vous! Zozo, la pluie est-elle cessée?

ZOZO, à lui-même.

Elle est retournée chez sa...

ÉVRARD.

La pluie est... on te demande s'il pleut.

ZOZO.

Oh! non, pas beaucoup... un petit brin... pas mal pourtant; ma fine, je n'y ai pas pris garde.

ÉVRARD.

Écoutez, mon cher Charles, avant de nous

quitter, je veux vous prier de me rendre un service.

CHARLES.

Moi! je pourrais! parlez, parlez donc.

ÉVRARD, regardant si Zozo n'entend pas.

Quand nous nous serons séparés, vous allez rencontrer tout près d'ici un brave garçon que j'aime plus que vous ne pouvez croire; vous le reconnaîtrez bien facilement : il est jeune, son air est ouvert, grâcieux, martial; un feu dans les yeux, une franchise dans toutes les manières, une honnêteté dans le cœur... Vous voudrez bien lui remettre cette petite marque d'amitié... d'amitié, monsieur le soldat. (Charles recule.) Et, s'il la refusait, vous lui rappelleriez qu'il a un vieux père de mon âge, qui est mon ami, qui doit l'être du moins; à qui la fortune peu favorable... Vous le lui direz, et alors il acceptera, il acceptera, j'en suis sûr. Vous lui imposerez seulement une condition, une condition expresse, et à laquelle je tiens infiniment, c'est que, s'il me rencontre jamais, il se garde bien de me parler de ce dont je vous charge pour lui.

CHARLES.

Monsieur Évrard, je ne puis...

ÉVRARD.

Vous oubliez que son vieux père l'attend, et qu'il ne faut pas retarder d'une seule minute le plaisir qu'ils auront tous les deux; allez donc, et acquittez-vous fidèlement de ma commission.

CHARLES, attendri, ne pouvant parler, prend la bourse, la baise, la porte sur son cœur, et d'une voix étouffée.

Oui... oui... oui... Mon dieu, est-ce que je ne reconnaîtrai jamais...

ZOZO.

Faut pas que ça vous inquiète, il en fait comme ça tous les jours.

CHARLES.

Ah! non pas comme ça, j'en suis sûr, et j'espère que je ne mourrai pas sans avoir trouvé l'occasion de m'acquitter d'un service rendu avec tant de délicatesse et de générosité.

ZOZO.

Tenez, monsieur Charles, v'là ma petite lanterne, voilà ma petite lanterne, c'est Claire qui m'en a fait cadeau; mais quand je l'i dirai l'usage que j'en ai fait... elle ne m'en voudra pas, au contraire.

CHARLES.

Et toi aussi, tu veux me donner?...

ZOZO.

Je veux que vous ne vous cassiez pas le cou, tenez, ne faut pas barguigner; ne voulez-vous pas la prendre, je vous reconduirai jusqu'à la grand'route, et Monsieur restera seul?

CHARLES.

Non, certainement.

ZOZO.

Prenez donc, et écoutez bien: Quand vous serez sorti de la maison, vous tournerez à droite,

une petite ruelle, et puis encore à droite... après ça à gauche... vous y êtes. Vous trouverez là une croix de fer... elle n'y est plus, ça n'y fait rien, allez toujours; il y a deux chemins, c'est le plus étroit, la grand'route au bout; et ne vous amusez pas. Mais drès que vous serez arrivé, écrivez-nous, je vous en prie; sans adieu, monsieur Charles, je vons fermer les verroux.

SCÈNE VII.

ZOZO.

Les v'là donc tous partis, et me v'là seul... Seul... ouf... je me sens tout triste, on m'a tant parlé de voleurs! la maison est isolée... Il y a ben la maisonnette de la mère de Claire; mais deux femmes! Il y a aussi la cloche qui est sur le toît, que si on l'entend des environs... mais avant qu'on soit venu... (On entend à la fenêtre une espèce de bruit sourd, comme si on la poussait.) Hen! qu'est-ce que j'entends?... c'est le vent. Depuis que Pierre m'a raconté son histoire de ce voleur, cent fois ça me revient... Ce n'est pas que je m'effraye, parce que... (On entend comme si l'on sciait un barreau à la fenêtre.) Ah! mon dieu!... mais qu'est-ce donc que ce bruit-là? (Criant en tremblant.) Qu'est-ce qu'est là? qu'est-ce qu'est là? (On cesse.) C'est personne; ces bruits qu'on entend quelquefois le soir, c'est singulier cependant. (Il pousse une chaise qui tombe, il crie.) Eh bien.... non, c'est moi qui... (Il rit.) Quelqu'un qui serait poltron, et qui

aurait entendu tout-à-l'heure... Oh! mais moi, je me raisonne, je me rassure, je me rassure. Je vais me coucher, oh! avec un sang-froid, une tranquillité... oui, mais c'est que pour aller à ma chambre, il faut passer un grand corridor qui ne finit pas; et puis, Monsieur n'est pas encore couché, il pourrait m'appeler, je ne dois pas m'en aller qu'il n'ait éteint sa lumière; asseyons-nous.

RÉCITATIF.

Sommes-nous bien sur cette chaise,
Voyons si je pourrais dormir?
Allons, mettons-nous à notre aise,
Car je sens le sommeil qui veut... qui veut venir.

Bonsoir, Claire. (Il s'endort.)

SCÈNE VIII.

ZOZO, endormi, LES VOLEURS, ÉVRARD.

(La fenêtre s'ouvre, un des voleurs du premier acte, mis en veste, les bras nus, avec une figure terrible, avance sa tête d'abord, et regarde de tous côtés dans la chambre.)

LE PREMIER VOLEUR.

Le soldat est bien loin, nous l'avons vu partir.

(Il avance une jambe et puis l'autre; les trois autres après.)

Suivez-moi, le valet sommeille,
Prenons garde qu'il ne s'éveille;
(En dehors.)
Qu'un de vous à la porte veille,
Avant peu nous irons l'ouvrir.

TOUS TROIS.

Point de bruit, paix! silence!

(Montrant la chambre d'Évrard.)

L'argent est là, de la prudence.

(Montrant les fagots.)

Il faut dans ce lieu nous cacher,
Bientôt il ira se coucher.
Point de bruit... Paix! silence!
L'argent est là; de la prudence;
Marchons doucement,
Cachons-nous un moment,
Le succès nous attend;
De l'argent, de l'argent.

(Un voleur, en se cachant, fait un faux pas, et Zozo se réveille en sursaut au bruit qu'il fait; il se lève.)

ZOZO, criant.

Monsieur!... ah! j'ai cru que M. Évrard avait appelé, je rêvais donc; j'ai bien entendu... (Un des fagots tombe.) Encore!... Il y a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui dans c'te maison : jusqu'à ce fagot, qui depuis deux mois n'avait pas bougé... J'étais ben mal là-dessus, faut en convenir, et quand on a un bon petit lit comme le mien. (Il marche vers le lit.) Ma foi je vais me coucher; voyons avant pourquoi Monsieur. (Il entre.)

UN VOLEUR.

Le valet est entré chez le vieillard.

UN AUTRE.

Nous pouvions nous en débarrasser, et si tu avais voulu...

L'AUTRE.

Bath! Quand ce n'est pas nécessaire...

LE PREMIER.

En attendant, passe-moi...

ZOZO, sort avec la lumière de M. Évrard ; le voleur, dont le corps est caché, allonge son bras par derrière le manteau et les bottes de paille, et prend le pain.

Ouf... (A part.) Si je n'ai pas cru voir là-bas un grand bras qui... C'est toujours c't'histoire de Pierre... C'est bien bête à lui aussi d'avoir été me conter... ça ne peut pas me sortir de la tête, et j'ons beau me dire... bath. Allons... (Il avance toujours vers l'escalier avec sa lumière ; il aperçoit un autre bras qui monte avec une bouteille.) Ah! mon dieu, ah! mon dieu! je l'ai bien vu cette fois-ci... et c'était bien le plus vilain bras... Il faut ici montrer du courage... Il faut mon... trer... du cou... rage... ça lui fera peut-être peur. (Il recule toujours ; haut et en tremblant.) S'il y a quelqu'un là-haut, il va voir beau jeu, il va voir... il va... (En disant cela, et en avançant, il aperçoit un voleur qui se lève.) Ouf! un homme!

LE PREMIER VOLEUR.

Paix!

(Un autre se lève.)

ZOZO.

Un autre homme.

LE DEUXIÈME.

Tais-toi.

(Le troisième se lève.)

ZOZO.

Un autre! je suis perdu!...

LE PREMIER VOLEUR.

S'il dit un mot, qu'on le tue.

ZOZO, effrayé.

Je ne parlerai de ma vie.

LE VOLEUR.

Car si ton maître t'entendait.

ZOZO, reprenant ses forces, saute, brise la rampe de la balustrade, et court en criant.

Vous en voulez à mon maître, alors je parle, je crie, je crie : M. Évrard, sauvez-vous, sauvez-vous...

(Ils lui mettent un mouchoir sur la bouche après avoir été ouvrir à leur camarade, deux entrent dans la chambre d'Évrard, les deux autres restent pour garder Zozo, le pistolet sur le front.)

ÉVRARD, sortant, poursuivi par les voleurs, il est en chemise, son habit à moitié passé, les jambes nues.

Au secours! au secours!

LES VOLEURS, le poursuivant.

Ton argent, où est ton argent?

CHARLES, le sabre à la main, entre précipitamment.

Scélérats, vous allez... Zozo, viens, il s'enfuit.

ZOZO, dégagé, court sonner la cloche qui doit rassembler les habitans des environs.

(Le vieillard se traîne, veut se lever pour seconder son bienfaiteur. Il retombe et lève les mains au ciel pour l'implorer pour Charles; celui-ci terrasse un des voleurs, renverse l'autre, met le pied dessus et lève son sabre sur celui qui veut se relever; alors le quatrième sort de sa cachette en se rampant pour poignarder Charles par derrière; lorsque Zozo, armé d'une fourche, accourt, le saisit et le cloue contre terre.)

CHARLES, triomphant et embrassant M. Évrard.

Mes vœux sont exaucés!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CLAIRE, habitans et ouvriers des environs arrivant en chemise, tous armés de bâtons et de fusils.

CHOEUR.

Évrard court des dangers, on en veut à ses jours ;
Amis, courons, volons à son secours.

ÉVRARD.

Mon cher Charles, ma reconnaissance... mon saisissement... je ne puis m'exprimer; mais par quel prodige?...

CHARLES.

Éclairé par cette lanterne, j'ai vu des hommes qui se glissaient le long du mur, cela m'a donné de l'inquiétude, j'ai feint de continuer ma route; mais bientôt revenant sur mes pas, le bruit que j'ai entendu, les cris de Zozo, cette porte ouverte, tout a redoublé mes soupçons, je suis entré, et je rends grâce au ciel qui me procure le bonheur de sauver les jours du plus respectable des hommes.

CLAIRE.

Et voilà nos voisins, des ouvriers qui passaient et que la cloche a rassemblés...

ÉVRARD.

Mes amis! mes bons amis!

CHARLES, *montrant les voleurs.*

Emmenez-moi ces coquins-là pour qu'on en fasse prompte justice. (*On emmène les voleurs, celui qui était sous les pieds de Charles est blessé.*)

ZOZO.

Je les reconnais, je les reconnais, ce sont ceux de tantôt. Tiens, Claire, v'là le grand maigre, et puis, v'là celui que je tenions, là...

CHARLES.

Sans Zozo, j'étais tué.

ZOZO.

C'est moi qui ai sauvé M. Charles, c'est M. Charles qui a sauvé mon maître, et c'est la petite lanterne de mademoiselle Claire qui a sauvé tout le monde : mon dieu, mon dieu, que je suis heureux.

CLAIRE.

Mon cher Zozo, le trait que tu viens de faire, excuse tout ce qu'on pouvait te reprocher.

ZOZO, sautant de joie.

Elle est à moi!

ÉVRARD, à Charles.

O mon ami, tu sens bien que nous ne pouvons plus nous séparer, va chercher ton père, qu'il vienne; venez tous deux, venez vivre dans une maison qui vous appartient; Charles, tu partageras ma fortune : je te la dois, je te dois bien plus, la vie; et je n'en veux jouir que pour l'achever auprès de toi.

CHARLES.

Je pars tranquille, je vous laisse entre les mains de vos amis. Demain au soir, en ce lieu

même, le ciel me garde une douce récompense; au lieu d'un père, j'en embrasserai deux.

ZOZO.

Et moi, j'embrasserai.... j'embrasserai ma femme.

CHŒUR.

Célébrons la délivrance
De ce vieillard généreux,
Chantons aussi la vaillance
De ce soldat courageux;
Des vertus qu'ils ont tous deux,
Ce beau jour les récompense.



LE TRAITÉ NUL,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 24 JUIN 1797.

(Musique de GAVAUX.)

PERSONNAGES.

SIMONIN, riche fermier des environs.

MATHURINE, riche habitante du village.

DULIS, neveu de Simonin, et amoureux de Pauline.

PAULINE, fille de madame Mathurine.

JEANNETTE, filleule de Mathurine et de Pauline.

GROSPIERRE, garçon de ferme et amoureux de Jeannette.

UN AVEUGLE, joueur de violon.

La scène se passe dans un village, aux environs de Paris.

Le théâtre représente le dehors d'un village, la maison de Mathurine sur la gauche avec une fenêtre; à droite un grand arbre, le village au fond.

LE TRAITÉ NUL.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURINE, *seule, filant à sa porte.*

M. Simonin, ce riche fermier qu'est établi à quelques lieues d'ici, aime Pauline et veut l'épouser. Il n'y a pas à balancer... C'est un enfant charmant que Pauline, ce n'est pas parce qu'elle est ma fille; mais depuis qu'elle est revenue de Paris, cela lui donne un maintien!... une tornure!... une loquence!... Oh! les filles apprennent de bien belles choses à Paris! Aussi dès que les jeunes gens l'ont vue de retour, c'était à qui lui ferait la cour: des éloges! des rubans! des chansons! mais j'étais là, j'étais ici, j'étais partout...

COUPLETS.

Ah! qu' c'est un métier difficile
D'élever des filles de quinze ans!
Pour écarter tous les amans,
Comm' un' mèr' doit être agile!
Pauvres parens!
Faut si peu de temps!...
Mon dieu, mon dieu,
Il en faut si peu!...
En vain disons-nous par prudence,
Qu' les amoureux sont pis qu' des loups;
Si l'amour parl' en même-temps qu' nous,
L'amour est cru de préférence.

Quand une fille est en ménage,
Un' mèr' ne doit plus s'en mêler;
C'est au mari d' la surveiller,
Si d'elle il conçoit quelqu'ombrage.
Epoux prudens,
Faut si peu de temps!...
Mon dieu, mon dieu,
Il en faut si peu!...
Fait'-vous aimer, v'là tout' la science;
Car, malgré vos port', vos verroux,
Si l'amour frappe en mêm' temps qu' vous,
On le r'cevra de préférence.

Au reste, je n'aurai plus d'inquiétude; ce sera l'affaire de Sim.... Mais n'est-ce pas lui? Non, c'est Jeannette, ma filleule, et Grospierre; notre garçon de ferme. Ils sont malins tous deux, mais je le sis autant qu'eux; ils épient, ils écoutent; ils voudraient bien savoir à qui je marie Pauline, pour le dire... à elle d'abord, et à tout le village après. Ouidà, et ça n'aurait qu'à manquer... Les voici; tâchons de nous en défaire.

SCÈNE II.

MATHURINE, JEANNETTE, GROSPIERRE.

GROSPIERRE, à Jeannette bas.

Parle-l'i.

JEANNETTE.

Ma fine, je n'ose pas; parle-l'i toi-même... Ne va pas la fâcher pourtant, elle ne nous marierait plus.

GROSPIERRE, *bas.*

N'ai pas peur. (*Haut.*) Et bien, not' bourgeoise, v'là donc le jour où nous saurons stilà que vous destinais à mademoiselle Pauline?

JEANNETTE.

Vous allais nous le dire, pas vrai, ma marraine?

MATHURINE.

Eh! peut-être ben... (*Sérieusement.*) peut-être ben que non.

GROSPIERRE.

Ah, ah! pourquoi ça donc?

JEANNETTE.

Il faut pourtant que je le sachions, puisque c'est aujourd'hui... que tout le monde...

MATHURINE.

Oh! ça, c'est juste! et dès que tout le monde le saura...

GROSPIERRE.

Dès que tout le monde!... Ben obligé de votre confiance, madame Mathurine. (*A Jeannette.*) C'est flatteur tout-à-fait; qu'en dis-tu, Jeannette?

JEANNETTE.

Moi, j'en sis touchée, que je ne pouvons pas trouver d'expression... Faut pas le dire à personne au moins, Grospierre.

GROSPIERRE.

Oh! non, diable! quand on m'a confié un secret, je me ferais plutôt... Vous avez bien fait pourtant de nous conter tout franchement, ce qui en est, not' maîtresse, parce que nous aurions pu jaser...

sans savoir... dire, par exemple, que vous étiez une femme à prendre pour Pauline le plus vieux, le plus maussade du canton, pourvu qu'il fût le plus riche; un M. Simonin, par exemple; j'aurions pu dire tout ça... mais à présent si je jasions, ce serait bien malice à nous, puisque vous avez bien voulu nous confier vos intentions, que je vous avons promis de n'en parler à personne, et que je vons tout de ce pas vous tenir notre parole. Ça fait aussi que quand vous aurez comme ça queuqu' secrets d'importance, vous n'manquerez pas de nous les communiquer... Ça entretient l'amiquié; pas vrai, madame Mathurine?

MATHURINE.

Sans doute.

GROSPIERRE.

Et l'estime?...

MATHURINE.

Je le crois.

GROSPIERRE.

Et la reconnaissance?

MATHURINE.

En voilà assez.

GROSPIERRE.

Adieu, madame Mathurine.

JEANNETTE.

Adieu, ma marraine.

(Ils sortent en riant.)

SCÈNE III.

MATHURINE.

Adieu, adieu... Ah, ah! ils ont deviné, et vont peut-être... par dépit... Eh! qu'est-ce que cela me fait, après tout? Ce ne sont pas eux qui pourraient faire manquer mon projet; je ne crains qu'un neveu de Simonin, bien aimable, à ce qu'on dit, et que ma fille aurait pu préférer, si elle l'avait connu; tout sera terminé avant qu'elle puisse le voir; et quand elle sera sa tante, il n'y aura plus à s'en dédire. V'là M. Simonin.

SCÈNE IV.

MATHURINE, SIMONIN.

SIMONIN.

Vous m'attendiais?

MATHURINE.

Pour un amoureux, vous n'êtes pas trop empressé.

SIMONIN.

Le cœur n'a pas vieilli; madame Mathurine; mais les jambes...

MATHURINE.

Ne parlais pas de ça... vous êtes droit comme une jeunesse.

SIMONIN.

J'ons pourtant vingt ans plus que vous; mais n'importe; tel que je suis, me v'là. J'ai de l'a-

mour, de l'argent; j'arrive un peu tard au rendez-vous; mais enfin j'arrive, et peut être y resté-je aussi long-temps qu'un autre, lorsqu'une fois j'y suis arrivé.

MATHURINE.

Eh! ben, quand je vous le disais.... mais parlons sérieusement: vous aimez Pauline?

DUO.

MATHURINE.

Vous qui voulez êt' son époux,
Quel bien, Simonin, avez-vous?

SIMONIN.

Vingt mille écus; la chose est sûre.

MATHURINE.

Vingt mille écus comptant?

SIMONIN.

Oui, tout autant,
Je vous le jure.

ENSEMBLE.

MATHURINE.

Quoi! tout autant?
(A part.)
Quel bon parti! vingt mille écus!
Je ne comptais pas là-dessus.

SIMONIN.

Oui, tout autant.
(A part.)
Oui, tout autant: vingt mille écus.
Al' ne comptait pas là-dessus.

SIMONIN.

A mon tour, Mathurine.

Vous voulez que je sois son époux;
Mais à Paulin' que donnez-vous?

MATHURINE.

Dix mille écus; la chose est sûre.

SIMONIN.

Dix mille écus, vraiment?

MATHURINE.

Oui, tout autant.

ENSEMBLE.

SIMONIN.

Quoi! tout autant?
(A part.)
Quel bon parti! dix mille écus!
Je ne comptais pas là-dessus.

MATHURINE.

Oui, tout autant,
Je vous le jure;
Oui, tout autant, dix mille écus.
(A part.)
Il ne comptait pas là-dessus.

SIMONIN.

Vous avez donc vingt mille écus,
Et vous en faites le partage?

MATHURINE.

Non, dix mille, pas davantage;
Dix mille, dix mille, pas plus.

SIMONIN.

Et vous donnais tout à Pauline?

MATHURINE.

Oui, je donne tout à Pauline.

SIMONIN.

Tout à Pauline!

MATHURINE.

Après ma mort, je lui destine.

SIMONIN.

Et de vot' vivant?

MATHURINE.

Rien.

SIMONIN.

Rien?

MATHURINE.

Rien.

SIMONIN.

Ah! vraiment, vous l'entendais bien!
Après vot' mort, tout à Pauline,
Et de vot' vivant, rien?

MATHURINE.

Non, rien.

ENSEMBLE.

SIMONIN.

Ah! vraiment, vous l'entendais bien!
Je n' ferons pas cette folie:
Non, morgué, je n'en ferons rien.

MATHURINE.

Ma Pauline aura tout mon bien.
Ici plus d'un garçon l'envie:
Décidez-vous: j'n'y chang'rons rien.

SIMONIN.

Maudit amour!

MATHURINE.

Fi, d' l'avarice!

SIMONIN, à part.

Je n' sais à quoi me décider.

MATHURINE.

C'est à vous de vous décider.

TOUS DEUX.

Peut-on avoir un tel caprice?

SIMONIN.

Maudit amour!

MATHURINE.

Fi, d' l'avarice!

ENSEMBLE.

SIMONIN, à part.

Faut-il fuir, ou faut-il céder?

MATHURINE, à part.

Il s'attendrit, il va céder.

SIMONIN, haut.

Eh bien, j'en fais le sacrifice;
Je le vois, il faut vous céder.

MATHURINE.

Paulin' mérit' ce sacrifice,
Et vous fait' ben de me céder.

SIMONIN.

Allons, morgué! plus de querelle;
C'est affair' fait', et touchez là...
Vot' main...

MATHURINE.

La v'là: la vôt'...

SIMONIN.

La v'là.

ENSEMBLE.

C'est affair' fait', et touchez là.

MATHURINE.

Vot' main...

SIMONIN.

La v'là: la vôt'.

MATHURINE.

La v'là.

TOUS DEUX.

Ah! quel plaisir j' sentons là!

(Chacun montrant son cœur.)

(A part.)

La fin' mouche que v'là!

(Haut.)

Et qu'aucun d' nous ne se rappelle
Ce qui vient de se passer là...
Vot' main... — La v'là: la vôt'... — La v'là...
Ah! quel plaisir j' sentons là!...
C'est affair' fait', et touchez là...

(A part.)

La fin' mouche que v'là!...

SIMONIN.

Il faut que cela soit baclé drès aujourd'hui.

MATHURINE.

Drès tout-à-l'heure ; et je vais de ce pas...

SIMONIN.

Mais encore faut-il que Pauline sache...

MATHURINE.

Bon! les mères savent, et les filles épousent.

SIMONIN.

Et puis les maris sont...

MATHURINE.

Heureux. Allais, laissez-moi faire ; quand je lui aurons dit que je veux qu'elle vous aime...

SIMONIN.

Elle m'en aimera un peu moins, j' savons cela.

MATHURINE.

Vous craignez donc qu'elle ne fasse quelques difficultés ?

SIMONIN.

Oui ; ma fine, je le crains.

MATHURINE.

Et bien, moi qui ne disons rien, j'ons peut-être plus de sujet de crainte que ça ne manque de votre côté.

SIMONIN.

Comment ?

MATHURINE.

Est-ce qu'on n'est pas venu me dire confidemment : « M. Simonin a un neveu... »

SIMONIN.

Pardine, ce n'est pas un mystère... et un ben gentil garçon même.

MATHURINE.

Il aime beaucoup ce neveu...

SIMONIN.

C'est tout naturel, et il me le rend bien... ou il aurait tort.

MATHURINE.

Il est de droit son héritier.

SIMONIN.

Oh! oui, jusqu'à ce que par nous-même... ça s'entend.

MATHURINE.

Et l'on a ajouté que s'il venait à savoir vot' mariage, il ferait tout pour vous engager à le rompre.

SIMONIN.

Oh! pardine, je l'y conseillerions. Qu'il se marie lui tant qu'il voudra, je ne l'en empêcherons pas; c'est bien le moins que j'aie le même droit. Je l'ai placé à Paris; il a fait son chemin; il est devenu un monsieur; qu'il y reste. Mais il n'a ni le pouvoir ni l'envie de s'opposer à mon mariage; et s'il s'en avisait, il n'y a amiquié qui tienne; j'épouserais Pauline en sa présence, et je l'i dirions avant la fin de l'année : Monsieur mon neveu, embrassez votre cousin.

MATHURINE.

C'est parler en homme, ça !... Mais ça ne suffit pas pour me rassurer... car ce neveu (ce sont tou-

jours les voisins qui jasent), ce neveu n'aurait qu'à arriver au moment qu'on s'y attendrait le moins; prier, pleurer, caresser son oncle: celui-ci, par faiblesse...

SIMONIN.

C'est impossible.

MATHURINE.

Je le crois, mais enfin... que voulez-vous? j'ai peur, vous avez peur aussi : tenez, faut faire quelque chose pour nous garir de ce mal-là; convenons que si l'obstacle venait de vous ou de votre neveu (*Simonin fait un mouvement d'impatience.*), vous êtes sûr qu'il n'en viendra pas? consentez à me bâiller dix mille francs.

SIMONIN.

Si l'obstacle vient de moi ou de mon neveu, dix mille francs?... C'est bien fort!

MATHURINE.

Mais, puisque vous êtes sûr... Et puis, c'est vous prouver le cas que je faisons de votre alliance, puisque je vous demandons si cher d' dédommagement.

SIMONIN.

Vous êtes trop honnête!... mais aussi si c'te petite Pauline... qui vous obéit toujours, s'avisait aujourd'hui...

MATHURINE.

Dix mille francs de même, c'est juste.

SIMONIN.

Je n'ons plus rien à répondre... V'là un drôle

de traité!... mais vous le voulez?... Il faut donc aller chez le notaire rédiger ça... en façon d'acte.

MATHURINE.

Oui, je ferons chacun notre convention par écrit.

SIMONIN.

Et que je signerons tout de suite?...

MATHURINE.

C'est ça!... Jeannette. (Elle appelle.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE.

MATHURINE.

Que fait Pauline?

JEANNETTE.

Elle lit, madame Mathurine.

MATHURINE.

All' ne verra pas dans son livre ce que je vais te charger de lui dire.

JEANNETTE.

Ouidà!

MATHURINE.

Tu lui diras d'abord... de se parer, de mettre sa robe neuve.

JEANNETTE.

(A part.) Oh! oh! (Haut.) Elle l'a, madame Mathurine : c'est aujourd'hui fête au village.

MATHURINE.

Et puis après, tu l'i diras... Mais non, c'est

moi qui me réserve de lui apprendre c'te bonne nouvelle. M. Simonin, M. Simonin! allons chez le notaire.

SIMONIN.

Allons.

SCÈNE VI.

JEANNETTE.

Ah, mon dieu! v'là qui est certain... Ils vont chez le notaire... Une bonne nouvelle, dit madame Mathurine! Oh! c'est fini, Pauline est sacrifiée... Quand elle va savoir ça!... Et son jeune amoureux qui vient d'arriver tout exprès pour la voir, et sans que personne le connaisse ici : je comptais qu'all' aurait une surprise; mais ma fine elle va en avoir deux.

SCÈNE VII.

PAULINE, JEANNETTE.

PAULINE.

Eh bien! ma chère Jeannette, tes conjectures étaient-elles fondées?

JEANNETTE.

Que trop : le vieux est venu; votre mère et lui ont causé long-temps ensemble; et puis ils sont allés chez le notaire.

PAULINE.

O ciel! et Dulis, quand il apprendra...

JEANNETTE.

Le pauvre garçon!... C'est singulier pourtant votre aventure avec lui! vous l'avez aimé sans savoir seulement qui il était.

PAULINE.

Il était aimable; c'était tout ce qu'il m'importait de savoir pour l'aimer.

JEANNETTE.

C'est vrai; mais il dépend d'une famille que vous ne connaissez pas.

PAULINE.

Il m'a dit que ses parens étaient riches, et qu'ils ne voulaient que son bonheur. D'après cela, j'ai dû croire qu'ils ne s'opposeraient pas à notre union.

JEANNETTE.

Voilà d'excellentes raisons; c'est dommage que les pères et les mères ne veuillent pas toujours s'en contenter... Enfin, vous pensez sans cesse à Dulis; vous l'aimez encore... quoique depuis un mois vous n'ayez pas entendu parler de lui?

PAULINE.

Si je l'aime! Écoute, et juge.

COUPLETS.

Souvent la nuit, quand je sommeille,
Je crois le voir à mes genoux;
Tous les matins quand je m'éveille,
Je regrette un songe si doux.
Lorsqu'on parle de mariage,
Je fais des vœux pour être à lui...

Ah! dis-moi toi-même aujourd'hui
Si l'on peut aimer davantage?

On me voyait près de ma mère
Rire toujours et folâtrer;
Triste à présent et solitaire,
Je ne fais plus que soupirer.
Tout me déplaît en ce village
Depuis que je suis loin de lui...
Ah! dis-moi toi-même aujourd'hui
Si l'on peut aimer davantage?

Je dois pourtant à ta tendresse
Un aveu qui va me coûter...
Est-ce une erreur, une faiblesse?
A toi je veux m'en rapporter.
Quand je pense à mon mariage,
A ce moment rempli d'appas...

JEANNETTE.

A ce moment; eh bien?

PAULINE.

Eh bien?

Mon cœur alors me dit tout bas
Que l'on peut aimer davantage.

JEANNETTE.

Je n'ai pas été mariée, mais quoique ça, je gagerais que votre cœur a raison... je gagerais encore queuque chose...

PAULINE.

Quoi donc?

JEANNETTE.

C'est que votre amoureux pense de même.

PAULINE.

Et il ne vient pas!

JEANNETTE.

Je gage encore qu'il viendra.

PAULINE.

Jeannette!

JEANNETTE.

Peut-être même qu'il est venu.

PAULINE.

Ma chère Jeannette!

JEANNETTE.

Et que si vous voulez m'attendre ici, je pourrais fort bien ne pas tarder à vous l'amener.

PAULINE, l'embrassant et la repoussant.

Va donc, ma chère Jeannette; mais tu te trompes peut-être; va toujours, et reviens le plus tôt que tu pourras.

(Jeannette sort.)

SCÈNE VIII.

PAULINE.

S'il était ici, j'espérerais encore; peut-être pourrais-je attendrir ma mère: mais hélas! je me flatte en vain.

AIR.

Amour! j'invoque ta puissance,
Daigne voler à mon secours;
C'est à toi seul que j'ai recours;
Ne trompe pas mon espérance.

Oui, l'aspect du bonheur,
Ainsi qu'un trait de flamme,
Vient pénétrer mon âme
Et calmer ma douleur.
Amour! j'invoque ta puissance,
Daigne voler à mon secours;
C'est à toi seul que j'ai recours;
Ne trompe pas mon espérance.

Ciel! voici les habitans du village; cachons-leur mon chagrin. (Elle s'asseoit sur un banc.)

SCÈNE IX.

LES PAYSANS, GROSPIERRE à leur tête, UN AVEUGLE, qui joue du hautbois, DULIS, dans le fond; PAULINE ET JEANNETTE.

GROSPIERRE, bas à Dulis, au fond.

Je sommes au fait... les amoureux se devinent; je sis aussi du métier, moi!

DULIS, bas.

J'entends... tu me serviras donc?

GROSPIERRE.

Oui, à charge de revanche. (A Pauline.) Mam'zelle Pauline, vous savais que c'est la fête d'ici, et je venions vous chercher pour danser sous le grand orme.

PAULINE.

Je vous suis obligée, Grospierre; je ne me sens pas en train.

GROSPIERRE.

V'là pourtant un monsieur qui connaît mam'-zelle Jeannette, et qui dit qu'il serait ben flatté de danser avec vous.

PAULINE.

Non, non, laisse-moi.

DULIS.

Pardonnez, Mademoiselle, si j'ai osé...

PAULINE.

Ah, ciel! c'est Dulis!

DULIS, *bas.*

Je n'ai pu trouver que ce moyen pour vous parler.

GROSPIERRE.

Allons, puisque Mademoiselle ne veut pas danser...

PAULINE, *se levant du banc et courant vers Grospierre qu'elle retient.*

Pardonnez-moi, Grospierre; Monsieur vient de m'en prier d'une manière...

GROSPIERRE.

Oh, oui. Eh bien, c'est bon; v'là qui s'arrange. (*Très haut vers la fenêtre.*) Vous ne descendez pas, madame Mathurine?

JEANNETTE, *bas.*

Elle n'y est pas.

GROSPIERRE, *bas.*

Je m'en doutais... Mais c'est pour en être plus sûr.

PAULINE.

Grospierre, je te remercie.

GROSPIERRE.

Pas de quoi. (Bas.) Mais c'est le diable... la v'là rev'nue; (A Dulis.) derrière moi.

MATHURINE, traversant le théâtre.

Ne vous dérangez pas, mes amis.

GROSPIERRE, cachant Dulis.

Je n'en avons pas envie, madame Mathurine.

MATHURINE, entrant chez elle.

J'ai à prendre quelque chose... des papiers nécessaires; dansais, dansais. J'aime à voir la jeunesse s'amuser.

JEANNETTE.

Oh, nous nous amusons... (Bas.) à vos dépens, à vos dépens.

MATHURINE, dans la maison.

Fort bien, fort bien.

GROSPIERRE.

A la danse; en place.

DULIS, bas à Pauline.

Apprenez-moi...

PAULINE, bas.

Je crains...

JEANNETTE, bas.

Tout en dansant.

PAULINE ET DULIS.

Bon.

JEANNETTE, bas à Pauline.

Ne dansais pas avec lui à cause de votre mère,

à qui ça pourrait donner des soupçons. (Haut.) Moi, je prends M. l'Etranger.

GROSPIERRE.

Et moi, mam'zelle Pauline... (Bas.) Vous serais en face... (Haut.) Ah ça, qu'elle contredanse?

JEANNETTE.

La première venue... pas trop difficile pour qu'on puisse s'entendre... N'est-ce pas, Monsieur?

DULIS

S'entendre!... oui, sans doute, c'est bien essentiel.

GROSPIERRE, à un aveugle qui joue du hautbois.

Une ben aisée, ben connue. Savez-vous c't'air-là? (Il chante l'air de la petite charmante.)

L'AVEUGLE, d'abord riant.

C't'air-là?... Ah, mon dieu!... (Sérieusement.) Ah, mon dieu, non! que je ne le sais pas, cet air-là.

GROSPIERRE.

En savez-vous quelqu'autre?

L'AVEUGLE, riant.

Quelqu'autre? Ah, mon dieu! (Sérieusement.) Ah, mon dieu, non! que je n'en sais pas quelqu'autre... C'est que je sis un jeune homme qui commence, et...

GROSPIERRE.

Allons, Monsieur le jeune homme qui commencez, jouez toujours, nous chanterons avec vous.

L'AVEUGLE.

M'y v'là. (Il joue.)

COUPLETS.

DULIS.

Ah ! que nous sommes malheureux !
Ta, là, là, là.

PAULINE.

Oui, car tout s'oppose à nos vœux.
Ta, là, là, là...
Un autre que vous
Sera mon époux.
Ta, là, là, là.

DULIS.

Que me dites-vous ?
Dieu que ferons-nous ?
Ta, là, là, là.

GROSPIERRE, *criant pour détourner l'attention.*

Le rigaudon.

JEANNETTE.

Prenez bien garde, je vous prie,
Car on pourrait vous remarquer.

DULIS.

Il faut pourtant bien s'expliquer... (*bis.*)
(A Pauline.)
Quand se fait ce cruel hymen?

PAULINE.

C'est demain qu'un contrat nous lie.

DULIS.

Le nom de l'époux?

PAULINE.

Simonin.

DULIS.

Dieux ! c'est mon oncle.

JEANNETTE, PAULINE, GROSPIERRE, bas et à part.

Son oncle!

GROSPIERRE.

A présent, la main.

(A l'Aveugle, en parlant.) Une seconde fois nous en saurons mieux, (Bas à Pauline.) ce que nous avons à nous dire.

(A Pauline, en chantant.)

Pauvres amans, que je vous plains.
Ta, là, là, là.

JEANNETTE, bas à Dulis.

Je voudrais finir vos chagrins.
Ta, là, là, là.

TOUS DEUX, bas.

Concertons-nous bien,
Ne négligeons rien.
(Haut.)
Ta, là, là, là.

GROSPIERRE, bas.

Nous s'rons aux aguets,
Sur tous leurs projets.
Ta, là, là, là.
(Haut.)
Mettons-nous tous quatre en mesure;
(Bas.)
Nous, pour parer ce coup fatal,
Vous, pour fléchir votre rival. (*bis.*)

(Très haut, voyant Mathurine à la fenêtre.)

La tête à gauche, s'il vous plaît:
Prenez bien garde à la figure.
(Bas.)
Mathurine nous écoutait.
(Haut.)
A vot' place, et pis v'là qu'est fait.

GROSPIERRE, voyant approcher la mère.

Allons danser sous les grands arbres, nous y serons moins gênés qu'ici. (Ils vont pour s'en aller. Bas à Dulis.) Suivez-les.

MATHURINE.

Oui, allez, allez... Mais Pauline restera. J'ai à lui parler d'une chose... qui l'intéresse beaucoup et qu'elle ne peut ignorer plus long-temps.

DULIS, à part.

O ciel!

GROSPIERRE, bas à Dulis.

Allais toujours; vous reviendrez quand elle sera partie.

MATHURINE.

Rentre donc, ma fille. Jeannette, suis-la.

JEANNETTE, allant vers Dulis.

Nous voulons...

MATHURINE.

Et moi aussi, je veux que vous rentriez, et sur-le-champ. Pauline... ton mariage... un époux riche... Va, ma fille, m'attendre dans ta chambre; surtout qu'on n'ouvre pas cette fenêtre; et pour raison.

(Elle les force à rentrer, et ferme la porte à la clé.)

SCÈNE X.

MATHURINE, GROSPIERRE.

MATHURINE.

Et toi, Grospierre, reste; reste un peu, mon

ami, et dis-moi... (car tu sais tout) quel est ce jeune homme qui dansait avec vous?

GROSPIERRE.

C'est un jeune homme... qui dansait.

MATHURINE.

Oui, qui dansait; mais pourquoi est-il venu danser, ce jeune homme?

GROSPIERRE.

C'est qu'il aime... il aime la danse; et puis c'était pour me voir : c'est un de mes amis qui passait... comme ça en passant, et qui va continuer sa route.

MATHURINE.

En la continuant, et sans parler à d'autre personne qu'à toi?

GROSPIERRE.

Oh! non : à qui voudriez-vous?...

MATHURINE.

Mais que sais-je? c'est que je craignais, parce qu'on m'avait dit que le neveu de Simonin était ici. Mais je vois que je me suis trompée... cela vaut mieux que d'être trompée par les autres... Adieu, mon garçon; adieu, mon petit Grospierre; je vais retrouver Simonin, et porter les papiers pour tout terminer. (A part.) Ah! ce jeune homme-là n'est pas venu danser ici sans dessein!

SCÈNE XI.

GROSPIERRE.

Mais je commence à craindre qu'elle ne se doute... Les mères sont d'une finesse! oh! oui.

RONDEAU.

C'est en vain que les amoureux
Comptent sur le mystère :
On ne trompe jamais les yeux
Ni le cœur d'une mère.

Je sais ben qu'en secret
On glisse un petit billet ;
Que de son pied l'on presse
Le pied de sa maîtresse,
Le tout sans qu'ça paraisse ;
C'est un plaisir parfait.
Mais la mère ben fine,
Sans regarder devine,
Et bientôt éconduit
Le galant, et lui dit :

Ah, ah! mon p'tit Monsieur... vous croyez donc... Ah! j'en sais autant que vous. Allez, allez, mon bon ami...

C'est en vain que les amoureux
Comptent sur le mystère :
On ne trompe jamais les yeux
Ni le cœur d'une mère.

Une autre fois c'est un' fillette
Qui perd sa fraîcheur, sa gaîté,

Et dont souvent l'sein agité
Fait soulever sa collerette.
La maman bientôt s'inquiète;
Et pour savoir la vérité,
L'i dit: « Mam'sell', qu'est-ce qu'ça veut dire?
» D'où vient que votre cœur soupire?
» Vous aimez? ne me mentez pas. »
La fille rougit, et puis tout bas,
Avec dépit elle répète :

Ce n'est-i pas terrible ça, qu'ma mère... Ah, mon dieu! c'était si gentil! si drôle!.. si innocent!.. Mais, hélas!

C'est en vain que les amoureux
Comptent sur le mystère:
On ne trompe jamais les yeux
Ni le cœur d'une mère.

Si ce n'était que Mathurine encore! elle est bonne, et l'on pourrait l'adoucir... M. Simonin n'est pas méchant non plus! mais ils sont tous deux si intéressés!

SCÈNE XII.

DULIS, GROSPIERRE.

GROSPIERRE.

Ah! voici notre jeune homme; qu'aura-t-il fait?

DULIS.

Je ne puis trouver mon oncle. Serait-il encore chez le notaire?

GROSPIERRE.

Il n'y est plus... Car il vient de ce côté.

DULIS.

Allons, je vais lui parler ; il m'aime, et en lui confiant mon amour, en faisant naître en lui quelques inquiétudes pour le dégoûter de ce mariage...

GROSPIERRE.

Pas aisé peut-être?... ces barbons! quand une fois l'amour vous les prend... c'est comme le feu à un vieux bâtiment, on ne peut plus l'éteindre... Essayez toujours, et profitez de l'instant : au revoir.
(Il sort, et Dulis l'accompagne quelques instans.)

SCÈNE XIII.

DULIS, SIMONIN, sans le voir.

SIMONIN, se parlant, et content.

Madame Mathurine, lorsqu'elle aura entre lès mains l'écrit que j'ai signé, sera bien tranquille, j'espère ; et mon neveu (Dulis paraît.) pourrait venir ; qu'elle... Mais que vois-je!... Quoi!... Mais... me trompé-je?... Non, oui... C'est... Oh! cela n'est pas possible!

DULIS.

Mon cher oncle, je viens...

SIMONIN, à part.

Il n'est que trop vrai! C'est lui! (Haut.) Mais que diable venez-vous faire ici, je vous prie? Dites-moi un peu pourquoi, par quel hasard vous vous êtes imaginé de venir ici aujourd'hui?

DULIS.

Vous me confondez : jamais vous ne m'avez reçu de cette manière !

SIMONIN.

Mais c'est que jamais vous n'êtes venu si mal-à-propos... (A part.) Si ce n'est pas un sort !... Au moment même où je... Morgué ! (Haut.) Pourquoi avoir quitté Paris, voyons ? pourquoi paraître ici ?... Venais-vous épier ce que je fais, ce que je pense ? qui vous amène dans ce village, où vous ne connaissez personne ? Comment ! c'est dans l'endroit où je n'habite pas que vous venez me faire visite ?... Hein ; répondez à cela ?

DULIS.

Je passais, lorsque j'ai su que vous...

SIMONIN.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce que vous avez su ?

DULIS.

J'ai su que vous étiez ici.

SIMONIN.

(A part.) Bon, il n'est pas instruit. (Haut.) Et à cause de cela, il fallait tout de suite... (A part.) Il semble que Mathurine l'avait deviné. (Haut.) Tu m'as vu, va-t'en.

DULIS.

Mon devoir...

SIMONIN.

Est de m'obéir.

DULIS.

J'ai à vous parler d'une affaire...

SIMONIN.

Tu me l'écriras ; bonsoir.

DULIS.

Vous avez cent fois désiré de me voir marié.

SIMONIN.

Je te chercherai une femme ; adieu.

DULIS.

Je ne demande que votre consentement.

SIMONIN.

Je te l'accorde ; bon voyage.

DULIS, revenant.

Il faut que vous sachiez le choix.

SIMONIN, le poussant dehors.

Je l'approuve ; au revoir.

DULIS, revenant.

C'est une fille bien élevée, sage, riche...

SIMONIN, le poussant toujours.

On te l'enlèvera... Va donc vite l'épouser.

DULIS.

Si vous la connaissiez !

SIMONIN.

Je ferai connaissance. Cours lui annoncer ma visite.

DULIS, revenant.

Elle est ici.

SIMONIN.

Ici ?

DULIS.

Oui, c'est...

SIMONIN.

Qui?

DULIS.

Pauline.

SIMONIN.

Pau...line!

DULIS.

La fille de madame Mathurine... N'ai-je pas bien choisi, mon oncle?

SIMONIN.

Très bien! (Bas.) Très mal. (Haut.) Mais comment, mais par quel moyen?...

DULIS.

C'est à Paris que je l'ai vue, et que...

SIMONIN.

On l'envoyait là pour achever son éducation; elle a bien profité.

DULIS.

Vous avez l'air fâché!

SIMONIN.

Non, non... Ça ne peut que me faire un plaisir... (A part.) J'enrage. (Haut.) Conte, conte-moi ça.

COUPLETS.

DULIS.

A Paris et loin de sa mère,
Je pouvais la voir chaque jour.
Là, sous le voile du mystère,
Nos yeux seuls se parlaient d'amour:
Triomphant de sa répugnance,
J'obtins un rendez-vous secret...

SIMONIN.

Un rendez-vous ?

DULIS.

Ah! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait?

SIMONIN.

Très bien! (A part.) Que le ciel te confonde. (Haut.) Hé bien! que fîtes-vous dans le rendez-vous secret ?

DULIS.

Ma Pauline me dit: je t'aime;
Elle me le dit sans parler.
Timide aussi, je fis de même:
Elle sentit ma main trembler.
Sans alarmer son innocence,
Un baiser fut pris en secret...

SIMONIN.

Un baiser!

DULIS.

Ah! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait?

SIMONIN.

A merveille : allons, continue, car cela va bien.

DULIS.

Un rival, dit-on, se présente;
La douleur me rend furieux:
Mais Pauline toujours charmante
Promet de rejeter ses vœux:
Nous nous sommes juré d'avance
Que si l'imprudent épousait...

SIMONIN, *en colère.*

Comment! vous vous êtes juré?

DULIS.

Ah! mon cher oncle, en conscience,
Dites, n'avons-nous pas bien fait?

SIMONIN.

On ne peut mieux; de la prudence, des précautions! C'est charmant. (*A part.*) Ah! mon dieu, mon dieu, qu'est-ce que c'est que tout ça!

DULIS.

Et quand madame Mathurine va savoir que je suis votre neveu!

SIMONIN.

Diable! ne va pas t'aviser de le lui dire; ne t'en avise pas... (*A part.*) Ah! morgué, morgué, comment faire?... L'amour! le traité! le neveu! Si je perds la fille... il faut au moins tâcher de sauver l'argent.

DULIS.

Vous êtes distrait, préoccupé, mon cher oncle?

SIMONIN.

C'est que j'ai ben du chagrin! il faut l'avouer... et ce chagrin-là... il me vient de toi.

DULIS.

De moi!... Moi qui vous aime, j'aurais pu!... Ah, ciel! Dieu! grand Dieu! je me...

SIMONIN.

Tu te!... Paix donc, paix donc! vas-tu faire là de la tragédie?

DULIS.

Non ; mais le regret, le désespoir...

SIMONIN.

Allons, laisse là ton désespoir, et écoute. Ce rival qui veut te ravir ta maîtresse... c'est...

DULIS.

Une dupe ; c'est clair.

SIMONIN.

Hé bien oui, une dupe ; c'est ça, et c'te dupe... c'est moi.

DULIS.

Je suis perdu! c'en est fait!... Vous mon rival!... vous... ah!... ah!... ah!...

SIMONIN.

Encore! veux-tu bien...

DULIS.

C'est que je suis si fâché! Je ne me pardonne pas...

SIMONIN.

Et moi je veux que tu te pardonnes.

DULIS.

Un si bon oncle! je ne puis...

SIMONIN.

Ah ça, veux-tu bien te pardonner tout de suite, ou je te... et laisse-moi finir. J'aimais Pauline, je l'aime encore ; mais en faisant son malheur et le tien, je n'en serais pas plus heureux, moi ; et peut-être, au lieu de ça, serais-je...

DULIS.

Oh! oui, sûrement, vous seriez bien affecté!

SIMONIN.

A... affecté! ah! tu appelles ça affecté, toi? Eh bien oui, je serais... affecté; mais comme j' ne me soucie pas trop d'être... affecté, il m'est venu une idée. Tout peut encore s'arranger, et même me devenir avantageux.

DULIS.

Quel bonheur!... je... je pourrais... Ma joie...

SIMONIN.

Tu as là une joie qui est aussi insupportable que ta douleur; tiens-toi donc tranquille, je t'en prie, et écoute bien ceci. Je consens à renoncer à mon amour, je veux même servir le tien; mais à une condition expresse; c'est que tu ne diras à personne que tu es mon neveu.

DULIS.

Pourquoi ce mystère?

SIMONIN.

Je l'exige.

DULIS.

Soit: je ne le dirai pas.

SIMONIN.

Il faut encore... sois attentif; ceci est le plus essentiel.

DULIS.

Parlez, je promets tout.

SIMONIN.

Il faut que, lorsque Mathurine dira à sa fille de me prendre pour époux... elle me refuse; là, ben positivement, sans barguigner, et devant tous ceux qui seront là.

DULIS.

Rien de plus facile ; ce fut de tout temps son intention.

SIMONIN.

Tu crois donc qu'elle me hait un peu !

DULIS.

Oh ! beaucoup ; soyez-en sûr.

SIMONIN.

Oui ; tant mieux, tant mieux ; je suis plus heureux que je ne croyais. Je me tire d'un mauvais pas ; je fais ton bonheur, et Mathurine sera forcée de me payer le billet.

DULIS.

Quel billet ?

SIMONIN.

Tu le sauras... va toujours ; tâche de parler à Pauline ; il n'y a pas de temps à perdre ; arrange bien tout, ton mariage en dépend ; mais sur toutes choses, point de neveu... Qu'alle me refuse en présence de témoins, et quand vous serez convenus de vos faits, tu viendras me retrouver. Adieu, mon cher neveu ; tu es un charmant fripon, va : mais si ce n'était la nature... je te donnerais au diable de bon cœur.

SCÈNE XIV.

DULIS.

Convenir de nos faits !... Pour cela, il faudrait pouvoir lui parler... Comment y réussir ? La porte est fermée ; sa mère lui a défendu... Elle ne sait pas

que je suis ici : essayons par quelque moyen de m'en faire entendre.

COUPLETS.

Un amant sensible et discret,
Les yeux fixés sur la fenêtre
De celle qu'il aime en secret,
Croit toujours qu'elle va paraître.
Un hasard, dit ce tendre amant,
Peut amener ma bien-aimée ;
Regardons bien... Mais quel tourment !
La fenêtre reste fermée.

Hélas ! je suis bien malheureux :
En vain je gémis, je l'appelle ;
Amour, tu rejettes mes vœux ;
Je te suis pourtant si fidèle !
Sans pitié pour un tendre amant,
Tu lui ravis sa bien-aimée.
Dis-lui du moins... Amour m'entend ;
La fenêtre n'est plus fermée.

(Pauline ouvre la fenêtre.)

SCÈNE XV.

PAULINE, JEANNETTE, DULIS.

DULIS.

Ah ! c'est donc vous, ma chère Pauline ?

PAULINE.

Vous avez vu votre oncle : qu'avez-vous obtenu de lui ?

DULIS.

Plus que je n'osais espérer....

JEANNETTE.

Comment! Simonin...

DULIS.

Ne veut qu'une chose très aisée... c'est qu'on ne me connaisse point ici pour son neveu.

PAULINE.

Je vous promets le secret.

JEANNETTE.

Je ferons plus, je le tiendrons : ensuite?...

DULIS.

Ensuite, il exige que s'il est question de mariage avec lui, vous le refusiez... que vous disiez publiquement que vous ne le voulez pas pour époux.

PAULINE.

Je vous aime : comment pourrais-je dire autrement? Mais j'aperçois ma mère.

DULIS.

Et vous, n'oubliez pas.

JEANNETTE.

Non, non, Simonin n'est pas votre oncle, Pauline ne veut pas être sa femme... c'est entendu.

(Elles rentrent dans la chambre, et ferment la fenêtre.)

SCÈNE XVI.

MATHURINE, ensuite PAULINE ET JEANNETTE.

MATHURINE, revenant du dehors.

On referme la fenêtre ; ils causaient ensemble...

Il y a de l'intelligence... Mais c'est qu'il ressemble beaucoup au portrait qu'on m'a fait de ce neveu; et si par hasard Pauline l'avait trouvé à son gré, ça ne laisserait pas que d'être embarrassant. (*Elle appelle.*) Pauline, Jeannette. (*Elles répondent.*) Nous voilà.

MATHURINE.

Descendez. (*Elles sortent.*) N'ons-je pas vu là un jeune homme qui rôdait?...

JEANNETTE.

Un jeune homme! c'est peut-être celui qui était tantôt à la danse?...

MATHURINE.

Peut-être bien. Il a une assez bonne physionomie.

JEANNETTE.

Ah! je ne nous connaissons pas à ça... comme vous, madame Mathurine.

MATHURINE.

Et toi, ma fille, comment l'as-tu trouvé?

PAULINE.

Mais... ma mère.

MATHURINE.

Il est un peu plus aimable que Simonin, pas vrai?

PAULINE.

Il est un peu plus jeune.

MATHURINE.

Et il aurait été plutôt aimé?

JEANNETTE.

Dame! écoutais donc...

MATHURINE.

C'est peut-être déjà fait?

JEANNETTE.

Non, j'aurions attendu votre permission pour ça : mais si vous vouliez nous la bâiller, que sait-on? je pourrions ben vous avoir obéi... d'avance.

MATHURINE.

Oui! Ah, ah!... J'entends, et je voudrais ben... oui, je le voudrais ben... Le malheur, c'est que j'ons donné ma parole à ce vieux Simonin.

JEANNETTE.

Mais peut-être que ce vieux Simonin, se voyant un tel rival, ne serait pas éloigné de vous la rendre?

MATHURINE.

C'est impossible... parce que... Non, à présent, c'est impossible : il n'y aurait qu'une chose... mais ce serait un hasard si extraordinaire!...

PAULINE.

Quel hasard, ma mère?

MATHURINE.

Ça ne se peut pas.

JEANNETTE.

Tout se peut; dites-nous donc...

MATHURINE.

Ce serait que ce jeune homme se trouvât précisément être le neveu de M. Simonin.

PAULINE ET JEANNETTE.

Son neveu!

MATHURINE.

Ah! ma chère Jeannette, s'il l'était!...

JEANNETTE.

Eh bien, s'il l'était, madame Mathurine?

MATHURINE.

S'il l'était, ma chère Pauline?

PAULINE.

Il ne l'est pas; mais dites toujours, ma mère, qu'est-ce qu'il en arriverait s'il l'était?

MATHURINE.

S'il l'était, et qu'il sût te plaire... tu pourrais fort bien l'avoir aujourd'hui pour époux.

PAULINE, à mi-voix.

Jeannette!

JEANNETTE, de même.

Mam'zelle! (Haut.) Ma fine, je ne pouvons nous en taire: eh bien oui, c'est le neveu de M. Simonin.

MATHURINE.

Je l'avions deviné! (A part.) Son neveu est devenu amoureux de ma fille; il chérit son neveu; il ne voudra pas l'i faire de la peine, et il sera obligé de me payer le montant de son billet.

PAULINE.

Mais, ma mère, dites-nous donc... que puis-je espérer?

MATHURINE.

Tout; et c'est de toi à présent que dépend la réussite.

PAULINE.

Que faut-il faire?

MATHURINE.

Il faut qu'en fille docile, lorsque, devant témoin, je t'offrirai Simonin pour époux, tu l'acceptes tout de suite, comme si ça te faisait grand plaisir.

PAULINE.

Mais, ma mère...

MATHURINE.

Eh bien, quoique c'est, Mamz'elle?

PAULINE.

Me voilà dans un grand embarras; Simonin exige que je le refuse.

MATHURINE.

Il l'exige?

JEANNETTE.

Oui vraiment!

MATHURINE.

Ah! il exige que tu... Voyez-vous la finesse... Raison de plus pour que tu l'acceptes... Ah, il l'exige!

PAULINE.

Il m'en a fait prier par son neveu.

MATHURINE.

Prier par son neveu? bon; il a peur... l'excellente journée!... comme il va être pris!... Mais, chut! le voici... voici tout le monde... faisons semblant de rien. Souviens-toi de ce que je t'ai dit; songe bien que si tu ne commences pas par accepter Simonin, point de mariage avec son neveu.

JEANNETTE.

Entendons-nous. Faut donc accepter l'un pour épouser l'autre ?

MATHURINE.

Oui, oui, oui... Il approche ; rangez-vous là, et songez à m'obéir.

SCÈNE XVII.

MATHURINE, PAULINE, JEANNETTE, GROSPIERRE, SIMONIN, faisant des politesses affectées à Dulis, et feignant de ne le pas connaître; PAYSANS; DULIS, feignant de traiter Simonin comme un étranger.

ENSEMBLE.

SIMONIN, à Dulis.

Passez, passez, Monsieur, je vous supplie;
Je vous d'vons cett' politess'-là.

DULIS.

Non; après vous, je vous en prie,
Mon on.... (Bas.) Je sens que je m'oublie.

SIMONIN, bas.

Prends donc l'air plus résolu que ça.
(Haut.) (S'avançant.)
Mathurine, v'là de vos amis
Que j'ons pris
Dans l'village,
Pour qu'ils rend' témoignage
De c' qui va se passer ici.

MATHURINE.

Approchez, mes amis,
Puisqu'on vous a choisis
Pour rendre témoignage

De ce qui va se passer ici;
J'vous en prions aussi.

CHOEUR.

Nous rendrons témoignage
De ce qui va se passer ici.

SIMONIN, à Mathurine.

Apprenez que j' venons tous deux
Nous présenter pour votre fille:
Comm' moi, Monsieur la trouv' gentille;
Il dit même qu'il lui convient mieux.
Je n'en crois rien. J'somm' un peu vieux;
Mais j'ons d' l'argent et vot' promesse...
Ça valont mieux que d' la jeunesse.

DULIS.

L'amour sincère et timide
Me sert d'excuse et de guide.
Que je serais heureux
Si je parvenais à plaire
A Pauline ainsi qu'à sa mère!
Ce jour comblerait tous mes vœux.

SIMONIN.

C'est ben dit, oui, c'est ben tourné.
Mais j'ons parol' de Mathurine;
All' m'a promis la main de Pauline,
Pourvu que son cœur n'fût pas gêné:
N'est-ce pas not' accord, Mathurine?

DULIS.

C'est à son cœur de prononcer.

SIMONIN

Oui, je n'voulons pas la forcer.

MATHURINE.

Messieurs, vous n'avais qu'faire de craindre,
Car c'est ainsi que je l'entends.
Non, non, je ne veux point contraindre

Ses vrais, ses tendres sentimens :
Qu'elle vous parle donc sans feindre.

TOUS CINQ, à part.

Tout va bien.
Elle / Il } ne s'attend à rien.

(Ici Pauline se trouve au milieu de Simonin et de Dulis; celui-ci d'un côté et Mathurine de l'autre.)

CHŒUR.

Parlez, parlez sans feindre.

SIMONIN, aux paysans.

Silence!

MATHURINE, bas, d'uu côté, à Pauline.

Accepte.

DULIS, de l'autre côté, et bas.

Refuse.

TOUS.

Chut! paix!... Pauline, prononcez.

PAULINE.

Ma mère, je viens de l'entendre,
Me laisse choisir mon époux.
Eh bien! celui que je veux prendre...
(A Dulis.)
Monsieur... Monsieur Simonin...
(La mère la tire par sa robe.)
C'est vous.

ENSEMBLE.

SIMONIN, à part, à Dulis.

Non, non, je n'y puis rien comprendre.
Tu n'as pas su lui faire entendre.
Mais, mais, Pauline y pensais-vous?
De me vouloir pour votre époux?

DULIS, à son oncle.

Non, non, je n'y puis rien comprendre.
Ce changement doit me surprendre :

ENSEMBLE.

Ce n'est pas moi : comment ! c'est vous
Qu'elle choisit pour son époux.

MATHURINE.

Comment ça peut-il vous surprendre ?
Vous venais tretous de l'entendre.
Oui, monsieur Simonin, c'est vous
Qu'alle choisit pour son époux.

PAULINE.

Ce refus doit bien le surprendre :
Ah ! si Dulis pouvait comprendre :
C'est lui, c'est lui... non, non, c'est vous
Que je choisis pour mon époux.

LE CHŒUR, à Simonin.

Oui, nous venons tous de l'entendre,
Pour époux, c'est vous qu'all' veut prendre :
A chacun nous allons apprendre
Qu'all' vous veut pour son éqoux.

(A Simonin.)

Qu'il est heureux,
Qu'il est joyeux,
De faire cette alliance !
On lit son bonheur dans ses yeux.

SIMONIN.

J'admire votre intelligence ;
Oui, j' sis joyeux et ben heureux
D'cette alliance.

GROSPIERRE ET JEANNETTE, à Simonin.

Qu'il est joyeux ! qu'il est heureux !
J'vous font not' compliment tous deux ;

(Bas.)

Mais c'est d'condoléance.

SIMONIN ET MATHURINE.

Finissez,
C'est assez :
Recevez nos adieux.

DULIS, PAULINE.

Finissez,
C'est assez:
Recevez nos adieux.
(A part.)
Je perds toute espérance.

SIMONIN, à son neveu.

Parle donc un peu toi: est-ce qu'elle ne t'avait pas bien promis de me refuser?

DULIS.

Sans doute, et je ne sais pourquoi... Mais après tout, que vous importe qu'elle accepte? Pour tout terminer, refusez-là, vous.

SIMONIN.

Pardieu! v'là encore un beau conseil qu'il vient me donner là.

PAULINE, bas à Mathurine.

Si vous le permettez, ma mère, je vais apprendre à Simonin la vérité.

MATHURINE, bas.

Ce n'est pas là mon compte. (Haut.) Eh bien, qu'est-ce que vous en dites, monsieur Simonin?

SIMONIN.

Moi, je dis que tout cela est bel et bon; mais que votre fille ne veut pas m'épouser, et qu'elle ne le veut pas parce que... (Dulis le tire par son habit.)

MATHURINE, haussant la voix.

Et pourquoi ne le voudrait-elle pas, s'il vous plaît? Elle le veut... N'est-il pas vrai que tu le veux?

SIMONIN, l'emmenant sur le bord du théâtre.

Parlons bas, madame Mathurine.. Ce n'est pas un crime, après tout... Mais l'on sait ce que l'on sait ; elle voyait souvent à Paris un jeune homme !

MATHURINE.

Ouidà !... C'est peut-être le même qui ce matin vous a parlé, monsieur Simonin ?...

SIMONIN.

Ouf! (Bas.) Et si votre fille était devenue amoureuse de ce jeune homme, madame Mathurine?

MATHURINE.

Et si ce jeune homme était votre neveu, monsieur Simonin ?

SIMONIN.

Vous me devriez toujours la somme, parce que ce serait votre fille...

MATHURINE.

Qui vous accepte, et que c'est votre neveu qui...

SIMONIN, haut et en colère.

Qui ira au diable.

MATHURINE, de même.

A la bonne heure.

SIMONIN.

D'après cela, tout reste donc...

MATHURINE.

Comme nous avons dit.

SIMONIN, bas.

Vous vous en repentirez.

MATHURINE, bas.

Vous en serez la dupe : une fille qui ne vous aime pas...

SIMONIN.

Un mari qui la rendra malheureuse !

MATHURINE.

Ça m'est égal.

SIMONIN.

Je m'en moque.

MATHURINE.

Ah ! vous le voulez ?

SIMONIN.

Ah ! vous le voulez ?

PAULINE, bas.

Ma mère...

JEANNETTE, bas.

Madame...

DULIS, bas.

Mon oncle...

MATHURINE ET SIMONIN.

Paix !

SIMONIN, à madame Mathurine.

A quand la noce ?

MATHURINE.

Le plus tôt vaudra le mieux.

SIMONIN.

Aujourd'hui.

MATHURINE.

Ce soir.

SIMONIN.

Tout-à-l'heure... Quel plaisir ! Convenez pour-

tant que vous êtes un peu attrapée, madame Mathurine?

MATHURINE.

Avouez que vous n'êtes pas aussi content que vous voulez le paraître, monsieur Simonin?

SIMONIN.

Moi! je suis au comble de la joie... Ha, ha, ha!

MATHURINE.

Et moi je ris de toutes mes forces. Ha! ha, ha! (Avec humeur à sa fille et à Jeannette.) Riez aussi, vous autres, je l'ordonne.

PAULINE, pleurant à moitié.

Oui, ma mère, je ris.

JEANNETTE, de même.

Voyez plutôt.

SIMONIN.

Je vais chez le notaire.

MATHURINE.

Et moi, j'y cours.

SIMONIN.

Ma chère belle-mère!... Mais embrassons-nous donc...

MATHURINE.

De tout mon cœur, mon cher gendre. (A part.) Le maudit vieillard!

SIMONIN, à part.

La méchante femme!

PAULINE.

Ma mère, vous m'aviez dit...

MATHURINE.

Tais-toi.

DULIS, à son oncle.

Votre promesse...

SIMONIN.

Je n'écoute rien.

MATHURINE.

Pauline, songez que voilà votre mari, et que ce soir... (Bas.) Ne t'afflige pas, s'il est bien épris, c'est à lui de faire renoncer son oncle à t'épouser.

SIMONIN.

Ne reparais plus ici, ou crains... (Bas.) Si tu es aimé comme tu le dis, elle désobéira à sa mère et refusera de signer. (Haut.) A la noce, à la noce.

MATHURINE.

Des violons... des violons... Comme nous rirons!... Ha, ha, ha!

SIMONIN.

Comme nous danserons! Ha, ha, ha!

JEANNETTE, à part.

Suivons-les, et tâchons de savoir... Il y a quelque chose de singulier... mais je le saurons... Oh! je l'ai mis dans ma tête ; je le saurons. (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

PAULINE, DULIS, tous deux étonnés de se voir seuls.

PAULINE.

Ils nous laissent tous ; je ne conçois pas...

DULIS.

Ni moi. Mais enfin, cruelle Pauline, dîtes-moi pourquoi tout-à-l'heure...

PAULINE.

Je n'en ai pas le temps. Ah! Dulis, ne nous querellons pas; profitons plutôt; oui...

DUO.

PAULINE, ET DULIS après.

Profitons des momens
Que le destin nous laisse;
Répétons les sermens
De nous aimer sans cesse.

DULIS.

Après m'avoir fait la promesse
De n'épouser jamais que moi,
D'un autre recevoir la foi,
Est-ce caprice, est-ce faiblesse?

PAULINE.

Hélas! si, malgré ma promesse,
Simonin a reçu ma foi,
Ma mère m'en a fait la loi;
J'ai dû céder à sa tendresse.

DULIS.

Non, non, jamais.

PAULINE.

Ah! croyez-moi...

TOUS DEUX.

J'ai dû céder à sa tendresse:
Mais au lieu de nous quereller,
Mais au lieu de nous désoler,

ENSEMBLE.

Profitons des momens
Que le destin nous laisse;
Répétons les sermens
De nous aimer sans cesse.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, GROSPIERRE, JEANNETTE, entrant chacun de leur côté.

GROSPIERRE.

Écoutez, je vais tout vous expliquer.

JEANNETTE.

Je vous expliquerai aussi...

GROSPIERRE.

J'ons appris chez le notaire...

JEANNETTE.

Le notaire m'a raconté...

GROSPIERRE.

C'est un billet, un traité qu'ils ont fait.

DULIS.

Un billet?

GROSPIERRE.

Oui, une promesse de dix mille francs... Si Monsieur était la cause... Si Mademoiselle ne voulait pas... Vous saurez tout ça... Allez-vous-en.

DULIS.

Quel discours! dis-nous avant...

GROSPIERRE.

Oui, sans doute... mais d'abord partez; l'un

d'un côté, l'autre de l'autre; assez près pour que vous puissiez nous entendre, et assez loin pour qu'on ne puisse pas vous apercevoir.

PAULINE, à Jeannette.

Mais encore faut-il nous instruire?

JEANNETTE, à Pauline.

C'est pas nécessaire... Vous, dans le petit grenier, tout là-haut, bien cachée; laissez la porte du jardin ouverte... là... comme si vous vous étiez sauvée de la maison.

GROSPIERRE.

V'là ce que c'est.

JEANNETTE, à Pauline.

Et pis une lettre d'adieux pour jamais... des larmes! du désespoir!... tout ce que vous saurez de plus beau.

PAULINE.

Je devine à peine...

JEANNETTE.

C'est égal, pourvu que vous fassiez ce que je vous ai dit.

DULIS, à Grospierre.

Je voudrais te demander...

GROSPIERRE, le repoussant.

D'un peu plus loin, si vous le trouvez bon.

DULIS.

Où irai-je?... là?... (Voulant suivre Pauline. Jeannette le chasse.) Non, sur cet arbre. (Il monte.)

GROSPIERRE.

Pas mal! encore un étage, s'il vous plaît?...

bien. Vous voilà comme l'oiseau sur la branche : mais ne gazouillez pas trop haut, parce que... (A Jeannette.) A présent, concertons notre plan d'attaque. Ce qui empêche l'oncle et la mère de nos jeunes gens de consentir au bonheur de nos jeunes gens...

JEANNETTE.

Ce sont les deux billets.

GROSPIERRE.

Qu'ils ont faits ce matin.

JEANNETTE.

Mon projet est donc...

GROSPIERRE.

C'est aussi le mien...

JEANNETTE.

De profiter de l'éloignement...

GROSPIERRE.

Des amoureux...

JEANNETTE.

Pour persuader à Mathurine...

GROSPIERRE.

Pour faire croire à Simonin...

JEANNETTE.

Que l'obstacle au mariage...

GROSPIERRE.

Venant à présent...

JEANNETTE.

De la fille...

GROSPIERRE.

Du neveu...

JEANNETTE.

Ce serait à elle...

GROSPIERRE.

Ce serait à lui...

JEANNETTE.

A payer...

TOUS DEUX.

Le billet. — Le billet.

JEANNETTE.

Qu'il est donc de son intérêt...

GROSPIERRE.

Que c'est de son avantage...

JEANNETTE.

De renoncer au plus tôt.

GROSPIERRE.

De détruire à jamais...

JEANNETTE.

Le traité...

GROSPIERRE.

Qui les lie.

TOUS DEUX.

C'est cela. — C'est cela.

GROSPIERRE.

Et puis le mariage de Pauline, et puis le nôtre, et...

JEANNETTE, regardant, et le copiant.

Et puis, et puis madame Mathurine qui vient de ce côté. (Ils se retirent un peu en arrière pour ne pas être vus.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, revenant de chez le notaire.

MATHURINE.

Simonin est plus tenace que je ne croyais!... Que vais-je dire à Pauline? Ce neveu, il faut en convenir, serait un mari bien plus avenant... Ah! sans ce maudit traité!... Entrons. (Elle appelle au-dedans.) Pauline.

JEANNETTE, se rapprochant.

J'espère qu'alle est si bien cachée... Écoutons... (Elle écoute à la porte.)

MATHURINE, au-dedans.

Pauline! Pauline, où es-tu donc?

JEANNETTE, contente.

La ruse opère.

MATHURINE, au-dedans. On entend les portes qu'elle ouvre, les chaises qu'elle renverse.

Ma fille! Pauline! Jeannette! ma fille! où sont-elles? Jeannette!

JEANNETTE, criant.

J'y vais. (A Grospierre.) Je me charge de Mathurine; je te recommande Simonin.

SCÈNE XXI.

SIMONIN, GROSPIERRE.

SIMONIN.

V'là le moment; si all' ne veut pas en démordre,

faudra payer, ou, si j'épouse, désoler ce jeune homme : c'est ben désagréable, pourtant.

GROSPIERRE, s'approchant.

St, st! monsieur Simonin.

SIMONIN.

C'est bon, mon ami; je sais ce que vous voulez; je vous ferons avertir quand il en sera temps.

GROSPIERRE.

Il n'est pas question de ça. C'est ben autre chose, allais!

SIMONIN.

Quoique c'est donc?

GROSPIERRE.

Ce jeune homme... votre rival.

SIMONIN.

Eh bien?

GROSPIERRE.

Eh bien, Monsieur... il vient tout-à-l'heure... il vient en ce moment même... il vient d'enlever Pauline!

SIMONIN.

Enlever Pauline! Lui? ça n'est pas possible.

GROSPIERRE.

Voulais-vous que je vous le fasse dire par tous ceux?...

SIMONIN.

Il y avait des témoins?

GROSPIERRE.

Oh! pardine, beaucoup! et je vais les...

SIMONIN, l'arrêtant.

Non, non, je te crois... Mais écoute... N'est-ce

pas plutôt elle qui a voulu être enlevée par ce jeune homme?

GROSPIERRE.

Elle? oh! mon dieu, elle a résisté, mais résisté... comme on ne résiste pas!

SIMONIN.

C'est donc lui? Je suis perdu.

GROSPIERRE.

Oh bien, lui!... il n'a rien voulu entendre: il l'a conduite chez sa tante; une chaise de poste qui était là, et fouette cocher. Oh! mais on peut l'attaquer; et quand madame Mathurine saura... Allons lui dire.

SIMONIN.

Non, non, rien ne presse; (A part.) et s'il ne tenait qu'à moi, elle ne le saurait jamais. (Haut.) Sois tranquille, je me charge de tout. Je saurai lui apprendre quand il en sera temps. Va-t'en, mon ami, va-t'en, je t'en prie, ne parle à personne: fais boire les témoins, bois avec eux, bois à ma santé, bois toujours; je compte sur ta discrétion; (Il lui donne de l'argent.) j'y compte, et je saurai la récompenser.

GROSPIERRE, comptant l'argent, et à part.

Il faut qu'il ait bien peur, car il est ben généreux.

SIMONIN, le poussant.

Va-t'en donc, va-t'en.

GROSPIERRE, s'amusant et revenant toujours en se retournant.

Mais c'est que c'te pauvre mère...

SIMONIN, le poussant.

J'entends bien, j'entends bien.

GROSPIERRE, se retournant.

Et pis c'te jeune fille.

SIMONIN, le poussant.

Sans doute...

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, JEANNETTE.

(Pendant que Simonin est au fond avec Grospierre, Mathurine et Jeannette sortent de la maison. Mathurine s'appuie sur Jeannette, et tient à sa main une lettre.

MATHURINE.

Sa haine pour Simonin est la cause de sa fuite.

JEANNETTE.

Nous le voyons bien, puisque dans sa lettre, où elle annonce qu'elle va retourner chez sa tante, elle renonce pour jamais à Dulis, pourvu qu'elle ne soit pas la femme de Simonin.

MATHURINE.

C'est affreux; je som' prise dans mes propres filets. Comme il va triompher! Le voici... Laisse-nous. (Elle cache la lettre.)

SIMONIN, à part.

Je crois qu'elle ne sait rien, car elle a l'air triste.

MATHURINE, à part.

Oh! oh! il serait plus insolent s'il savait ce qui se passe.

SIMONIN, à part.

Si je pouvais profiter de l'avis qu'on vient de me

donner pour ravoir mon billet? car c'est bien mon neveu qui est la cause...

MATHURINE, à part.

S'il ne sait rien encore, je pourrions retirer mon engagement; car enfin c'est ma fille qui s'oppose...

SIMONIN.

Dépêchons-nous de parler, afin d'être le premier.

MATHURINE.

Prenons les avances, de peur qu'il n'apprenne... et sachons bien vite à quoi nous en tenir. Eh bien! monsieur Simonin, c'est donc sans regret que vous épousez Pauline?

SIMONIN, hésitant.

Oui: eh, oui!... Et vous, madame Mathurine, c'est bien aussi sans aucune peine que vous terminez cette affaire?

MATHURINE.

Mais... sans doute... Comment pourrais-je?... Vous savez ben le traité qu'ici ce matin...

SIMONIN.

Oui, ces billets... J'aurions aussi ben fait peut-être de ne pas nous lier comme ça...

MATHURINE.

En effet, c'était un peu...

SIMONIN, vivement.

Imprudent, pas vrai?... très imprudent. On aime son neveu... on l'aime... ça c'est vrai, et pour

de l'argent, le désespérer!... Il y a là quelque chose qui me... (Il soupire.)

MATHURINE.

Et moi donc, qui n'ai qu'une fille! Pour dix mille francs, faire son malheur! Je sens que si je ne me retenais...

SIMONIN, à part.

Elle y vient.

MATHURINE, à part.

Il y arrive. (Haut.) Tenez le v'là votre billet. (Elle le tire de sa poche.)

SIMONIN, de même.

V'là aussi le vôtre.

MATHURINE.

Je le reconnais ben.

SIMONIN.

Ma foi, vous n'auriez qu'à dire un seul mot.

MATHURINE.

Ah! vous n'avez qu'à faire un signe.

SIMONIN.

Et sur-le-champ...

MATHURINE.

Tout aussitôt...

SIMONIN.

Je déchirerai...

MATHURINE.

Je déchire...

TOUS DEUX.

Voulez-vous?... Hein!... Faut-il?... faut-il?... Dites... Oui? oui? (Avec joie.) C'est fait.

LES AMANS, à droite et à gauche.

C'est fait?

TOUS LES PAYSANS, au fond.

C'est fait.

SIMONIN, confondu.

Ils sont ici! comment! mon neveu n'a point enlevé Pauline?

MATHURINE.

Pauline n'est point allée chez sa tante?

GROSPIERRE.

Eh, mon dieu non! La fuite, l'enlèvement, tout ça c'est de notre façon...

PAULINE.

Oui, nous vous jurons...

MATHURINE.

Les traîtres!

SIMONIN.

Les fripons! (Se rapprochant peu à peu. Bas.) Ah ça, madame Mathurine, nous nous sommes ben mis en colère... A présent, les marierons-nous?

MATHURINE, bas.

C'est ce que nous avons de mieux à faire, et tout de suite.

SIMONIN, à son neveu, haut et d'un ton sévère.

Qu'on s'approche.

MATHURINE, de même.

Et qu'on écoute.

SIMONIN.

Pour vous punir...

MATHURINE, à Jeannette et Grospierre.

Et tous les quatre au moins. (Ils soupirent.)

SIMONIN.

Je vous ordonne...

MATHURINE.

A l'instant même.

SIMONIN, très vivement, avec gaieté et bonté.

De vous aimer, de vous marier...

MATHURINE, de même.

Et de nous embrasser comme vos meilleurs amis.

LES QUATRE AMANS, embrassant Simonin et Mathurine.

Mon oncle. — Ma mère. — M. Simonin. — Madame Mathurine. (Ils les embrassent.)

SIMONIN, attendri, à Mathurine.

Bien! bien!... il faut l'avouer... ça fait encore plus de plaisir que de gagner dix mille francs.

CHOEUR.

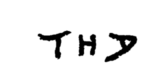
Plus de chagrin, plus de tristesse!
Que chacun célèbre ce beau jour!
Livrons-nous tous à l'allégresse.
La jeunesse est fait' pour l'amour.

FIN DU PREMIER VOLUME.

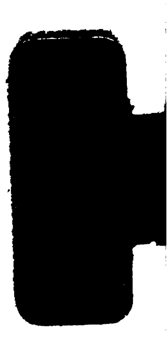
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



3 vrCo
Aspin
23.6.78
38.00



THD

